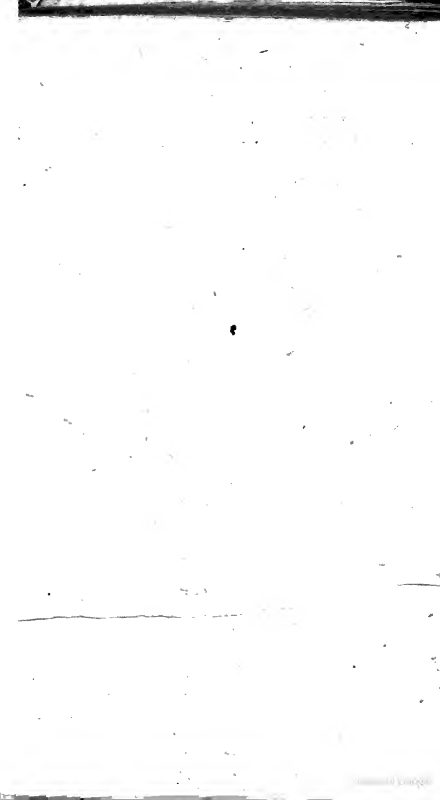


LES

FAUX PRETEXTES DU PECHEUR,

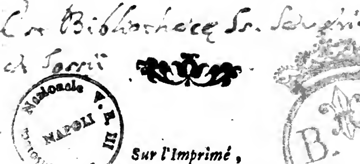
OU

LE PECHEUR SANS EXCUSE.

AVENT.

Par le Pere GIROUST, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME PREMIER.



Sur l'Imprimé,
A PARIS,
Chez NICOLAS PEPIE', ruë S. Jacques, à S Basile.

M. DCCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

IL auroit été à souhaiter que le Pere Giroust eût pris soin lui-même de donner ses Sermons au Public : mais la langueur où le réduisit une longue maladie dont il fut attaqué, & dont il se ressentit jusques à la mort, le mit hors d'état de satisfaire là-dessus à ce qu'on eût désiré de lui. Son mal même lui inspira un tel dégoût pour les choses de la vie, & pour tout ce qui pouvoit lui conserver la haute réputation qu'il s'étoit acquise, que bien loin de chercher à faire paroître ses Ecrits, il ne pensa qu'à les

ſupprimer. On a travaillé à les recueillir autant qu'il étoit possible, & l'on a crû qu'il ne falloit pas laiſſer perdre ce qui nous reſtoit d'un ſi célébre Prédicateur.

Le Pere Girouſt a prêché dans Pari durant pluſieurs années ; & ſans chercher à ſe diſtinguer, il y a toûjours paru avec diſtinction. Auſſi avoit-il des qualitez rares pour la Chaire, un eſprit droit & ſolide, une grande connoiſſance de l'Ecriture & des Peres, beaucoup de penetration dans les matiéres de la Théologie, ſur tout une éloquence naturelle & forte : Enfin une telle autorité en parlant, qu'il donnoit aux choſes, lors qu'elles paſſoient par ſa bouche, un air de vé-

rité qui persuadoit & qui touchoit.

Ce qu'il avoit de plus singulier, & en quoi il excelloit davantage, c'étoient certains mouvemens pathétiques où il se laissoit emporter à son zéle. Il se concilioit alors une attention que rien n'étoit capable d'interrompre : & c'est ce qui se fit bien voir une fois, lors que l'heure de finir venant à frapper, tout l'Auditoire émû de ce que disoit le Prédicateur, lui fit entendre qu'il eût à continuër, & qu'on étoit prêt à l'écouter aussi long-tems qu'il voudroit. Il cessa néanmoins, & il jugea qu'il ne pouvoit laisser les cœurs dans une meilleure disposition que celle où ils étoient.

Comme il s'attachoit beaucoup plus aux choses qu'aux paroles, & qu'il se contentoit quelquefois de tracer legerement sur le papier les points capitaux sur lesquels il avoit à parler, & de les bien méditer ensuite dans lui-même; on a trouvé plusieurs endroits à retoucher, parce que la diction y étoit un peu trop négligée, & il y en a eu même qu'il a fallu suppléer tout à fait, parce qu'ils manquoient & qu'il étoit necessaire de lier le discours. On a tâché à prendre l'esprit de l'Auteur, & l'on s'est particulierement étudié à ne lui rien ôter de sa force.

Le dessein de cet Avent qui paroît sous son nom, & qui sera suivi du Carême, est

de combattre les faux prétextes dont se servent communément les pecheurs qui veulent demeurer dans leur peché, & qui refusent de retourner à Dieu par la penitence. Les plus grands sujets de la morale Chrêtienne y sont traitez d'une maniere à produire tout le fruit qu'on en peut attendre ; & il est difficile, à moins qu'on n'ait perdu les principes du Christianisme & les lumieres mêmes de la raison, de tenir contre des preuves si sensibles & si convaincantes.

On a reservé le Sermon de l'Immaculée Conception de la Vierge, & ceux des autres Fêtes qui tombent dans l'Avent, pour deux volumes qui contiendront les mystéres &

ses Panégyriques. On n'a pas crû neanmoins pouvoir se dispenser de mettre ici le Sermon de la Nativité de Nôtre Seigneur, parce que c'est la principale Fête de l'Avent, & celle à quoi tous les Sermons qu'on fait durant ce saint tems doivent servir de preparation.

Quant aux passages de l'Ecriture & à ceux des Peres, on a verifié les premiers avec soin, en marquant à la marge l'endroit d'où ils sont tirez; mais on ne s'est pas donné à l'égard des autres la même peine, parce que c'eust été un long travail, & qu'on n'avoit pas tout le loisir necessaire pour cela.

Au reste, si l'on trouve dans les Sermons du Pere

Giroust plusieurs choses qu'on a déja entenduës dans la bouche de quelques personnes, ou qu'on a leuës dans quelques Livres, le Public lui fera aisément justice là-dessus. Quoi qu'il faille penser de cette conformité de desseins, de divisions, de raisonnemens & de tours, on ne le soupçonnera pas sans doute, de s'être attribué ce qui appartenoit à des Predicateurs venus aprés lui, ou à des Auteurs qui n'ont écrit que depuis sa mort.

Pour dire quelque chose de ses vertus Chrêtiennes & Religieuses, la premiere & la plus essentielle dans le saint ministére auquel la Providence l'avoit appellé, fut un vrai desir d'avancer la gloire de

Dieu, & de procurer le salut du prochain. Sa maniere de prêcher aisée & sans fard, mais dans sa simplicité même, si on l'ose dire, & dans sa facilité, pleine d'onction, & également propre à éclairer les esprits & à gagner les cœurs, montroit assez la droiture de ses intentions. Il étoit convaincu qu'il importe peu à un Predicateur Apostolique que les Auditeurs admirent dans ses discours les ornemens de l'éloquence, s'ils ne se sentent pas plus animez à profiter des importantes veritez qu'on leur annonce, & à mettre en pratique les divines leçons qu'on leur donne. C'est pour cela que dans le choix qu'il faisoit de ses matieres, il prenoit celles

qu'il jugeoit les plus capables de faire naître de grands sentimens de penitence & de Religion.

Durant les huit années qu'il vêcut encore depuis l'apoplexie où il étoit tombé, & qui avoit degeneré dans une paralisie sur la moitié du corps, ne pouvant plus soûtenir le travail de la Prédication, il s'adonna à la direction des consciences. On le consultoit de bien des endroits, & l'on suivoit ses decisions avec d'autant plus d'assûrance, qu'il étoit connu pour un homme d'une profonde érudition, d'un sens fort juste, & d'un tres-bon conseil. Les plus habiles mêmes s'adressoient à lui, & y avoient re-

cours ſur les difficultez qu'ils ne croyoient pas pouvoir reſoudre.

Cependant tout rempli qu'il étoit des connoiſſances neceſſaires pour bien conduire les ames, il n'en avoit pas moins de délicateſſe & de docilité ſur ce qui concernoit ſa propre conduite. Dés qu'il s'agiſſoit de lui-même, il ne prononçoit qu'avec peine, & il ſe ſoûmettoit volontiers au jugement de ceux en qui il avoit confiance.

Il l'enviſagea encore comme un avertiſſement du Ciel qui lui faiſoit connoître que ſa fin approchoit, & qu'il devoit ſe preparer à la mort. Il s'y prepara en effet, & il y employa particulierement les

les trois dernieres années de ſa vie, ſe confeſſant pluſieurs fois généralement, communiant ſouvent lors qu'il ne pût plus dire la Meſſe, recitant les Prieres les plus communes de l'Egliſe à l'honneur de la Sainte Vierge, envers laquelle il avoit une devotion trestendre, s'entretenant avec Dieu en de longues méditations; aiant continuellement dans la bouche certaines Oraiſons courtes, mais affectueuſes, qu'il avoit recuëillies des Pſeaumes de David, & qu'il s'étoit rendu familieres; priant ceux qui avoient plus de commerce avec lui de les lui repeter dans les occaſions: Enfin veillant ſur lui-même, ſelon le conſeil de JESUS-CHRIST, pour ſe tenir toû-

jours prêt à paroître devant Dieu, & à lui rendre compte.

Ce fut en ces ſaintes diſpoſitions qu'il mourut le 19. de Juillet de l'année 1689. âgé de ſoixante-cinq ans, aprés avoir reçû avec une pieté exemplaire les derniers Sacremens de l'Egliſe.

Sa memoire eſt encore vivante dans l'eſprit des perſonnes qui l'ont ſuivi & pratiqué; & l'on eſpére que ſes Sermons qui ont été revûs avec aſſez d'exactitude, ne diminueront point l'idée qu'on avoit conçûë de lui.

PREMIER

PREMIER PRETEXTE.

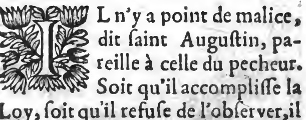
Si je peche; que m'en arrivera-t-il de mal ?

SERMON

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont pensé ; & ils se sont trompez : car leur malice les a aveuglez. Dans la Sagesse, Ch. 2.



IL n'y a point de malice, dit saint Augustin, pareille à celle du pecheur. Soit qu'il accomplisse la Loy, soit qu'il refuse de l'observer, il est presque également coupable. Car s'il obéit à Dieu, c'est un superbe,

qui veut s'attribuer toute la gloire d'un bien, où Dieu sans doute a la meilleure part : & s'il est rebelle aux ordres du Ciel, c'est un prévaricateur ; qui rejette sur l'Auteur de son être, ou sur d'autres causes étrangeres, ce qui ne vient que de luy-méme ; & qui s'excuse, lors qui devroit reconnoître son crime, & s'en accuser. a *Perversus ideò, quia quod malum, Deo, quod bonum, sibi tribuit.*

Mais il faut convenir aprés tout, que le plus grand mal, & le plus ordinaire, n'est pas tant de s'enorgueillir de quelques actions de vertu que l'on pratique dans les rencontres que de s'autoriser dans le peché par divers prétextes, que la passion invente, & dont elle tasche à se couvrir. J'entreprends de les combattre, ces pretextes : & c'est le dessein general de cet Advent.

Tantost l'esperance de l'impunité nous rassûre ; tantost nôtre foiblesse nous desespere. Les uns s'endorment dans un faux repos de la conscience. Les autres se

a *August.*

flattent d'une fausse volonté de se sauver. Plusieurs se laissent entraisner au torrent de la coutume. Quelques-uns forment des doutes sur la Religion. On exaggere la difficulté des pratiques Chrêtiennes. On se contente d'éviter le mal ; & l'on se croit innocent, en négligeant de faire le bien. Il y en a qui comptent trop sur la misericorde Divine. Il s'en trouve qui s'excusent sur la multitude de leurs affaires. Le Chrêtien lâche dit qu'il a la Foy ; & que la Foy luy suffit. Le présomptueux se répond de luy-même, & s'engage temerairement dans l'occasion. Le respect humain arreste les ames timides. Et la pénitence enfin paroist trop austere & trop rigoureuse aux mondains. Ce sont là comme autant de retranchemens, où le pecheur croit être à couvert, & où je veux l'attaquer. Montrons à l'homme, qu'il ne doit point s'en prendre à d'autres qu'à lui seul de tout le mal qu'il fait. Et vous, mon Dieu, secondez le zéle qui m'anime ; comme vous me l'avez inspi-

ré. C'est vôtre ennemy, Seigneur, que je combats: & c'est en vôtre nom, & pour vôtre gloire. Voicy donc ce que j'ay à vous représenter, Chrêtiens, dans le cours de mes Prédications; LES PRETEXTES DU PE'CHEUR, OU LE PE'CHEUR SANS EXCUSE.

Au reste, pour ne me point éloigner de l'intention de l'Eglise, qui nous propose aujourd'huy la severité du Jugement dernier, je me sers de la pensée de ce même Jugement, contre l'impunité prétenduë que le pécheur se promet, & que j'ay marquée comme le premier Pretexte. Nous avons besoin des lumieres du Saint Esprit. Demandons-les par l'intercession de Marie, en lui disant, *Ave Maria.*

NE dites point: J'ay peché; & quel mal m'en est-il arrivé jusques à présent?[a] *Ne dixeris: Peccavi; & quid mihi accidit triste?* Car si le tres-Haut differe à vous punir, ajoute le Sage, ce n'est que pour vous réserver à un plus rigoureux

a *Eccl. Cap.* 5.

châtiment.[a] *Altissimus est enim patiens redditor.* Or n'est-ce pas là neanmoins le langage ordinaire des pécheurs, qui jugent de l'avenir par le passé, & qui comptent qu'ils seront toujours à couvert des coups dont ils sont menacez, parce qu'ils n'en ont point encore éprouvé de facheux ? Je veux aujourd'huy détruire une si fausse confiance : & il ne faut pour cela que le souvenir du Jugement universel. C'est là, c'est à ce jour, que le pecheur doit s'attendre d'être condamné. Pourquoy ? Parce qu'à quelque Tribunal qu'il soit alors examiné, il se trouvera sans excuse. Je veux dire, qu'il sera condamné : premierement, au Tribunal de Dieu : secondement, au Tribunal de sa propre conscience : troisiémement même, au Tribunal des hommes. Ie le redis, & ne vous y trompez pas, mon cher Auditeur. Aprés une vie criminelle au jour terrible des vengeances divines, vous serez condamné au Tribunal de Dieu, lequel dans son Iugement n'ignorera rien, ny ne par-

a *Ibid.*

donnera rien : c'eſt le premier Point. Vous ſerez condamné au Tribunal de vôtre propre conſcience, laquelle à ce dernier Iugement fera ſervir contre vous, & vôtre Foy, & vôtre raiſon : c'eſt le ſecond point. Vous ſerez condamné au Tribunal même des hommes, qui tous au Iugement general, Chrêtiens & Payens, prononceront contre vous la Sentence : c'eſt le troiſiéme Point. Et voilà tout le ſujet de ce diſcours.

PREMIERE PARTIE

Que les hommes ſe ſervent de prétextes devant les hommes, pour couvrir leur malice, & ſe juſtifier, je n'en ſuis nullement ſurpris. On peut réüſſir à ſéduire des Iuges également ignorans & foibles. Mais que les hommes eſperent par de vaines excuſes tromper Dieu, & détourner ſes châtimens, c'eſt ce que je ne puis comprendre : puis qu'ils trouvent en Dieu un Iuge également éclairé & équitable. Eclairé, qui n'ignore rien. Equitable, qui ne pardonne rien. Tellement éclai-

ré, que dans son jugement dernier il connoîtra tout par les lumieres de sa Sagesse : & tellement équitable, que dans ce même Iugement il punira tout par les arrests de sa Iustice.

Pour entrer dans ces deux importantes véritez & pour mieux attaquer d'abord la fausse confiance du pécheur, il faut remarquer, qu'au Iugement universel il sera exposé aux yeux de Dieu, nud & dépoüillé de tout. En sorte qu'il ne recevra alors de secours ny de sa grandeur passée, ny de sa condition & de son rang, ny des richesses perissables du siécle, ny de la Doctrine, de l'expérience, de l'âge. Son iniquité seule paroitra avec lui : & son extreme confusion luy fermera la bouche. [a] *Omnis iniquitas oppilabit os suum.*

Quand l'homme viendroit au Tribunal de Dieu revestu de tous les avantages du monde ; la Sagesse divine sçauroit bien au travers des plus beaux dehors demesler le crime, & en découvrir toute la lai-

[a] *Psal.* 106.

deur. Car rien n'est caché à cette lumiere éternelle. Et c'est aussi par ce grand principe que saint Augustin nous exhorte tant à craindre par tout un Dieu qui connoit tout, & qui voit tout, parce qu'il se trouve par tout, pour tout connoistre & pour tout voir.[a] *Ipse timendus est in publico, ipse in secreto.* Oüy, mon Frere, craignez Dieu, dit ce saint Docteur. Craignez-le en public, & au milieu des plus nombreuses assemblées. Craignez le en particulier, & dans l'intérieur de vôtre maison. Ses yeux sont toujours ouverts, & toujours attachez sur vous, soit durant la nuit où vous reposez, soit durant le jour où vous estes eveillé.[b] *Quandò dormis, videt te: quandò vigilas, videt te.* La lumiere éclaire-t-elle? ou la lumiere est-elle éteinte? il vous aperçoit également. [c] *Lucerna ardet? videt te. Lucerna extincta est? videt te.* On ne peut donc assez de fois vous le redire, continuë ce Pere. Craignez celuy à qui tout est découvert; & quand vous le crain-

a *August.* b *Idem.* c *Idem.*

drez, vous ne pécherez plus.[a] *Timo ergò eum, cui omne apertum est; & timendo non peccabis.* Que si enfin vous voulez pécher; cherchez un lieu où Dieu ne soit pas présent; & alors faites tout ce qu'il vous plaira.[b] *Aut si peccare vis, quære locum ubi non sit, & fac quod vis.*

Mais ce sera sur tout, Chrêtiens, au jour de la revélation, que l'œil de Dieu, plus prompt, & plus subtil que l'éclair, portera ses regards dans les plus secrets replis des cœurs. Le saint homme Job & le Prophete David en ont été saisis de frayeur toutes les fois qu'ils y ont pensé: & la maniere dont ils en parlent nous donne assez à entendre combien cette connoissance sera penétrante, universelle, & terrible.

Pere & Roy malheureux, chassé du Trosne par son propre fils, & abandonné de son peuple, David se tourne vers Dieu, & luy représente la dure extremité où il est réduit. Tout le trahit, & tout conspire à le perdre. Ce n'est point là aprés tout, mon Dieu, réprend le saint

a *Idem.* b *Idem.*

Roy, ce qui me touche le plus. Mais ce qui me fait trembler, c'est vous mesme : ce sont vos yeux. Détournez-les seulement de mes péchez ; & je suis content. Que l'orage éclatte d'ailleurs sur ma tête pour m'acoabler : je demeureray ferme & tranquille, au milieu de toutes le calamitez temporelles, si je puis me répondre que vous ne voulez point entrer en Jugement avec moi. Car je sçais que nul homme ne sera justifié devant vous. [a] *Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.*

Plus innocent que le Prophete Royal, Iob ne parloit pas néanmoins autrement que lui. Si Dieu, disoit il, descendoit présentement pour me juger, & qu'il me fit le récit de toute ma vie ; comment est-ce que je lui répondrois? [b] *Si repentè interroget, quis respondebit ei?* Il est également puissant & sage : qui pourra donc aller à son Tribunal, & y paroistre avec assurance? [c] *Sapiens corde est, & fortis robore. Quantus ergò sum, ut respondeam ei?* Quand je croi-

a *Psal.* 142. b *Iob. Cap.* 9. c *Ibid.*

rois mesme estre exempt de tout reproche, & que je sçaurois que ma conscience est plus blanche que la neige, & mes mains pures & nettes, ah ! mon Dieu, je ne me tiendrois pas pour cela hors de péril ; parce que vos yeux ne sont pas les miens; que vous découvrez des taches, là où il ne me paroist que de l'éclat & du lustre ; que vous ne voyez que nuages & obscuritez, là où je me figure tout brillant & lumineux ; & que mes vêtemens, c'est à dire, mes actions extérieures, quelque beauté qu'elles semblent avoir, sont néanmoins devant vous ma honte & un sujet d'abomination. [a] *Tamen sordibus intinges me, & abominabuntur me vestimenta mea.*

Sur cela, mes Freres, quels sont déja vos sentimens ? Un peu de ré-réflexion sur vous-mêmes. Il ne faudroit, pour vous confondre, que ces exemples. Car si un Prince selon le cœur de Dieu, comme l'appelle l'Ecriture, c'est David ; si un homme, avec qui sembloient estre nées la charité & la misericorde, qui fut

a *Ibid.*

l'œil de l'aveugle, ſelon ſon expreſſion même, le pied du boiteux, la main du pauvre, aprés avoir racheté ſes moindres pechez par de grandes aumoſnes, aprés les avoir expiez par de ſi longues ſouffrances; ſi Job ne ſe croyoit pas encore en eſtat de rendre compte à Dieu; tant l'examen de Dieu luy ſembloit exact & rigoureux : vous, Chrêtiens, depuis tant d'années peut-être engagez dans le crime, ſans que jamais la pénitence ait rien effacé, à quoy devez-vous vous attendre? Apprenez-le de ſaint Paul. Il peut mieux que moi vous l'enſeigner.

Voicy les paroles de l'Apoſtre : elles meritent une attention particuliere. [a] *Vivus ſermo Dei & efficax, penetrabilior omni gladio ancipiti, pertingens uſque ad diviſionem animæ & ſpiritus, compagum quoque ac medullarum, diſcretor cordium & intentionum cordis. Omnia nuda & aperta ſunt oculis ejus.* La connoiſſance de Dieu, (car c'eſt, ſelon Tertullien, & les anciens Peres,

[a] *Hebr. c. 4.*

res, ce qui nous est signifié par ce terme, *Sermo Dei:* & saint Thomas, & presque tous les Theologiens; l'ont entendu de la sorte; outre que la suite même du Texte fait assez voir que c'est le sens qu'il faut prendre) la connoissance de Dieu, dit l'Apôtre, est vive & penétrante : elle perce plus qu'une épée à deux tranchants : elle va jusques à la division de l'ame & de l'esprit : elle discerne les pensées & les intentions. Il est aisé de remarquer, que saint Paul fait allusion à l'anatomie du corps, & qu'il prétend, par cette image sensible, nous donner une idée de cette division spirituelle que Dieu doit faire des consciences. Car, si vous y prenez garde, il est parlé de fer & de glaive, *Omni gladio ancipiti*; de jointures, & de separation, *Ad divisionem animæ & spiritûs, compagum quoque ac medullarum.* Or comme avec le cizeau une main habile sçait tellement démesler dans chaque partie du corps jusques aux moindres fibres, qu'on

les peut enſuite diſtinguer tous ; Dieu avec les rayons de ſon infinie Sageſſe fera, pour me ſervir toujours de l'expreſſion figurée de l'Apôtre, une telle diſſection de toutes les puiſſances de l'ame, qu'il en produira au jour juſques aux plus foibles habitudes. *Omnia nuda & aperta ſunt oculis ejus.*

Là, appliquant un trait de ſa lumiere, il fera paroître les artifices de cét eſprit double, diſſimulé, flatteur ; tant de déguiſemens, de malignes inventions, de perfidies. Là, d'un regard ouvrant ce cœur gaſté & corrompu ; quels abominables myſteres il dévoilera ! que d'images, d'idées impures ! que de criminelles intrigues ! quelle envie ! quelle haine invéterée ! quelles vaines enflures ! quels projets ambitieux ! quel attachement au monde, & à ſes faux biens ! Il n'y a rien de ſi ſecret, qui ne ſoit connu & manifeſté. *Omnia nuda & aperta ſunt oculis ejus.*

Voilà, dira Dieu, cette inimitié ſi enracinée & ſi opiniâtre, que rien

n'a pû éteindre, & qui fut la source ou de tant de vengeances secretes, ou de tant de scandaleuses divisions. Voilà ce p ophane amour, qui si long-temps a possedé cét homme sensuel; ces desirs aveugles & grossiers, ausquels il s'est laissé gouverner, & qu'il a suivis durant tant d'années; ces brutales voluptez, où il s'est plongé dés la fleur de l'âge, & d'où l'on n'a pû méme dans une extreme vieillesse le retirer. [a] Voilà ces yeux pleins d'adultere, & d'un péché qui n'eût presque jamais d'intervalles. Que de regards tendres, libres ! que d'œillades étudiées, pour allumer le feu & pour l'entretenir, pour donner de l'amour & pour en prendre ! Voilà cette langue pleine de fiel & d'amertume, cette langue empoisonnée ! Que de traits malins & injurieux, que de médisances & de calomnies ! Que de paroles sales, tantost proferées ouvertement, & tantost enveloppées sous de mauvaises

a *Oculos habentes plenos adulterii, & incessabilis delicti.* 2. Pet. Cap. 2.

équivoques ! Sera-ce là pour vous, mes freres, un objet bien agréable ? ou, sans parler encore de vous, quel objet d'horreur devant Dieu, à qui sa sainteté infinie donne une opposition infinie au peché ! Je ne puis parcourir tout. Mais que sera-ce quand Dieu vous reprochera cét entestement de toutes les vanitez du siécle, jusques dans l'âge le plus avancé ; ce luxe immoderé, qui a tout donné au monde, & tout refusé aux pauvres ; ces superfluitez dans les meubles, dans l'équipage, dans les habits, dans les repas, aux dépens de tant de miserables, dont la ruine a servi à entretenir vos folles dépenses ; cette vie inutile, dissipée, molle, toute corrompuë? Ce détail, si j'entreprenois de le faire, ne finiroit point. Mais au Tribunal de Dieu, il n'y a point de si long détail, qui doive coûter plus d'un moment, ny d'embarras, que ce Iuge infinimẽt éclairé ne débroüille tout d'un coup, sans rien oublier. *Omnia nuda & aperta sunt oculis ejus.*

Or en quel estat serez - vous

alors, mon cher Auditeur ? Quelle excuse trouverez-vous, & quelle sera vôtre deffense ? Il n'y en aura point pour vous : car le Jugement de Dieu sera l'anéantissement de tous les prétextes ; puisque toutes choses y paroistront sans déguisement, & telles qu'elles seront. Que direz-vous, que ferez-vous, lorsque vous vous trouverez investi de la lumiere de Dieu, & qu'il vous mettra devant les yeux toute la suite de vôtre vie? Voilà tous vos sentimens, toutes vos paroles, toutes vos actions ; ce que vous avez pensé ; ce que vous avez dit, ce que vous avez fait. Tout le reste est maintenant passé pour vous, cette gloire mondaine, ces faux plaisirs, ces biens périssables : mais tant de péchez qu'ils vous ont fait commettre, ne le sont pas ; ou s'ils le sont, ils ne le sont pas assez. Ils sont passez de vos mains ; mais ils ne le sont pas de mon souvenir ; & ils n'en passeront jamais. Je les verray ; & combien de temps ? toujours. J'arresteray là mes re-

gards : je les y attacheray ; afin que durant tous les siécles j'aye présente l'idée de vos injustices. Ie les connoitray, non point seulement en general, mais en particulier, dans tout leur nombre, & dans toute leur laideur. O homme ! si souvent rebelle à mes ordres, quel trésor de colere avez-vous amassé contre vous ! quelle nuée vous environne ! & dans une vie si courte, comment avez-vous accumulé tant de crimes ! Ie les aperçois de tous côtez autour de vous ; par tout je les découvre ; & par tout aussi je retrouve la maniere de vôtre suplice, & je relis l'arrest de vôtre condamnation. *Omnia nuda & aperta sunt oculis ejus.*

Si ces veritez vous étonnent, mes Freres, j'en ay esté touché avant vous, & peut-être plus que vous. Ce que je vous dis, je me le suis dit plus d'une fois à moy-même ; penetré de crainte, & humilié devant Dieu. Il est donc vray, que je seray le sujet de ce terrible examen ; que le rayon de la

Divine Sageſſe en ſera l'inſtrument;
& que Dieu employera toutes les lumieres de ſon eſprit à connoiſtre & à réveler toutes mes iniquitez ! Encore ſi ce Iuge, ſi clair-voyant & ſi ſage, n'eſtoit point un Iuge inexorable; s'il pouvoit êſtre fléchi. Mais non : comme il n'ignorera rien, il ne pardonnera rien.

Dans la Iuſtice humaine on ne recherche que certains crimes, qui troublent la ſocieté, & qui renverſent le bon ordre : tout le reſte demeure impuni. Mais au Tribunal de Dieu, je rendrai compte de tout juſqu'à une parole. Qu'eſt-ce qu'une parole, & ſouvent meſme une parole, qui n'a point d'autre malice que d'être oiſeuſe ? Cependant cette parole, dit le Fils de Dieu, ne ſera pas ſans chaſtiment. Que ſera-ce des uſures, des ſimonies, des emportemens, des débauches, des impietez ? C'eſt préſentement le temps de la Miſericorde : mais alors, ce ſera le temps de la Iuſtice. Or comme, durant la vie,

tandis que la Misericorde regne encore, il n'y a point de peché si énorme, que Dieu ne soit disposé à nous remettre ; aprés la mort, quand une fois la Iustice sera entrée dans ses droits, il n'y aura point d'offense si légere, dont il ne tire une vengeance proportionnée. Egalement juste, soit dans ses récompenses à l'égard des Saints, soit dans ses châtimens à l'égard des Reprouvez, il ne laissera ny la moindre action faite pour lui, ne fust-ce qu'un verre d'eau donné en son nom, sans la récompenser, ny la moindre faute commise contre sa Loy, ne fust-ce qu'un mensonge, sans en demander une pleine satisfaction. C'est un point dont nous ne pouvons douter ; puisque c'est un point de Foy. Mais y avons-nous jamais bien pensé ? & si nous n'y pensons pas, à quoy pensons-nous ? Pas un mouvement de l'ame pour peu qu'il soit déreglé ; pas une intention, une refléxion ; pas un coup d'œil, un geste, une démarche ; pas une omission, un ou-

bli des devoirs les moins essentiels, qui n'ait sa peine. Tout sera connu ; tout sera puni.

Tout sera puni ! Hé ! Seigneur, quelle sera donc la mesure de vos jugemens contre moi, & comment la pourrois-je connoistre, puisque je ne puis connoistre la mesure de mes pechez ? Ie nė dis pas seulement que je ne puis connoistre la mesure des péchez de toute ma vie, mais mesme des pechez d'une année, des pechez d'un mois, d'une semaine, & peut-être d'un seul jour. C'est un fardeau pesant qui m'accable. Victimes d'iniquité ! Ce sera sur toutes en general que vous ferez tomber vos coups : ce sera sur chacune en particulier. Où en serons-nous ? & parmi les autres où en seray-je ?

Tout sera puni ! Quoi, mon Dieu, plus rien à espérer de vôtre misericorde ! Non, dit le Seigneur, plus de miséricorde pour vous. Vous l'avez épuisée. Quel langage vous a-t-elle parlé ? combien de fois vous a-t-elle appellé ? combien de temps

vous a-t-elle attendu? Elle avoit un terme, & vous y estes enfin arrivé à ce terme fatal. Vous voilà maintenant dans les mains de ma Iustice, & l'on n'en sort plus. Il faut qu'on l'entende par tout, & que le réprouvé que j'abandonne n'ait plus même d'autre nom que celui-cy, sans misericorde. [a] *Voca nomen ejus, absque misericordia.* L'orage a crevé, la foudre est partie, le mal est sans remede. Ce sont vos pechez qui m'ont changé de la sorte à vostre égard, des péchez redoublez, multipliez, accumulez. Vous apprendrez qu'il y a un Maître qui regne dans les Cieux, un Dieu qui juge le juste & le pecheur; & qu'on ne l'offense point impunément.

Tout sera puni. Quand l'Arrest de Dieu aura condamné ces attentats sacrileges, qui s'attaquoient directement à luy-même & à sa gloire, la prophanation de ses Sacremens, le mépris de ses Autels, le libertinage & les blasphémes; sera-ce assez? [b] *Sed adhuc manus ejus extenta.* Il faudra encore que le pro-

a *Ose cap.* 1. b *Isaia.c.* 9.

:hain soit vengé. Le bon droit, 'équité, la charité lui étoient dûs. Autant de fois & en autant de manieres que vous les aurez violez, autant de sujets de condamnation. Quand en faveur du prochain l'Arrest de Dieu aura condamné les scandales, les ressentimens, les violences; sera-ce assez? *Sed adhuc manus ejus extenta.* Il faudra encore rendre compte de vous-même. Dieu vous avoit chargé de vôtre ame & de son salut. Autant d'atteintes faites à son innocence, autant de sujets de condamnation. Quand l'Arrest de Dieu aura condamné le crime, regardé en lui même; sera-ce assez? *Sed adhuc manus ejus extenta.* Il faudra porter encore la peine de tout ce qui l'a accompagné. Autant de circonstances particulieres, le lieu, le temps, le motif, les moyens, autant de sujets de condamnation. Quand parmi les pechez l'Arrest de Dieu aura condamné ce qu'il y a de capital & de mortel; sera-ce assez? *Sed adhuc manus ejus extenta.* Je voudrois,

mon cher Auditeur, à force de vous en avertir & de le répeter, vous imprimer tellement cette pensée dans l'esprit, que rien ne la pût effacer. Tant d'autres transgressions moins importantes ne seront pas épargnées. Autant de négligences & des plus petites négligences, de ces negligences si communes & si frequentes, autant de sujets de condamnation. C'est un fonds inépuisable que la malice de l'homme; & ce sont aussi des trésors inépuisables que les tresors de la Iustice de Dieu.

Tout sera connu, tout sera puni. Il n'y a sur cela qu'une precaution à prendre : c'est de nous examiner nous-mêmes presentement, pour éviter l'examen de Dieu ; de nous juger nous-mêmes ; de confesser au Tribunal de la pénitence ce que nous craignons que Dieu ne revéle à son dernier Iugement ; d'aller nous jetter aux pieds des Ministres de Iesus-Christ ; de parler sans dissimulation & sans honte ; ou, s'il y a de la honte à parler, de la soutenir

venir durant quelque temps, en la présence d'un homme, pour éviter une confusion infiniment plus grande en la présence de Dieu. Il n'y a point d'autre ressource pour nous que celle-là : mais aussi c'est une ressource infaillible. Au reste on ne vous demande pas une recherche scrupuleuse, & des retours sur le passé pleins d'embarras & de défiance. Allez au Tribunal de bonne foy ; laissez dire le cœur ; & aprés un examen raisonnable, expliquez les choses comme vous les connoissez. C'est avoir tout dit, que d'avoir voulu tout dire : & vous étes alors assez précautionné par la confession contre la connoissance & l'arrêt de Dieu. Ajoûtez les prieres, les jeûnes, les aumônes, toutes les bonnes œuvres qui se présentent à faire. N'en manquez pas une seule. Une action sainte, que vous aurés pratiquée dans une rencontre, sera peut-être devant Dieu la piéce decisive de vôtre jugement. Faites comme un criminel, qui n'obmet rien de tout

ce qu'il croit pouvoir contribuer à le sauver des mains de ses juges, & qui écarte au contraire avec soin tout ce qui peut en quelque sorte que ce soit les prévenir contre luy, & luy nuire. Fuyez sur tout le peché. Car ma cause est déja assez mauvaise, devez-vous dire; & Dieu est assez irrité contre moy, sans l'offenser encore davantage. Que si vous négligez les salutaires avis que je vous donne, sçachez que vous serez condamné, non seulement au Tribunal de Dieu, mais encore au Tribunal de vôtre conscience. C'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

UNE des plus grandes menaces que Dieu dans l'Ecriture ait faite à l'impie, c'est de le confronter, pour ainsi dire, luy-méme avec luy-même, & de tirer de sa propre conscience sa condamnation:[a] *Arguam te, & statuam contra faciem tuam.* Ainsi quand Dieu, au dernier jugement, ne parleroit point contre nous; le pecheur porte dans luy-même deux juges, qui suffiront

a *Psal.* 49.

pour le condamner. L'un est sa raison & l'autre sa foy. Sa raison le condamnera comme homme ; & sa foy le condamnera comme Chrêtien. Il y a sur cela bien des réflexions à faire.

C'est pour conduire l'homme que la raison lui a été donnée, cette portion de la sagesse éternelle, par où nous sommes semblables à Dieu. Mais il n'arrive que trop souvent, que la nature corrompuë l'emporte sur toutes les lumieres de la raison, & qu'elle en détruit l'empire. Que si toute fois la raison ne sert pas alors à nous régler ; elle sert au moins, par un funeste retour, à nous accuser & à nous juger : & c'est le premier témoignage que le pécheur aura à craindre au jugement dernier de la part de sa conscience. Cependant comme la raison naturelle ne suffisoit pas pour nous conduire dans les voyes de la justice & du salut ; Dieu luy a, pour ainsi dire, associé la foy ; afin d'animer & de rectifier tout ensemble par ses divines connoissances toutes nos actions ; & de les élever

à un ordre ſupérieur & ſurnaturel. Mais autant que la foy devroit ſervir à nôtre juſtification, par les bonnes œuvres dont elle doit être le principe, autant ſervira-t-elle à nôtre condamnation, ſi ç'a été une foy languiſſante & morte, telle que la foy des pécheurs : & voilà le ſecond témoignage que produira contre nous la conſcience ; l'un & l'autre également ſenſible & convainquant.

Le péché eſt toûjours contraire à la raiſon. Dés que c'eſt l'offenſe de Dieu, c'eſt une révolte injuſte contre un maître, de qui nous dépendons eſſentiellement. Mais ſi le peché en general bleſſe la raiſon, cela eſt encore bien plus vray en particulier de certains péchez, dont on a horreur par un ſentiment même de la nature, dés qu'on y fait quelque réflexion. Péchez trop ordinaires dans le monde ; mais dont la paſſion nous empêche d'appercevoir toute la difformité. La conſcience a beau réveiller ſur cela de temps en temps la raiſon en-

dormie ; ou plustost, la raison a beau quelquefois picquer la conscience : le cœur l'emporte sur l'esprit ; la passion triomphe de la raison ; & si l'on est ingénieux, ce n'est que pour se tromper soy même par ses propres lumieres, & pour justifier par de vains raisonnemens une conduite, qui renverse toutes les loix divines, & souvent même qui dément tous les sentimens humains.

C'est à ce jour, où le voile sera levé, & tous les phantosmes dissipéz; à ce jour, où la passion éteinte par l'éloignement des objets qui l'avoient allumée, laissera toute la liberté à l'ame d'agir desormais par elle-même, & de découvrir la verité ; c'est, dis-je à ce jours que la raison rentrera enfin dans ses droits ; qu'elle parlera, & qu'elle sera écoutée ; qu'elle se dédommagera du long silence qu'on luy a imposé ; & qu'elle fera connoistre au pécheur malgré luy, ce qu'il n'a pas voulu voir, lors qu'il estoit temps encore, & que cette

veûë luy pouvoit être profitable.

Que cette accusation aura de force contre vous, Chrêtiens! qu'elle sera pressante! Qui osera parler en vôtre faveur, si vous estes obligez de parler contre vous mêmes? & qui pourra vous défendre, si vous estes les premiers à vous condamner? David reprochant à l'impie son impieté & ses desordres, le menace de la colere du Ciel, & luy annonce, qu'il viendra un jours, où les justes le voyant dépoüillé de ses biens, couvert de confusion, & frappé de la main de Dieu, luy insulteront, & se diront les uns eux autres, en le montrant: Voilà cét homme, qui s'est appuyé sur la vanité, qui se glorifioit tant en ses richesses, & qui n'a point mis son espérance dans le Seigneur. [a] *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum.* J'en fais à peu prés autant que le Prophete; & je vous l'annonce, mon cher Auditeur, qu'il y aura un jour, où vous vous ferez à vous même le même reproche; lors que la con-

[a] *Psal.* 51.

ſcience étalant à vos yeux toute la ſuite de vôtre vie, cette confuſe & vaſte hiſtoire, pour me ſervir de l'expreſſion de ſaint Eucher, a *Latiſſimam & confuſiſſimam totius vitæ hiſtoriam*, vous vous demanderez vous même compte de vôtre conduite, & de l'uſage que vous aurez fait de vôtre raiſon. *Ecce homo!* C'eſt donc là cét homme, éclairé des lumieres de la raiſon, & l'image de Dieu! Cét homme ſi ſage dans toutes les affaires du ſiécle, & même ſi fier de ſa fauſſe ſageſſe : le voilà. *Ecce homo!* Mais où ſont ſes œuvres? O monſtrueux aſſemblage! les voicy : le menſonge, les fauſſetez, les injuſtices, les commerces criminels, les excez. Sont-ce là les fruits de ſa raiſon?

Où eſtoit-elle, Ambitieux, cette raiſon ſi équitable & ſi droite par elle même, quand perdant le ſouvenir de vôtre origine, vous vouliez, contre tout droit, parvenir à une place, où le Ciel ne vous avoit point deſtiné? Quand, pour

a *Eucher.*

écarter un competiteur, vous usiez de mille subtilitez, & de la plus noire politique? La raison suggére-t'elle tant de détours, de jalousies, & de cabales? Où étoit-elle, Voluptueux, cette raison si pure, quand dans l'emportement de vôtre passion, sans respect des loix les plus sacrées, vous alliez deshonorer une famille & la couvrir d'un oprobre éternel; vous qui dans une pareille rencontre n'auriez pensé, pour satisfaire vôtre vengeance, qu'au fer & au poison? Quand, sacrifiant à vos infames plaisirs la vertu d'une jeune personne, sa reputation, son repos sa fortune, vous vous faisiez une étude de l'attirer dans le piége, & de la perdre? Quand, oubliant la dignité de vôtre caractere, vil esclave d'une vaine beauté, vous alliez, comme à une Idole, lui prodiguer l'encens, vous humilier à ses pieds adorer ses caprices, & dépendre de ces humeurs?

Où étoit vôtre raison, homme interessé & avare, quand, brûlé d'un insatiable desir d'avoir, vous arra-

chiez impitoyablement la subsistance à la veuve & à l'orphelin ; vous laissiez perir le pauvre dans la misére ; vous refusiez à l'artisan le juste salaire de son travail ? Quand, par mille chicanes & par les plus iniques procédures, vous forciez le foible à céder enfin, & à se démettre entre vos mains d'un bien qui ne vous apartenoit pas, abusant pour cela du crédit que vous donnoit vôtre rang ? Quand, au millieu de l'opulence, vous preniez encore, pour vous enrichir, les voyes les plus honteuses & les plus basses, que peut faire prendre une extrême néceſſité ; jamais content de tout ce que vous poſſediez, lors que cent autres l'auroient été de la moindre partie ? Là-dessus consultez-vous vous même, & répondez. La raison conseille-t-elle les usurpations, les exactions, la cruauté, l'inhumanité ?

Vous a-t-elle appris, Magistrat, à vendre la justice ? Vous a-t'elle appris, Femme du monde, à trahir la fidélité que vous aviez jurée aux pieds

des Autels? Vous a-t'elle appris, peres & meres, à abandonner l'éducation de vos enfans , & à les livrer à la conduite de leurs passions? Vous a-t-elle appris, ô vous , que Dieu avoit choisis pour être les ministres du Sanctuaire , la lumiere de son Eglise , & les pasteurs de son peuple; vous a t'elle appris à prophaner vôtre ministere par une vie oisive & mondaine , par une vie scandaleuse ; & à entraîner par vos exemples dans le précipice ceux que vous en deviez préserver par vos soins ? *Ecce homo!* Le voilà cét homme,qui vouloit tant se prévaloir de sa raison! Et voilà encore ce Chrêtien , qui comptoit tant sur sa foi , & qui va trouver dans sa foi méme sa condamnation !

Le premier don de Dieu, & l'un des plus excellens , c'est la foi : & nous pouvons appliquer à cette vertu divine ce que Salomon disoit de la sagesse, que c'est par elle & avec elle que nous viennent tous les biens. [a] *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.* C'est la foy , qui

a *Sap. cap.* 7.

nous fait enfans de Dieu,& les héritiers de ſon Royaume:c'eſt par elle que nous ſommes unis à Jeſus-Ch. comme les membres à leur chef,& que nous avons la meilleure part au tréſor infini de ſes merites & de ſes graces. Don d'autant plus précieux,qu'il nous eſt plus particulier. Nous ſommes ſi jaloux de certaines préferences dans le monde. Nous aimons à étre diſtinguez ; & nous oſons quelquefois demander pourquoi Dieu ne nous a pas placez auſſi honorablement que ceux que nous voyons ſur nos tétes. Ah ! Chrétiens,s'il y a une diſtinction à deſirer , c'eſt le choix que Dieu a fait de nous en nous apellant à la foi,tandis qu'il a laiſſé dans les tenebres tant de nations infidelles Cependant, le dirai-je?puis qu'il y en a ſi peu,qui profitent de ce riche talent , je ne ſçais s'il ne nous ſeroit pas plus avantageux d'en avoir été privez. Car à quoi nous ſert la foi,ſi ce n'eſt à nous rendre plus coupables , & à attirer contre nous de la part de Dieu un jugement plus rigoureux.

Il ne sera pas necessaire que Dieu parle pour cela. La foi, aussi bien que la raison, se fera elle méme assez entendre : & le pecheur, non plus seulement en qualité d'homme, mais en qualité de Chrêtien, prononcera assez hautement l'arrêt contre lui-même ; lorsque découvrant l'état de son ame, il y trouvera deux choses aussi opposées que le sont une creance toute sainte, & une vie toute crimnelle. Qu'est-ce que j'ay crû ? Qu'est-ce que j'ai fait? Etois je Chrêtien ? Ne l'étoit je pas ? A en juger par les connoissances que j'ai eûës, je l'étois : mais à consulter la conduite que j'ai tenuë, je ne l'étois pas. J'etois un mondain, un usurpateur, un avare, un ambitieux, un sensuel, un débauché, un homme sans régle, sans probité, sans pudeur. J'étois tout cela : mais pour Chrétien, je n'étois rien moins. Que dis-je ? hélas ! je l'étois. Le titre de pécheur ne m'avois point dépoüillé du saint caractere que j'avois reçû dans mon baptême. La qualité de reprouvé ne

me le fait pas même perdre maintenant. Ie l'ay porté, & je le porte encore; mais à ma confusion. I'estois Chrestien; mais je l'étois pour trahir l'Evangile, & pour deshonorer la foy que je professois; pour déchirer le sein de l'Eglise, ou j'avois été formé; pour en prophaner les sacremens par de sacrileges abus, ou pour les abandonner par une impieté affectée. Ie l'étois pour vivre en sage politique, en idolâtre, & quelquefois en beste. Ie l'étois, & je le suis toujours; c'est à dire, que je suis tout à la fois un Chrestien, & un ennemi de Dieu; un Chrêtien, & un infracteur de la loi; un Chrêtien, & un vaisseau de colere, un sujet d'abomination, un anatesme. Estoient-ce là les fruits qu'il falloit attendre de cette foy toute celeste, qui m'appelloit à une perfection si sublime & si relevée? de cette foi si sage, qui me donnoit des régles de vie si sûres & si justes? de cette foi si puissante, qui me proposoit de si grands motifs pour me faire agir? de cette foy, la source de tant de

bonnes œuvres dans les autres, & dans moy si infructueuse & si stérile? Mais quelle sera ma recompense? Telle qu'elle doit être. Des foudres & des carreaux, une justice sans miséricorde, un arrest sans appel, une séparation eternelle de Dieu. C'est à ceux qu'il a comblez de ses bien-faits à ressentir toute la rigueur de ses chatimens.

Ainsi le pécheur convaincu par son propre témoignage, ou bien, comme dit Salomon, demeurera dans un morne silence, sans penser à se défendre, parce qu'il n'y aura point pour lui de défense valable, ny d'excuse légitime, [a] *Non habebunt in die agnitionis allocutionem*; ou bien ne parlera, que pour confesser son crime & pour en demander la peine. [b] *Væ nobis, quia peccavimus.* Triste & cruelle confession, par trois raisons: parce qu'elle sera entiere; parce qu'elle sera contrainte & forcée, parce qu'elle sera sans absolution.

Confession entiere. Il y a mille péchez qui nous sont présentement inconnus, ou parce que le temps les a

a *Sap. c.* 3. b *Thren. cap.* 5.

effacez de nôtre esprit ; ou parce qu'une criminelle illusion nous en cache la malice. Mais là, je veux dire, à ce jour, où la conscience (cette conscience si clair-voyante & si incorruptible, lorsque nous la laissons parler & agir) pourra librement s'expliquer ; elle rappellera tout, elle découvrira tout, elle dira tout. Ce que les années auront en quelque sorte assoupi, elle le reveillera. Ce que le monde aura pallié sous de beaux dehors, elle le fera paroître dans toute sa laideur. Ce que les faux déguisemens de la nature corrompuë auront justifié, elle le réprouvera. Ce que la flatterie des directeurs, la delicatesse, l'usage du siecle, l'embarras & le tumulte des affaires ; ce que l'esprit trompé par le cœur aura diminué, ou tout-à-fait éloigné de sa veûë pour ne le point appercevoir, elle le rétablira, elle le rapprochera, elle le devoilera, elle en fera voir jusques à un point. Ces doutes si facilement, si favorablement résolus, elle les décidera à son tour, mais par des

régles bien contraires aux noſtres. Ces ſcrupules ſi bien fondez, mais ſi toſt étouffez, elles le reſſuſcitera, elle en fera reſſentir toute la pointe. Ce ſera le témoin le plus éclairé & le mieux inſtruit ; comme ce ſera auſſi le juge le plus infléxible & le plus ſévere.

Confeſſion contrainte & forcée. Quand un criminel dans la juſtice humaine ſe voit ſur le point d'être appliqué à une queſtion rigoureuſe, la frayeur le ſaiſit d'abord, & l'horreur des tourmens les luy fait par avance ſouffrir mille fois. Cependant parce qu'il s'agit de périr ou de ſe ſauver, l'amour de la vie lui fait reprendre ſouvent ſes eſprits, & lui inſpire une réſolution, que la torture la plus douloureuſe ne peut ſurmonter. On a beau le tourner dans toutes les manieres, le déchirer, le bruſler; il demeure toujours maître de parler & de ſe taire, & pluſieurs ont ainſi échapé au dernier ſupplice dont ils étoient menacez & qui leur étoit deû. Mais l'ordre de Dieu, l'évidence du fait, les reproches

de la conſcience, la haine qu'un pécheur concevra contre luy-même, ſa fureur, ſon deſeſpoir, tout lui arrachera un aveû authentique de ſes iniquitez. *Væ nobis, quia peccavimus.* Il le dira malgré lui; mais enfin il le dira: j'ay peché. Ce Grand le dira, ce Grand qui mépriſoit ſi impunément toutes les loix; ce Grand ſi fier de ſon autorité, & qui ſe croyoit toutes choſes permiſes parce que toutes choſes luy étoient poſſibles; ce Grand qui tenoit avec tant d'empire ſous ſes pieds le reſte des hommes, & qui éxerçoit ſur eux une ſi tyrannique domination; il le reconnoîtra; il en conviendra: J'ay abuſé de ma grandeur; j'y ay tout ſacrifié, l'équité, l'innocence, Dieu, & mon ſalut. Pauvres que j'ay opprimez, & vous domeſtiques que j'ay fait gémir ſous une ſi rude ſervitude, & que j'ay fruſtrez encore de vos ſervices: Peuples, Provinces, où j'ay porté la déſolation, vous ſerez bien vengez par l'arreſt que le Souverain Maître va lancer contre moy; & vous l'étes bien déja par la veûë

que j'ay de mes injustices. *Væ nobis, quia peccavimus.* Cette femme le dira : j'ay trompé les autres ; je me suis trompée moy-même. Cette conduite si réguliere n'estoit qu'une vaine monstre. Qui l'eust jamais pensé, que sous une si belle apparence je cachois de si honteux engagemens? que le secret de ma vie estoit si corrompu lorsque le dehors paroissoit si composé; que j'estois la premiere à ménager des occasions, des entreveuës? & qu'il n'y avoit plus de frein capable de me retenir, dés que je me croyois à couvert des yeux du public? qui, dis-je, se le fust jamais persuadé? Il n'est néanmoins que trop vray, & je ne le puis plus céler. *Væ nobis, quia peccavimus:* Ce libertin le dira; ce vindicatif, ce médisant, tous le diront: Nous n'avons point voulu écouter la voix de Dieu: nous n'avons suivi que nos idées particulieres, nos inclinations, nos ressentimens, nos soupçons, nôtre libertinage: nous sommes coupables. *Væ nobis, quia peccavimus.*

Confession sans absolution. Aussi

ne sera-ce point pour demander grace que le pécheur s'accusera. S'il forme encore de vœux, pour se dérober à la justice divine ; ce ne sera qu'en invoquant les montagnes, & en souhaitant mille fois d'être accablé sous leurs ruines,[a] *Montes cadite super nos* ; En desirant la mort ; non pas seulement cette mort temporelle qui sépare l'ame du corps, mais un entier anéantissement de l'un & de l'autre:[b] *Desiderabunt mori.* Souhaits inutiles ! Et quelle sera enfin sa ressource ? Condamné au Tribunal de Dieu, au Tribunal de sa propre conscience, il ne luy restera plus que de l'être au Tribunal des hommes. C'est la troisiéme Partie.

TROISIE'ME PARTIE.

DEUX comparaisons acheveront la condamnation du pécheur. Comparaison avec les justes ; comparaison avec les idolâtres & les payens. Je parle d'un pécheur né au milieu du Christianisme, & formé dans le sein de l'Eglise, tels que sont ceux qui m'écoutent. Leur état tient en quelque sorte le milieu entre celuy

a *Luc.* 6. 33. b *Apoc.* 6 9.

des justes & celuy des idolatres. Ce n'est pas un état de justice, puisque ce sont des pécheurs ; & ce n'est pas aussi un état d'idolatrie, puisque ce sont des Chrêtiens. Mais c'est un composé, qui joint ensemble la foy des uns sans leur innocence, & les vices des autres sans leur idolatrie. Or en comparant le pécheur, premierement avec les justes, secondement avec les payens & les infidelles, Dieu tirera encore contre luy de cette double comparaison, un double témoignage : & voilà comment j'entends qu'il sera enfin condamné au Tribunal des hommes & par le monde entier.

Je pourrois vous dire dans un sens plus general, avec le Sage, que Dieu à ce dernier jour armera contre les pécheurs tous les êtres sensibles & inanimez, visibles & invisibles: que le Soleil nous demandera compte de la lumiere qu'il a receûë pour nous & qu'il nous a communiquée: que la Terre nous reprochera le criminel usage que nous avons fait de ses biens : que les Anges occu-

pez à nôtre garde nous abandonneront; qu'ils se tourneront même contre nous, & nous feront rendre raison du peu de fruit que nous tirons de leurs soins.[a] *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* Mais je me reserre : & c'est assez pour comble de malheur, que l'homme soit condamné par d'autres hommes comme lui. Pecheurs, craignez également, & de la part des justes, dont vous méprisez la vertu, & de la part des idolatres, dont vous surpassez les vices. J'abbrege.

C'est un langage assez ordinaire à bien des gens, que si Dieu dans leur condition les vouloit précisément juger par comparaison avec ceux qui les y ont précedez ou qui y ont vécu au même tems qu'eux, il ne desespereroient pas de leur salut. Nous ne parlons de la sorte, que parce que nous n'avons égard dans chaque état qu'à ceux qui s'y sont aussi mal comportez que nous. Mais Dieu confondra bien nôtre présomption, quand il produira à nos yeux tant de personnes vertueu-

a *Sap. c. 5.*

ſes, qui parmi les mêmes engagemens, & dans la même ſituation où nous avons été, ſe ſont ſanctifiées. Ecoutez ſur cela le Sain Eſprit dans la Sageſſe.[a] *Tunc ſtabunt justi in magnâ conſtantiâ adverſus eos qui ſe anguſtiaverunt.* Alors les juſtes remplis d'une ſainte aſſûrance s'éleveront contre les pécheurs. Ils en ont été perſecutez & outragez, mais ils auront leur tour. Leurs exemples ſeront des preuves convainquantes de nôtre lâcheté, de nôtre moleſſe; & la ſainteté de leur vie ne ſervira qu'à relever les deſordres de la nôtre. Quel ſpectacle pour un pecheur! quelle ſurpiſe, & quels regret! Les voilà, ceux que nous traittions d'inſenſez, mille fois plus inſenſez nous mêmes: [b] *Nos inſẽſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam.* Ils ont bien vêcu: que n'avons nous vêcu comme eux? Ils ont eû la grace; & ils l'ont conſervée: nous l'avions auſſi bien qu'eux; mais nous l'avons perduë. C'étoient des hommes comme nous expoſez aux mêmes occaſions que

a *Sap. c.* 5. b *Ibid.*

nous, dans les mêmes affaires & les mêmes emplois que nous : maintenant ce sont des prédestinez, parce qu'ils ont merité de l'estre ? & nous sommes des reprouvez, parce que nous n'avons pas suivi les traces qu'ils nous ont marquées. Ce sont nos juges : & que pouvons-nous répondre autre chose à l'arrest qu'ils portent contre nous, sinon que nous nous sommes égarez, & que nous avons quitté le chemin de la verité & du salut ? a *Ergò erravimus à viâ veritatis.*

Témoignage encore plus fort, quand Dieu viendra à comparer ceux d'un estat supérieur avec des gens d'une profession beaucoup inférieure, & moins sainte par elle-même. Quand Dieu, par exemple, mettra en paralléle un régulier & un séculier ; un Ecclesiastique sans conduite, sans retenuë & sans régle & un laïque vigilant, sage, réservé ; un Religieux oisif, négligent, amateur de luy-même, plein des choses de la terre jusques dans sa retraite ; & un homme du monde

a *Ibid.*

laborieux, éxact, mortifié, vuide de choses périssables, & tout occupé de Dieu. Quand Dieu, le diray-je ? quand Dieu fera voir à un ministre des Autels, à un Prêtre sensuel, & plongé dans de criminelles habitudes, un calvalier ennemi de ses sens, vainqueur du plaisir & des plus délicates tentations. Quand Dieu monstrera à un Benéficier avare, intéresse, dur pour les pauvres, un pere & une mere dans une famille, chargez d'enfans, & peu accommodez, qui se sont retranchez de tout ce qu'ils pouvoient, pour faire des aumosnes. Ah ! qu'aurons-nous à leur répliquer à tous ; mes Freres, quand ils nous diront : Vous deviez étre nos guides, & nos modeles ; & vous auriez été pour nous des sujets de scandale, & des corrupteurs, si la Providence n'avoit pris soin elle-méme de nous préserver, & de nous conduire. Dans le silence & l'obscurité du Cloistre vous vous estes épargnez, ménagez flattez ; vous vous estes entestez d'une préséance frivole, & d'un vain avantage ;

avantage:tandis que dans le tumulte & le bruit du siécle, nous nous sommes usez de veilles, de fatigues, de pénitences, de jeûnes; que nous nous sommes méprisez nous-mêmes, abbaissez, humiliez. Dans les plus sacrez ministeres de l'Eglise vous avez été tout mondains: ces revenus, qu'elle vous accordoit comme les fruits de vôtre travail, pour servir à vôtre subsistance seulement & à celle des pauvres, vous les avez recueillis avec une avidité insatiable; vous n'avez cherché qu'à les grossir par vos intrigues, sans penser à les mériter par vôtre assiduité. Vous les avez dissipez en jeux, en plaisirs, en parties de divertissement, en équipages, vivant délicieusement & avec un faste immoderé, comme si vous n'étiez entrez dans l'héritage de Jesus-Christ que pour fournir à des dépenses, ausquelles tous les biens de vôtre naissance & les heritages de vos peres n'auroient pas suffi. Sont-ce là les éxemples que vous nous avez donnez, ou que vous nous deviez

donner? La sainteté de vôtre caractere devoit vous élever sur nos têtes; & nous vous voyons sous nos pieds. Allez, réprouvez de Dieu; vous tous sur qui tombe l'arrêt de sa justice. Dans ce jugement de comparaison, vous étes également condamnables, soit que Dieu vous compare avec les justes, soit qu'il vous compare avec les idolâtres mêmes & les payens.

Cette seconde comparaison que Dieu fera du pécheur, nous a été bien marquée par Jesus-Christ dans l'Evangile.[a] *Regina Austri surget in Judicio.* La Reine de Saba, cette fameuse Reine du midy, se levera au jugement: contre qui? Ah! Mesdames, cela s'adresse à vous. *Regina Austri*: une Dame payenne condamnera, l'indolence & la délicatesse de tant de Dames Chrêtiennes. On se plaint quelquefois qu'on ne peut entendre la parole Divine parce qu'elle demande une trop longue attention, ou parce qu'il faudroit l'aller chercher trop loin. On dit que la rigueur de la saison

a *Matt.* 12.

empesche de venir à l'Egise & d'assister aux céremonies de pieté. On craindroit d'intéresser sa santé si l'on entroit, ou dans des hospitaux, ou dans des prisons, ou dans des maisons particulieres, qui sont encore plus misérables que l'hospital & que la prison. On n'y voudroit pas une fois paroistre, pour voir la misere de tant de malheureux, & pour la soulager. Mais voicy une femme d'un rang bien plus destingué que le vôtre, & que mille prétextes devoient plustost retenir que vous, qui néanmoins descend du Trosne où elle estoit placée, quitte ses Etats, entreprend un long voyage, en soutient toutes les fatigues; & cela seulement pour estre témoin de la sagesse de Salomon, & pour recueillir ses oracles.[a] *Quia venit à finibus terræ audire sapientiam Salomonis.*

Si ce n'est pas assez d'une Reine idolastre pour vous confondre; des peuples entiers le feront. Les Ninivites, ces gens accoutumez à une vie délicieuse, & addonnez à tou-

[a] *Ibid.*

les sortes de plaisirs, condamneront des Chrestiens moûs & efféminez comme eux. Pourquoy ? parce qu'au moment qu'un homme inconnu, un Prophéte sans éloquence, sans miracles, leur vint annoncer de la part de Dieu qu'ils eûssent à corriger leur luxe, à rompre leurs mauvaises habitudes, & à sortir de leurs débauches, ils obéirent à sa parole. Ninive, sans différer, se rendit à la prédication courte & simples de Jonas. Ce ne fut pas la sainteté du Prédicateur qui les toucha. Il paroist bien par la résistance qu'il apporta aux ordres du Ciel, que ce n'estoit pas un homme fort soumis à Dieu. Cependant, à peine eût-il ouvert la bouche pour leur prescher la pénitence, qu'on n'entendit plus dans toute la ville que des gémissemens. Le Prince à la teste du peuple, & le peuple à l'éxemple du Prince, tous s'humilierent sous le sac & le cilice, se coucherent sur la cendre, prierent, jeusnerent, en un mot se convertirent. [a] *Viri Ninivitæ surgent in ju-*

[a] *ibid.*

dicio cum generatione istâ, & condemnabunt eam; quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Ionæ.

Combien d'autres, mon cher Auditeur, seroiēt revenús aussi promptement & aussi efficacement à Dieu; s'ils avoient eû les mêmes connoissances & les mêsmes graces que vous? Malheur à vous Corozaïn; malheur à vous, Bétsaïde: car si les miracles que vous avez veûs, avoient esté faits dans Tyr & dans Sydon; il y a long temps que ces villes infidelles auroient fait pénitence. De là que devez-vous craindre? C'est qu'au jugement vous serez traitez avec beaucoup plus de rigueur que ceux de Tyr & de Sidon. Ainsi parloit le Sauveur du monde. Et moy, suivant toûjours la pensée du Fils de Dieu, je vous dis: Malheur à vous-mêmes cœurs endurcis, cœurs aveuglez jusques au milieu de la lumiere, cœurs insensibles à toutes les impressions de la grace, esclaves volontaires du peché; malheur à vous. Car des nations auroient renoncé à leur idolastrie, & se seroient sanctifiées, si la

Luc. cap. 10.

Providence leur avoit fourni seulement une partie des moyens que vous ávez eûs,& que vous avez encore tous les jours. Vous avez esté plus favorisez du Ciel : vous en serez plus séverement jugez. Plus que de arrests foudroyans, plus que des maledictions pour vous, de la part de Dieu,de vostre part mesme, & de la part de tous les hommes ! Affreuse désolation du pecheur à ce moment redoutable ! David n'y pouvoit penser, sans en être consterné. Pensez-y comme lui,Chrêtiens : il est encore temps: mais cette heure est la derniere peut-être où vous y pourrez utilement penser.

[a] *In me transierunt iræ tuæ, & terrores tui conturbaverunt me*. Je l'ay compris, Seigneur, quel doit être ce jour terrible,que vous réservez à vos vengeances. Toute vôtre colere s'est presentée à moy;ou plustost, je ne l'ay veuë encore qu'imparfaitement & en peinture;mais assez aprés tout, mon Dieu,pour en être penetré,saisi,effrayé : *Terrores tui conturbave-*

a *Psal.* 87.

runt me. O jour de honte & de confusion, où les secrets des cœurs serôt révelez & manifestez! Si tel peché, que je cache avec tant de soin, & que je n'ay pas voulu même découvrir au Tribunal de la pénitence, étoit seulement connu de quelques persônes; c'est trop peu dire, que j'en rougirois: j'en mourrois. Que sera-ce, quand il paroistra aux yeux de tout l'univers? O jour de douleur & de repentir, où le réprouvé deviendra son propre accusateur, & dictera lui-même sa sentence! C'est un cruel desespoir, que de se tourner contre soy-même dans son malheur, de se déchirer de ses propres mains, & de se donner le coup de la mort, au lieu de chercher à s'en garentir. O jour d'indignation & de fureur, où la justice de Dieu se répandra à grands flots sur les pecheurs, où il appesantira sur eux tout son bras, où il les jugera sans égard, où il les frappera sans misericorde! Iugement necessaire & inévitable! jugement éternel! Voilà, mon Dieu, ce qui me trouble, ce

qui me confond : *Terrores tui conturbaverunt me*. Effroy salutaire, si j'en sçais profiter. Gravez-la, Seigneur, profondément dans mon ame, cette crainte qui fait les Saints, & non point celle des damnez : cette crainte efficace, qui connoist le danger, & qui en prévient les suites funestes : cette crainte pratique & agissante, qui nous attache à la priere, au travail, aux bonnes œuvres : cette crainte filiale, qui vous a ramené tant de pecheurs pénitens, qui vous conserve tant de fidelles serviteurs : cette crainte, que l'amour anime, & qui méne à l'amour. Afin, qu'aprés avoir bien appris à vous craindre dans cette vie, & encore plus à vous aimer, je mérite de vous posseder éternellement dans l'autre, où nous conduise, &c.



SECOND PRETEXTE.

Je ne puis accomplir la Loy.

SERMON
SUR L'OBSERVATION
DE LA
LOY DE DIEU.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé; & il se sont trompez : car leur malice les a aveuglés. Dans la Sagesse, Ch. 2.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les pecheurs tâchent par de fausses raisons à se confirmer dans leurs desordres. C'est un mal aussi ancien que le monde, & dont nos premiers parens dans le Paradis terrestre nous ont donné l'exemple.

Ce fut par l'esperance de l'impunité que la premiere de toutes les femmes persuada à son mari de manger du fruit defendu. J'en ai mangé, lui dit-elle ; & je n'en suis pas morte : mangez-en ; vous n'en mourrez pas plus que moy. Or, Chrêtiens, j'ai déja combatu ce prétexte ; & je vous en ai fait voir l'illusion. Mais Adam, par la persuasion de sa femme, n'eût pas plûtôt violé la Loi de Dieu, que l'excuse suivit encore de prés son peché. La femme dit de sa part : le Serpent m'a séduite. Et l'homme dit à Dieu : La femme que vous m'avez donnée m'a trompé. Vous m'aviez ordonné de vivre dans une parfaite intelligence avec elle. Je ne l'ai pas voulu contrister. Elle m'a présenté de ce fruit, & j'en ai mangé. a *Mulier, quam dedisti mihi, dedit mihi de ligno, & comedi.* C'est ainsi que nous ne voulons jamais convenir de nôtre crime, & nous avoüer coupables.

Ou bien, à nous entendre parler, nous n'avons point fait de mal ; ou

a *Genes. Cap. 3.*

bien nous n'avons pû nous empêcher de le faire. Tantôt nous prétendons que ç'a été une surprise ; & tantôt une fragilité. Un autre, dit-on, s'y seroit laissé prendre comme moi: & il est bien difficile de se tenir toujours dans les bornes que la Loi de Dieu nous a marquées. Mais non, mes Freres, il n'est pas si difficile que vous le dites : & ce second pretexte n'est pas plus raisonnable que le premier. Je veux aujourd'hui vous convaincre, que vos plaintes sont tres-mal fondées, quand vous vous récriez si hautement dans le monde sur la difficulté de la Loi; quand vous vous plaignez qu'elle est trop relevée & trop sublime ; qu'il faudroit être plus éclairez & d'une autre nature que nous ne sommes pour la garder; enfin que l'ignorance & la foiblesse, où le peché nous a reduits, nous en rend l'observation presque impossible. Voilà comment vous en parlez. Mais moi en deux mots je vais vous montrer, que vous êtes là-dessus sans excuse : & en voici

deux preuves,qui feront le partage de ce discours. Est-ce l'ignorance qui nous empêche d'observer la Loy de Dieu? Je dis au contraire,que Dieu, en nous donnant sa Loy,nous a aussi donné toutes les lumieres necessaires pour la connoître parfaitement : nous le verrons dans le premier Point.Est-ce la foiblesse qui nous empêche d'observer la Loy de Dieu? Je dis au contraire,que Dieu, en nous donnant sa Loy, nous a encore donné toutes les forces necessaires pour pouvoir pleinement l'accomplir : ce sera le sujet du second Point. Implorons le secours du Saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

NON, vous ne pouvez vous excuser, Chrêtiens, sur une ignorance prétenduë de la Loy de Dieu. Deux choses détruisent absolument ce prétexte. Car je prétends en premier lieu, que quand vous apportez pour excuse le peu de connoissance que vous avez, ce prétexte est toûjours faux; parce que

que vous êtes en effet mieux inſtruits de toutes vos obligations que vous ne le dites. J'ajoûte en ſecond lieu, que ſi vous les ignorez, vous n'en êtes pas moins coupables devant Dieu de la tranſgreſſion de ſa Loy ; parce qu'il ne tient qu'à vous de la connoître. Voilà à quoy je reduits cette premiere Partie.

Je dis d'abord, que quand vous vous plaignez de n'avoir pas une connoiſſance aſſez parfaite de vos devoirs, ce pretexte eſt faux. Car ſur quoy peut-il être fondé ? Examinons-le. Eſt-ce que le maître, qui s'eſt chargé de vous inſtruire, n'avoit pas toutes les qualitez neceſſaires pour cela ? Eſt-ce qu'il n'a pas aſſez pris ſoin de vous bien expliquer ſa doctrine ? Enfin eſt-ce qu'elle eſt par elle-même trop obſcure & trop difficile à comprendre ? Or je réponds trois choſes. Premierement, que nous avons eû dans Ieſus-Chriſt le plus excellent de tous les maîtres. Secondement, qu'il nous a propoſé ſa doctrine

avec tout l'éclairciſſement que nous pouvons deſirer, & qu'elle demande. Troiſiémement, que ce n'eſt point une doctrine ſi haute & ſi relevée qu'elle ne ſoit en même temps d'une intelligence tres-facile. Vous allez connoître en trois mots la verité de ces trois propoſitions.

Un maiſtre doit avoir deux qualitez. Il faut qu'il ſoit ſenſible ; & il faut qu'il ſoit infaillible. Qu'il ſoit ſenſible (permettez-moy cette expreſſion) c'eſt à dire, qu'il puiſſe en enſeignant, ſe faire voir à nous, & ſe faire entendre. qu'il ſoit infaillible ; en ſorte que nous ſoyons aſſeûrez en recevant ſes inſtructions, qu'il ne peut ſe tromper luy-même, ni nous tromper. Si ce n'étoit pas un maiſtre ſenſible & que nous ne puiſſions ni l'entendre ni le voir; comment pourrions-nous profiter de ſes leçons, nous qui dépendons des ſens en tout, & qui ne parvenons à la connoiſſance des choſes ſpirituelles, que par les corporelles? Si ce n'eſtoit

pas un maiſtre infaillible, & qu'il puſt ou tomber luy-même dans l'erreur, ou nous y faire tomber; comment pourrions-nous ſuivre avec confiance ſa doctrine, & nous en tenir à ſes déciſions? Or je dis que Jeſus-Chriſt a poſſedé ces deux qualitez, & qu'il les poſſede encore dans un ſouverain degré de perfection: & voicy comment. L'homme peut bien eſtre veû, (c'eſt ſaint Auguſtin qui parle) mais on ne doit ni le croire, ni l'imiter. On ne le doit pas croire, parce qu'il eſt menteur. Et on ne doit pas l'imiter, parce qu'il eſt pecheur. Au contraire, Dieu doit eſtre crû, parce qu'il eſt la premiere verité: & il doit eſtre imité, parce qu'il eſt la ſainteté même. Mais il n'éſtoit pas viſible, parce que c'eſt un pur Eſprit. Qu'a-t-il fait? Il s'eſt fait chair: & tout Eſprit qu'il eſt, il à trouvé par là le ſecret de ſe monſtrer à nos yeux, & de ſe faire entendre à nos oreilles. Jeſus-Chiſt a donc eſté pour nous un maître ſenſible & j'ajoûte même, com-

me un principe inconteſtable de la Theologie , que c'eſt encore un maiſtre perpetuellement ſenſible. Comprenez ma penſée.

Je veux dire que c'eſt lui qui gouverne ſans interruption ſon Egliſe , par la conduite ſenſible des Apôtres , des ſouverains Pontifes , & de nos Paſteurs. Tellement qu'il n'a point ceſſé & qu'il ne ceſſera jamais juſques à la conſommation des ſiécles , d'agir par des organes ſenſibles & de s'en ſervir pour conduire ce corps miſtique dont il eſt le chef. Ainſi c'eſt lui qui vous inſtruit par la bouche des predicateurs des confeſſeurs , des directeurs : ſuivant cette parole du Prophete Iſaye:Le Seigneur ne te refuſera plus ſes enſeignemens , & tu verras le maître qui doit t'annoncer les divines veritez:[a] *Non faciet avolare à te ultra Doctorem tuum.* Tu entendras ſa voix, & il te ſuivra par tout,pour te la faire entendre. [b] *Et aures tuæ audient verbum poſt tergum monentis.* Quel avantage pour nous , mes Freres ! nous avons un

a *Iſa. cap.* 30. b *Ibid.*

maître qui ne se retirera jamais de nous, qui se rendra toujours présent à nous, & sensiblement présent, soit par luy-méme, soit par ses ministres. Suivons le chemin qu'il nous montre; c'est celui du salut.[a] *Hæc est via; ambulate in eâ.* Ne nous en écartons ni à droit ni à gauche, de peur de nous égarer. [b] *Et non declinetis neque ad dextram, neque ad sinistram.* Nous pouvons nous confier d'autant plus à sa conduite, que ce maître sensible comme homme, est encore infaillible comme Dieu. Le voile de nôtre humanité dont il s'est revestu, n'obscurcit point les lumieres infinies de sa Divinité : & tout est connu à cette souveraine Sagesse. Maître sensible : maître infaillible. Par consequent le meilleur maître, & le plus propre à nous enseigner la sainte Loy, qu'il nous a apportée du Ciel, & qu'il a pris soin en second lieu de nous expliquer, autant qu'il l'a fallu, pour nous en donner toute la connoissance necessaire.

Iesus-Christ nous a fait, dans la

a *Ibid.* b *Ibid.*

personne de ses Apôtres, une promesse bien consolante, quand il nous à asseûré, qu'il ne nous traiteroit plus comme ses serviteurs, mais comme ses amis:[a] *Jam non dicam vos servos; vos autem dixi amicos* Il y a bien de la différence entre un étranger, un domestique, & un ami. Ie ne fais rien connoistre a un etranger de ce qui me regarde. On a plus d'ouverture pour un domestique: ce n'est pas néanmoins une ouverture entiere, & on luy dérobe la connoissance de bien des choses. Mais pour un ami, il n'y a point de secret; on luy découvre tout. Et voilà le rang où nous a mis auprés de lui le Sauveur du monde. Il nous a laissé en héritage son Evangile; nous l'avons dans les mains: & c'est dans ce sacré depost, que toute sa doctrine est renfermée. Il ne nous à rien caché.[b] *Quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.*

C'est là que nous apprenons d'où il est venu, cet homme Dieu;

a *Ioan. Iap.* 15. b *Ibid.*

pourquoy il eſt venu ; ce qu'il eſtoit dans l'éternité, & ce qu'il a eſté dans le temps. C'eſt là qu'il nous enſeigne d'où nous ſommes ſortis nous mêmes, & quel eſt le principe de toutes choſes ; pourquoy nous demeurons durans un certain cours d'années ſur la terre, & quel uſage nous avons à faire de la vie ; à quoy nous aſpirons dans le Ciel, & qu'elle ſera nôtre fin derniére; quel chemin nous y doit conduire, & quels moyens il faut prendre pour y parvenir. C'eſt là qu'il nous révele ces grands myſteres, ces premieres veritez, qui ſervent de fondement à ſa morale ; les dons du ſaint Eſprit, la réſurrection des morts, l'immortalité de nos ames, le jugement univerſel, le ſouverain bonheurs des Prédeſtinez, & les tourmens éternels de l'Enfer. C'eſt là qu'il corrige toutes nos erreurs, & qu'il réforme tous nos jugemens ; qu'il nous monſtre le vray bien, & qu'il nous donne les régles pour le diſcerner de celuy qui n'en a

que l'apparence ; qu'il propose la vertu sous les images les plus propres à la faire aimer, & qu'il peint au contraire le vice avec les plus noires couleurs. Enfin c'est là que nous trouvons marquez dans un détail abregé tous nos devoirs : devoirs envers Dieu, devoirs à l'égard du prochain & devoirs qui nous regardent nous-mêmes ; devoirs de biens-séance & de conseil ; devoirs de necessité & de precepte ; ce qu'il faut croire, ce qu'il faut pratiquer, ce qu'il faut desirer, ce qu'il faut craindre. Voilà sur quoy roulent les leçons que le Fils de Dieu nous a faites. Il n'a point cherché, comme les maistres de la sagesse humaine, à envelopper sous des termes mystérieux le sens de ses paroles. Ce n'est point seulement aux Philosophes, aux sçavans du siécle, qu'il a voulu se faire entendre. Loin de son école ce faste orgueilleux. Il a fait part de ses instructions au simple peuple & au vulgaire ignorant. Ils les a accommodées à la foiblesse de nos lumie-

res. Tout y est aisé : le stile, les figures, les paraboles, les choses mémes, qui toutes impenétrables & toutes profondes qu'elles sont dans leurs principes, n'on rien toutefois dans la pratique & par raport à nos mœurs, qui passe les esprits les plus bornez, & que les plus grossiers en troisiéme lieu ne puissent comprendre.

En effet faut-il une longue étude, ou une intelligence bien subtile, pour sçavoir ce que Jesus-Christ a dit, & ce qu'il a fait ? Or ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, voilà tout le Christianisme. Ce qu'il a fait, c'est ce que nous devons imiter ; & il est en cela nôtre modele. Ce qu'il a dit, c'est à quoy nous devons nous soumettre ; & il est en cela nôtre maistre. Ou, si vous voulez, nous avons dans ce qu'il a fait la régle de nos mœurs, & dans ce qu'il a dit la régle de nôtre créance. Ou, pour mieux dire encore, l'un & l'autre doit servir également, soit pour animer nôtre foy, soit pour sanctifier nostre vie. Tellement que Dieu, tout Dieu qu'il est,

ne pouvoit pas mieux nous instruire, que par ses exemples, & par ses paroles. Ses paroles authorisent ses exemples : & ses exemples confirment reciproquement ses paroles, & les mettent dans un plus grand jour.

Dites maintenant, Chrestiens, que les lumieres vous manquent. Pour moy, je crains au contraire que vous n'ayiez trop de lumieres, & que vos lumieres ne servent à vous damner. C'est ce que saint Paul reprochoit aux Galates. Cét Apôtre avoit appris, qu'aprés avoir embrassé la Foy, ils y vouloient renoncer; & il leur disoit en se plaignant à eux-mémes de leur inconstance & de leur criminel aveuglement : O! Galates insensez, qui est-ce qui vous a aveuglez de la sorte? Qui vous a fascinez & ensorcelez, pour vous empescher d'obéir à la verité? [a] *O insensati Galatæ, qui vos fascinavit non obedire veritati?* Avez-vous si-tost oublié les saintes instructions que Jesus-Christ vous a données; & ne vous souvenez-vous plus

a *Gal. cap. 3.*

qu'il est mort devant vos yeux ? [a] *Ante quorum oculos Jesus Christus proscriptus est.* Ce n'est plus seulement saint Paul qui parle ainsi aux Chrestiens de son temps: c'est moy, mes Freres, qui vous parle, & qui vous fais le même reproche. Toutes vos obligations ne vous ont-elles pas esté prescrites ? N'avez-vous pas vos principes & vos maximes, vos exercices, vôtre Loy ? La pouvez-vous ignorer, aprés que le Sauveur des hommes, qui vous l'a apportée du Ciel, en a esté pour vous un interprete si fidelle dans ses discours, & comme une image si sensible dans ses actions ?

Vous voulez, dans l'ardeur de vostre vengeance, poursuivre l'ennemi dont vous vous croyez offensé, & laver dans son sang l'injure que vous pensez avoir receûë : mais ne sçavez-vous pas que Jesus-Christ vous a commandé de pardonner, & que la premiere parole qu'il prononça sur la Croix, ce fut pour demander grace à son Pere en faveur de ses bourreaux ? Vous formez,

a *Ibidem*

dans le feu d'une passion qui vous domine, mille projets sensuels ; & l'on ne peut vous résoudre à rompre vôtre chaisne, & à sortir de cette habitude:mais ne vous a-t-on pas annoncé mille fois au nom de Jesus-Christ, que rien de soüillé& d'impur n'entrera dans le Royaume celeste ? Et ne sçavez-vous pas dans quel éloignement de tous les plaisirs, & de tout ce qui peut flatter en quelque sorte les sens, ce Dieu Sauveur a luy-même toujours vescu ? Vous ne pensez, dans le cours de vôtre ambition,qu'àl'avancement de vôtre fortune ; vous n'estes jamais parvenu assez haut, & d'un degré que vous avez atteint, vous aspirez incessamment à un autre : toutes vos veüës aboutissent là, & vous y consumez vos soins. Mais ne vous a-ton pas fait entendre en mille rencontres, que Dieu, selon le langage de l'Evangile, résiste aux superbes, & qu'il donne la grace aux humbles ? Et ne sçavez vous pas même, que c'est par les abbaissemens d'un Dieu

humilié & anéanti, que vous avez été sauvez? Vous le sçavez, vous avez vos régles; vous avez vôtre modele: mais le mal est, dit saint Bernard, que nous ne voulons ni de ce modele, ni de ces régles. Cependant faites tout ce qu'il vous plaira: ou vous serez gouvernez, ou vous serez punis: ou l'Evangile vous conduira, ou il vous condamnera: puisque c'est toûjours sans raison que vous manquez à le suivre & à en pratiquer la Loy.

Car pour achever, Chrêtien, de vous convaincre, je veux bien convenir avec vous de l'ignorance où vous prétendez être, & dont vous croyez tant avoir droit de vous prévaloir. Si vous n'étes pas instruits, en étes-vous plus excusables; & à qui devez vous vous en prendre qu'à vous-mêmes? Est-ce aux ministres que le Seigneur a chargez de vous prêcher la parole, & de vous porter ses ordres? Mais jamais les Prédicateurs furent-ils en plus grand nombre: & jamais ont-ils cessé de

vous parler ? N'avez-vous pas dans un siécle aussi éclairé que celuy-cy les plus habiles Docteurs pour la résolution de vos doutes, & les plus sages Directeurs pour la conduite de vos ames ? Etrange renversement, mon Dieu ! On trouve des maîtres pour tout, & l'on profite de leurs leçons. On sçait tout aujourd'huy dans le monde, & l'on veut tout sçavoir. Il n'y a qu'une chose qu'on ignore & qu'on affecte d'ignorer, c'est la science du salut. On sçait dans une danse regler ses pas, dans un concert tenir sa partie, dans une conversation parler juste, dans un ouvrage écrire poliment : le Séxe même se pique quelquefois de bien entendre les plus épineuses questions, & fait parade d'une doctrine qui ne luy convient pas, & toujours superficielle. On sçait les affaires, le barreau, la guerre, le négoce : mais l'on ne sçait point prier, méditer, se confesser. Nous voyons à nos pieds des gens tres-éclairez sur tout le reste, commettre des fautes grossieres dans la re-

veûe qu'ils font de leur conſcience à certains temps de l'année, pour ſatisfaire à la coutume. Nous en gemiſſons, & nous avons encore bien de la peine à les guerir de leurs erreurs.

On ſçait le monde, & le grand monde: on en ſçait toutes les bienſéances; les modes, les ajuſtemens, les parures. Mais on neglige d'apprendre les points les plus eſſentiels de la Religion; ſes miſtéres, ſes pratiques, ſes préceptes, ſes conſeils. Auſſi à voir agir la pluſpart des Chrêtiens, on auroit lieu de croire, qu'ils ſont pires que des Payens. Hors le Sacrifice de la Meſſe auquel ils aſſiſtent, ce ſont des Payens; & ſouvent dans cét adorable Sacrifice, ne ſont-ils pas encore plus Payens que les Payens mêmes? Mille fois moins reſpectueux, moins appliquez dans nos Temples, que des idolâtres en préſence de leurs faux Dieux, & que des infideles dans leurs Moſquées?

On ſçait la fable; & l'on ſçait l'hiſtoire: on ſe remplit l'eſprit de

mille évenemens, ou agréables, ou tragiques, mais tout prophanes. On prend plaisir à les raconter, & l'on ne finit point; tant on a de noms, de lieux, de rencontres, de faits liez ensemble & arrangez dans la memoire. Mais quand il faut parler de tant de saints Personnages que leur pieté a distinguez dans l'ancienne Loy comme dans la nouvelle : si le discours tombe quelquefois sur les bienfaits, & sur la vie d'un Dieu homme comme nous, conversant parmi nous, condamné & mort pour nous, on demeure dans le silence, parce qu'on n'a rien à dire. Enfin, conclut saint Jean Chrysostome, on a du loisir pour devenir Philosophe, & l'on trouve tous les moyens nécessaires pour cela : mais l'on ne sçait pas être Chrêtien. [a] *Vacat tibi ut sis Philosophus; non vacat ut sis Christianus.*

Cependant vôtre ignorance vous peut-elle servir d'un legitime prétexte devant Dieu? Est-ce une ignorance invincible? Le pouvez-vous

a *Chrysost.*

ainsi penser, quand la lumiere vous vient de toutes parts ? L'oseriez-vous dire au milieu de tant de maîtres qui prennent soin de vôtre instruction, & que Jesus-Christ a substituez en sa place pour être les guides & les pasteurs de son troupeau ? Mais si vous la pouvez surmonter cette ignorance volontaire, ne le devez-vous pas ? Et bien loin de vous justifier au Tribunal de Dieu, n'est-elle pas au contraire elle-même un nouveau crime ? d'autant plus, que vous ne negligez pas seulement d'en sortir mais que vous voulez expressément y demeurer. Vous refusez, comme l'impie, d'entendre, afin de n'être pas obligé de quitter vôtre libertinage. Vous craignez que les veritez de la foy ne troublent vôtre cœur, & qu'elles n'interrompent le cours de vos plaisirs. Vous jugez bien qu'on ne peut se dispenser de satisfaire à ses devoirs dés qu'on les connoît : mais au même temps vous ne faites pas réflexion, que c'est y manquer, que de ne les vou-

loir pas connoître, & que vous vous rendez par là doublement coupable.

Ecoutez-moy donc, Chrêtiens, & pensez à me répondre. Ou vous êtes instruits ? ou vous ne l'êtes pas. Que me direz-vous qui ne vous condamne ? Estes-vous instruits ? mais si vous sçavez ce qu'il faut faire, pourquoy ne le faites vous pas ? N'étes vous pas assez instruits ? mais à quoy tient-il que vous ne le soyez ; & pourquoy ne prenez vous pas toutes les mesures qu'il faut, & qui sont si faciles, pour vous mieux instruire? Ah! souvenez-vous de ce mauvais serviteur qui enfoüit son talent, au lieu de le faire profiter. Je l'ay bien gardé, dit-il à son maître, quand il luy fallut rendre compte : je n'ai point voulu le hazarder, & je vous le remets dans les mains tel que je l'ay reçû. Mais serviteur paresseux, étoit-ce là mon dessein ? N'avois-je pas en veüe d'en tirer quelque interêt, & ne sçaviez-vous pas pourquoy je vous l'avois cõfié?[a] *Sciebas.*

a *Matth. cap.* 25.

Vous en étiez informé, ou du moins vous deviez l'être : mes ordres étoient assez précis là-dessus, & il ne vous a manqué que d'y faire plus d'attention. Vous êtes donc un serviteur inutile, & par conséquent un serviteur criminel, digne de ma disgrace & de mes plus rigoureux châtimens. a *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.*

N'attendez point, mon cher Auditeur, d'autre traitement que celui-là. *Sciebas* : tout ce qui a pû contribuer au reglement de vôtre vie & à la sanctification de vos mœurs, on vous l'a fait connoître. J'en serai moi-même témoin contre vous, comme Dieu de sa part m'est témoin, que j'ai tâché jusques à present a m'acquiter auprés de vous de mon ministere. *Sciebas.* Je vous ai tant de fois averti que vous serviez un maître jaloux de sa Loi, & aussi severe envers ceux qui la méprisent, qu'il est bon à ceux qui la pratiquent. Il n'y a pas un article sur lequel je ne vous aie fait

a *Ibid.*

dans la Chaire de verité de fréquentes leçons : & ces mêmes leçons, tant d'autres avant moi vous les ont faites ; tant d'autres vous les font encore tous les jours comme moi & mieux que moi. Hélas ! il faudra donc que nos paroles, ces parole de vie & de salut que le Saint Esprit nous a mises dans la bouche, & que nous puisons dans l'Evangile de Jesus Christ, deviennent pour vous des paroles de mort & de damnation. Vous les laissez échaper: mais il n'y en aura pas une que Dieu ne rapelle un jour pour vous confondre. Vous conviendrez alors malgré vous que vous avez été un pecheur sans excuse, puisque ni les lumieres ne vous ont jamais manqué pour voir, ni les forces pour agir, comme il me reste à vous montrer dans la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

C'est un beau principe de la Théologie, & dont le Concile de Trente a fait une de ses plus célébres décisions, que Dieu ne nous

commande rien & qu'il ne peut même nous rien commander qui passe nôtre pouvoir? Or Dieu nous ordonne de garder sa Loy. Nous le pouvons donc ; & il n'est point vrai qu'elle est au dessus de nos forces, & qu'il ne dépend pas de nous de l'observer.

Pour mieux developer ce point, je prens la pensée & les paroles de saint Augustin. Ce Pere fait comparaison de l'ancienne Loi & de la nouvelle : ou plûtôt, il donne la différence de l'une & de l'autre; & la voici. Ce ne sont plus, dit-il, les mêmes Sacremens,[a] *Mutata sunt Sacramenta.* Et quant aux obligations que la Loy Chrêtienne nous impose, ajoûte-t'il, elles ont trois avantages au dessus des préceptes de la Loy Judaïque. Premierement, elles sont en plus petit nombre. Secondement, elles sont plus faciles. Troisiémement, elles sont beaucoup plus salutaires. [b] *Mandata facta sunt pauciora, faciliora, feliciora.* Le nombre en est diminüé, puisque Jesus-Christ nous

a *August.* b *Ibid.*

a déchargez de tant de préceptes que contenoit la Loy de Moïse : *Facta sunt pauciora.* Les difficultez en sont moindres, parce que les graces dans la Loy Evangelique sont plus abondantes : *Faciliora.* Enfin le fruit en est plus prompt, plus prochain, & par là même plus heureux, depuis que le Sauveur des hommes nous a ouvert les portes du Ciel, qui avoient été fermées jusques à sa glorieuse Ascension : *Feliciora.* Je ne puis rien vous dire de plus convenable à mon sujet, ni rien de plus consolant.

Saint Pierre parlant de l'ancienne Loi, l'appelloit un joug : non pas un joug leger & doux, comme celui de Jesus-Christ ? mais tellement pesant, disoit-il, que ni nos peres ni nous, nous ne l'avons pû porter. Vous vous récriez quelquefois, Chrêtiens, sur la multitude de vos obligations : Que seroit-ce, si vous vous trouviez encore assujettis à toutes ces ceremonies dont la Loy de Moyse faisoit autant de préceptes, & dont

l'usage est aboli dans le Christianisme ? Que diriez-vous de tant d'observances & de pratiques différentes ? Il falloit dompter par là l'indocilité des Iuifs, & tenir ces esprits grossiers & intraitables dans la dépendance & la contrainte. Aussi étoit-ce un tems de servitude ; & Dieu souverain Seigneur & Maître absolu de toutes choses, gouvernoit alors son peuple beaucoup plus par la crainte que par l'amour. Il les frappoit, & ils obéïssoient à ses ordres. Il en faisoit perir une partie, & l'autre revenoit à lui. Mais vous que j'ai rassemblés dans le sein de mon Eglise, peuple nouveau que j'ai formé, vous serez traitez non point comme des esclaves, mais comme les enfans de mon Royaume. Ce n'est, poursuit le Seigneur, ni par la terreur de mes menaces, ni par la violence de mes coups, que je veux vous forcer de vous tourner vers moy. Ce n'est ni par la rigueur ni par le nombre de mes commandemens. J'ai des chaînes

pour vous attacher : mais ce sont les chaînes du nouvel Adam : [a] *In funiculis Adam* : ce sont les chaînes de la charité, les chaînes de l'amour, & d'un double amour: de l'amour de vôtre Dieu, & de l'amour de vôtre prochain: [b] *In vinculis charitatis.* Voilà le nœud de la sainte alliance, que j'ai contractée avec vous, & le seul point à quoi se réduit tout l'Evangile que je vous ai fait annoncer. [c] *Et ero quasi exaltans jugum.* Ce n'est donc pas tant un fardeau que je vous ai imposé, en vous la donnant cette Loi nouvelle ; qu'un fardeau dont je vous délivre, en faisant cesser la Loi que Moyse mon serviteur avoit reçûë sur la montagne : cette Loi si étenduë dans ses devoirs, & non moins rigoureuse dans ses châtimens. J'étois pour les autres un Juge plein de severité : je serai pour vous un Pere plein de douceur. J'ai exercé sur eux tout mon empire : j'exercerai envers vous toute ma misericorde ; soit en abbregeant ma Loi, *Facta sunt paucis-*

a *Osée cap.* 11. b *Ibid.* c. *Ibid.*

ra; soit en vous la facilitant par une grace plus abondante : *Faciliora*.

Comme on ne peut rien sans la grace, il n'est rien aussi qui ne devienne possible, & mesme facile par le secours de la grace. Or la Loy Evangelique a sur cela deux belles prérogatives. Premiérement, les Sacremens de l'ancienne Loy n'ont jamais de leur propre fonds donné la grace sanctifiante : c'est à dire, que les Sacremens qui ont reconcilié avec Dieu un Manassés, un David, tant d'autres pénitens, ne les ont point justifiez par eux-mêmes ; & en voicy la preuve. Car si la Loy, dit saint Paul, avoit assez de vertu pour opérer par elle-même la grace & la justification de l'homme, ce seroit en vain que Jesus-Christ se seroit fait homme, & qu'il seroit mort pour les hommes.[a] *Si per legem justitia; ergò gratis Christus mortuus est.* Ainsi il faut remonter à la source, & reconnoistre aprés le Maistre des nations, que toute la grace vient de la Foy en Iesus-Christ, comme d'un princi-

a *Galat. cap.* 2.

pe, je ne dis pas unique, mais necessaire; & par consequent qu'il n'appartient qu'à la Loy Chrestienne d'estre une loy de grace, & de sanctification.

Il me semble que je pourrois appliquer la une figure, que je tire de l'Ecriture, & qui me paroist bien naturelle. [a] Le fils de la Sunamite estoit mort. Elizée envoye Giési son serviteur pour le ressusciter. Mais Giési avec le bâton du Prophete fait des efforts inutilles. Il a beau tourner, crier, appeller, tout est insensible à sa voix, & le corps demeure toujours sans mouvement. Que fait Elizée? Il s'y transporte luy-même, & par le prodige le plus inoüi, il se raccourcit, & prend la forme de cet enfant. Il applique ses yeux sur ses yeux, sa bouche sur sa bouche, ses mains sur ses mains, ses pieds sur ses pieds, son cœur sur son cœur. Enfin ce mort peu à peu se ranime, & il se léve plein de vie. Quel mystere! écoutez-en l'explication; il n'est pas difficile à développer: L'hom-

a 4. *Reg. cap.* 4.

me avoit perdu par le peché la vie de l'ame ; & Dieu d'abord envoya Moyse. Ce saint Legislateur parut la verge à la main, & avec les tables de la Loy. Il la publia, il l'annonça au peuple, il en recommanda la pratique & en punit sevérement lês infracteurs. Mais le ministre du Seigneur ne réussit pas mieux aprés tout que le Serviteur du Prophete, & le grand ouvrage du salut de l'homme étoit reservé à une Loy encore plus sainte. Dieu donc est venu luy même. Il s'est fait en tout semblable à l'homme, passible comme lui, mortel comme luy. Il a apporté du Ciel une Loy toute divine. Il l'a specialement consacrée ; & le caractere particulier de sainteté qu'il y a attaché, c'est ce qu'elle nous communique & par où elle nous sanctifie.

Secondement, comme la grace habituelle & sanctifiante est une des plus communes & des plus prochaines dispositions aux graces actuelles ; autant que l'une est propre de la Loy Chrêtienne, autant

les autres y sont abondantes. Ie veux dire, que jamais Dieu ne s'est rendu plus présent à nous pour nous aider par tous les secours de sa grace : par ces touches interieures, par ces impressions secretes qui se font sentir à l'ame, qui la réveillent de son assoupissement, qui l'excitent dans sa langueur, qui la soutiennent, qui la fortifient dans sa foiblesse, qui l'inspirent, qui la ravissent, qui la transportent malgré tout les obstacles que la nature corrompuë oppose aux desseins de Dieu, & toutes les difficultez qui se rencontrent dans l'observation de ses Commandemens. Les graces, dis-je, ne furent jamais plus fréquentes, ni ne doivent jamais plus l'être, puisque c'est le prix du sang de Iesus-Christ, & le fruit de ses merites. Elles ne furent jamais plus puissantes, & il ne tient qu'à nous d'en éprouver l'éfficace. Mais nous ne sommes occupez que de nostre foiblesse. Nous ne regardons que les peines attachées à nos devoirs : nous aimons à nous persua-

der qu'ils ſont impraticables, & dans cette penſée tout nous arrête.

Cependant merveilleux effets de la grace ! Ie les ay mille fois obſervez, & il vous eſt important de les connoiſtre. Plus on veut faire pour Dieu, plus on trouve de forces. Plus le poids dont on ſe charge, paroiſt dur & accablant, plus il devient aiſé à porter, parce que moins on s'épargne ſoy même, plus Dieu répand libéralement ſa grace, & qu'il n'eſt rien dans une vie chreſtienne de ſi rigoureux que la grace ne puiſſe adoucir. Il eſt vray que la Loy Ieſus-Chriſt eſt plus parfaite que les autres: mais en eſt-elle pour cela plus difficile ? non : car au degré de perfection où la Loy nous appelle, répond une égale meſure de graces, pour nous aider à y parvenir.

Vous eſtes ſurpris, Chrêtiens, quand quelquefois vous liſés les faits héroïques des Saints, ou que nous vous racontons les combats des Martyrs. Vous n'entendez parler que de retraites, d'abſtinences,

de jeuſnes, de veilles, de prieres, de macérations, de tourmens, de feux, de roües, de croix. La ſeule peinture que vous vous en faites à vous-mêmes, vous inſpire de l'horreur. Voilà néanmoins ce que les Saints, ce que les Martyrs ont enviſagé tranquillement & même avec joye. Il renonçoient au monde, & ils pratiquoient dans toute ſa ſéverité l'abnégation de l'Evangile. Ils ſe cachoient dans les déſerts, & s'enſeveliſſoient en quelque ſorte tout vivans. Ils paſſoient les jours & preſque les nuits entieres en oraiſon. Ils ſe refuſoient les ſoulagement les plus communs & les plus neceſſaires à la vie, mortifiant, crucifiant leurs corps. Ils ſe préſentoient aux ſupplices, montoient ſur les échafaux, donnoient leur tête & verſoient leur ſang : comment, & avec quels ſentimens ? la paix dans le cœur la ſérenité ſur le viſage, les Cantiques de loüanges dans la bouche, enfin avec une conſtance plus qu'humaine.

Sans même remonter ſi haut,

nous voyons encore de nos jours dans le cloistre tous les exercices de la profession Religieuse pratiquez avec une ferveur & une perséverance qui nous étonne. Le silence y est continuel, le travail assidu, la méditation fréquente & longue, l'obéïssance exacte, la mortification & de l'esprit & des sens ordinaire. Ce zéle a passé jusques dans le siécle, & l'esprit de Dieu n'en est pas tellement banni, qu'on n'y voye parmi un nombre choisi d'ames vertueuses, toute la justice Chrétienne remplie avec une régularité même scrupuleuse, & toute la Loy observée jusques à un point. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est de trouver cette pleine fidelité à garder la Loy chez des nations barbares & dans le sein de l'idolastrie. On nous fait tous les jours le récit des progrez de l'Evangile, & des miracles qu'il opére parmi des peuples infideles. Nous apprenons avec plaisir, comment Dieu est servi dans cette Chrestienté naissante. Nous en be-

nissons le Seigneur , & nous avons sans doute bien lieu de nous confondre , quand nous considerons leur activité & leur vigilance. Ils en viennent tout d'un coup à une tendresse de conscience , à une délicatesse sur les moindres devoirs de la Religion , à un amour de Dieu , à une haine d'eux mêmes , à des austeritez & à des pratiques , qu'on auroit peine à se persuader , si nous n'en avions pas des témoignages asseurez. Pourquoy cette différence d'hommes à hommes ? & comment est-ce que les uns à l'exemple de David , marchent avec tant d'allégresse dans la voye des commandemens & fournissent si heureusement la carriere , lorsque les autres demeurent au bout de quelques pas , & que les plus légeres difficultez leur paroissent insurmontables ? C'est que les premiers disposez à tout entreprendre, laissent agir la grace dans toute sont étendüe ; & que la grace alors, ou les porte elle-méme , ou leur applanit toutes les voyes : au lieu

qu'elle perd, pour ainsi parler, toute sa vertu dans ces cœurs lasches & timides qui luy prescrivent des bornes trop étroites, & qui la tiennent captive & resserrée.

Ne nous flattons pas, mais Freres : moins vous retrancherez de la Loy, plus vous trouverez de facilité à la remplir. Saint Augustin l'a dit, & saint Bernard aprés luy ; & l'expérience que nous en avons tous les jours en est une preuve encore plus convainquante. Je vois des femmes mondaines, à qui le plus foible effort couste, parce qu'elles sont accoutumées à vivre dans une mollesse qui ne peut rien supporter. Je vois des hommes à qui tout fait peine ; soit le bien qu'ils font, soit le bien qu'ils ne font pas : le bien, dis-je, qu'ils font, parce qu'ils ne le font qu'à regret ; & le bien qu'ils ne font pas, parce que leur conscience leur reproche qu'ils n'en font pas assez pour se sauver. Moins de réserve avec Dieu & plus de confiance en sa grace les tireroit de cette tié-

deur paresseuse & lente ; & autant qu'il voudroient s'élever à la perfection de la loy & travailler, autant trouveroient-ils le chemin libre & l'ouvrage déja avancé.

C'est ce qui faisoit dire à saint Paul, que s'il ne pouvoit rien par luy même, il pouvoit tout avec l'assistance divine, en quoy il mettoit son appuy, & qui le soutenoit. [a] *Omnia possum in eo qui me confortat.* L'Apostre le disoit : pourquoy ne le dirons nous pas comme luy ? Je l'ay bien sentie, jusques à présent, Seigneur, ma foiblesse, & je ne m'y suis que trop abandonné. Mais c'est dans la foiblesse même de l'homme, que vous faites davantages éclater vôtre grace, & il ne dépend aprés tout que de moy d'en faire l'épreuve. Ce qui a esté possible à tant de genereux défenseurs de vôtre loy, à tant d'Anachoretes & de Solitaires : ce qui l'est encore, soit dans la retraite à tant de fervens Religieux & de saintes Vierges, soit dans le monde & dans toutes les

a *Philip cap.* 4.

conditions qui le composent, à tant de personnes pieuses & fideles : ce qui l'est au de là des mers, & dans des terres où à peine vôtre nom commence à être connû : pourquoy, Seigneur, ne me le sera-t-il pas aussi à moy-même comme aux autres ; & quelle raison ay-je enfin de ne pas esperer ? Suis-je moins en estat de garder un jeusne, de faire une aumosne, de pardonner une injure, de renoncer à un engagement de passion, de fréquenter les Sacremens, qu'on ne l'estoit autrefois de porter des fers, & d'expirer sur des braziers ardens ; ou qu'on ne l'est maintenant même, de passer ses jours sous le cilice & dans une continuelle pénitence ? Avec la même grace, ne puis-je pas pratiquer les mêmes œuvres ? *Omnia possum.* Oüy je pourrois, s'il le falloit, comme les Martyrs, souffrir la captivité & la mort ; ou comme tant de zélez observateurs de la Loy de Dieu, sacrifier mes inclinations les plus innocentes, & vivre

dans un entier renoncement. Je le pourrois. Mais à combien plus forte raison suis-je donc en pouvoir d'accomplir ce qu'il y a dans l'Evangile de plus commun & de moins parfait? Commençons, & Dieu achevera. N'écoutons point la nature, ni ne consultons point seulement nos propres forces : mais comptons sur le Seigneur, qui est fidele dans sa parole & qui nous a promis de nous seconder. Nous ne voyons que les dehors de la Loy, & nous nous laissons trop aisément rebuter : mais éprouvons si elle est en effet aussi pénible qu'elle nous paroist; & bien-tost les vaines idées qui nous allarment, s'évanoüiront. Faisons quelques démarches; mettons la main à l'œuvre. Nous y sommes d'autant plus engagez, que la récompense que nous esperons est plus prochaine : c'est un dernier avantage de la Loy nouvelle. *Feliciora.*

Les Saints de l'un & de l'autre Testament ont consideré bien differemment la mort. Quand les Saints de

de l'ancienne Loy en ont parlé, ils l'ont communément représentée sous une image triste & sombre. J'iray aux portes de l'Enfer, disoit Ezéchias. [a] *Vadam ad portas Inferi.* Je descendray dans l'Enfer, disoit le saint homme Job, & dans le plus profond abysme de l'Enfer. [b] *In profundissimum Infernum descendent omnia mea.* Laissez-moy, Seigneur, ajoûtoit-il, laissez-moy pleurer quelque temps, avant que je passe à cette terre ténébreuse & couverte des ombres de la mort. [c] *Antequam vadam ad terram tenebrosam & opertam mortis caligine.* Ces portes de l'Enfer, cét Enfer même, cette terre enveloppée dans les ténébres, c'est, selon le langage de l'Ecriture, le tombeau, ou bien cette région inférieure, où les ames justes étoient retenuës, jusqu'à ce que le Ciel leur fût ouvert, & qu'il leur fût permis d'y entrer. Mais quand dans la Loy nouvelle les Saints ont envisagé la mort, ils l'ont regardée comme le terme & la fin de leurs

a *Isa. cap.* 28. b *Iob. cap.* 17. c *Idem cap.* 10.

souffrances, comme un passage prompt & court à une éternelle félicité. Je vois déja les Cieux s'ouvrir devant moy, s'écrioit le premier Martyr de l'Eglise, saint Estienne; & j'aperçois Jesus-Christ à la droite de son Pere, qui m'appelle à lui, pour avoir part à sa gloire.[a] *Ecce video Cœlos apertos, & Filium Hominis stantem à dextris virtutis Dei.* Quand seray-je délivré de la prison de mon corps, répétoit mille fois saint Paul? Je ne souhaite rien davantage, que d'en sortir au plûtôt, afin d'aller sans retardement me rejoindre à Jesus-Christ, & le posséder dans l'éternité.[b] *Desiderium habens dissolvi, & esse cum Christo.* La raison de cette différence est, qu'avant Jesus-Christ, nul n'étoit admis dans le Ciel; mais que les Saints aprés la mort tout comblez qu'ils étoient de mérites, bannis de ce bien-heureux héritage, attendoient que le Messie les y conduisit, & qu'il les retirât de leur exil. Au lieu que l'entrée en est ouverte désormais,

a *Actor. cap.* 7. b *Philip. cap.* 1.

depuis que le Sauveur des hommes y est monté comme nôtre chef, & qu'il y a pris place à la droite de Dieu Ainsi Abraham, Isaac, Jacob; tous ces fameux Patriarches de l'ancienne Loy regardoient seulement de loin cette céleste patrie. [a] *A longè aspicientes.* Mais nous, Chrêtiens, nous la voyons de prés, & c'est à cette veüe, que je puis bien vous adresser les paroles de l'Apôtre, dont je fais la conclusion de ce discours.

[b] *Et hoc, scientes tempus, quia hora est jam nos de somno surgere: nunc enim propior est nostra salus, quam cùm credidimus.* Mes Freres, l'heure est enfin venüe, & c'est trop long-temps vous endormir dans une molle paresse. Dieu ne vous a pas donné sa loy pour la négliger, comme il ne vous en recommande pas aussi l'observation pour ne vous en point récompenser. Souverain Législateur & Seigneur, il pouvoit vous demander une obéïssance parfaite, sans autre fruit pour vous que de rendre à son su-

a *Heb. cap.* 11. b *Rom. cap.* 13.

prême domaine l'hommage qui lui est dû : & vous mêmes touchez de ses bienfaits, vous devriez vous soumettre à ses ordres, sans autre dessein que de lui marquer vôtre reconnnoissance, & vôtre amour. Mais il connoît nôtre cœur, & il sçait combien nôtre propre interêt nous anime. Il y a eû tout l'égard que vous pouviez attendre d'un maître également libéral & puissant. Tous ses trésors vous sont ouverts ; & tous ses trésors sont à vous, pour peu que vous vous fassiez de violence, pour garder la loy qu'il vous a donnée.

C'est une violence, qu'il faut vous faire : j'en conviens. Mais on peut tout, dés qu'on espére beaucoup ; sur tout quand ce n'est point une espérance long-temps différée, mais présente. *Nunc enim propior est nostra salus, quam cùm credidimus.* Le soldat oublie le péril, dés qu'il voit le prix qu'on lui propose. Le Capitaine rappelle toute sa force, dés que la victoire commence à se déclarer pour lui, & qu'il ne faut plus qu'un dernier ef-

fort pour la rendre complete. Les Ouvriers de l'Evangile dans l'attente du salaire qu'ils devoient remporter avec eux dés le soir méme, soutinrent toute la chaleur du jour. Et la promesse que Dieu nous fait d'une récompense si peu éloignée, est sans doute un grand motif pour fortifier un Chrêtien & pour allumer sa ferveur.

C'est ainsi que saint Augustin s'encourageoit lui même. Encore quelques momens, & au bout de quelques momens le Ciel est à moy. Quand la fidelité que Dieu me demande, me rendroit la vie plus insipide encore, & plus ennuyeuse; la vie est si courte, & l'Eternité la touche de si prés & est si longue! Pourquoy tant craindre pour l'une, qui passe si vîte? Et pourquoy ne pas aspirer sans cesse à l'autre, qui doit tôt commencer, & ne jamais finir? Vôtre Loy, mon Dieu, gêne les sens; il est vray. Elle ne peut accommoder avec ma délicatesse naturelle: mais si ce que vous m'ordonnez, Seigneur, a de quoy d'a-

bord m'étonner ; ce que vous me promettez a bien encore plus de quoy m'attirer. *Nunc enim propior est nostra salus.* Nous ne somme plus à ces temps, où Dieu pour engager son peuple à la pratique de sa Loy, ne leur promettoit communément que des récompenses temporelles; la santé de leurs troupeaux, la fertilité de leurs campagnes, & la graisse de la terre. Nos espérances sont infiniment plus relevées, & Dieu ne nous promet rien moins que le souverain bien, ni rien autre chose qu'un bonheur tout céleste. Mais que dis-je ? helas ! & n'est-il pas vray, que si Dieu avoit attaché la fortune humaine à l'observation de sa Loy, les devoirs du Christianisme ne seroient plus difficiles pour nous ? Malheur à nous, mes Freres, si nous nous conduisons par ces veües charnelles. Mais heureux mille fois ces vrays Israëlites, disons mieux, ces parfaits Chrêtiens, qui ne manquent à rien de tout ce qu'ils doivent à Dieu ; & qui ne perdront rien aussi de tout

ce que Dieu leur prepare dans le Ciel pour fruit de leur vigilance, & de leur soumission : qui mettent toute leur étude, comme le Prophête, à connoître les Commandemens du Seigneur : qui les portent profondément gravez dans leur esprit, pour les méditer sans cesse; qui les portent dans leur cœur, comme l'objet de leurs sentimens les plus tendres & le sujet de leurs vœux les plus ardens. Enfin qui les font pour ainsi dire, passer jusques dans leurs mains, pour en faire la matiere de toutes leurs actions. C'est par là qu'on arrive à la gloire que je vous souhaite, &c



TROISIE'ME PRETEXTE.

Ma conscience ne me reproche rien.

SERMON
SUR LA FAUSSE PAIX DE LA CONSCIENCE.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt ; excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé; & il se sont trompez. Car leur malice les a aveuglés. Dans la Sagesse, Ch. 2.

JE me figure, que vous me faites maintenant, Chrêtiens, la même demande que fit un jour le peuple à Samüel ; & que vous voulez sçavoir de moi, si je viens à vous

avec un esprit de douceur & de paix, ou si je ne suis point chargé pour vous de la part de Dieu de quelque ordre rigoureux?[a] *Pacificus ne est ingressus tuus?* Ne vous allarmez point de ma presence, dit le Prophete: elle n'aura rien de fâcheux pour vous. Venez seulement; offrons ensemble un Sacrifice solemnel à Dieu, & ayez soin de vous sanctifier.[b] *Sanctificavimini, & venite mecum.* C'est ainsi que répondit Samuël. Mais moi je vous fais, mes Freres, une réponse toute contraire, & je vous déclare d'abord qu'à l'exemple de Jesus-Ch. ce n'est point présentement la paix, mais la guerre que je vous annonce.[c] *Non venit pacem mittere, sed gladium.* Je viens troubler un repos funeste, où s'endorment les pécheurs. Repos letargique; d'autant plus mortel, qu'il est plus tranquille. Repos d'une conscience malade, mais qui croit, dans la violence même de son mal, joüir cependant d'une pleine santé: d'une conscience criminelle, mais

a 1. *Reg. cap.* 16. b *ibid.* c *Matt. c.* 10.

qui ſur le point de tomber entre les mains de Dieu, & d'en reſſentir les coups, ſe flatte neanmoins d'être en aſſeurance, & s'entretient par là dans un faux calme J'explique encore d'avantage ma penſée.

Si je parle de Pénitence à un homme du monde; ſi je tâche à luy faire connoître la méchante diſpoſition où il eſt,& le danger auquel il ſe trouve expoſé: ma conſcience ne me reproche, rien dit-il, & je ne ſens là-deſſus aucun trouble. Vous n'en ſentez pas, mon cher Auditeur, je le ſçais: mais voilà juſtement ce qui met le comble à vôtre malheur. Car hélas! s'écrie ſaint Auguſtin, quel homme eſt plus miſerable que celui qui ne connoît pas ſa miſere: & qui faiſant compaſſion à tous ceux qui le voyent, n'eſt pas touché luimême de ſon état? *Quid miſerius miſero non miſerante ſeipſum*? N'eſtes-vous point, mes Freres, du nombres de ces pêcheurs endurcis: & ſuivant la penſée de Richard de

saint Victor, qui fut un des maitres les plus consommez dans la vie spirituelle, que doit-ont juger de la confiance où vous vivez au milieu des engagemens du siecle? Ce Pere dit, que le repos de la conscience ne se rencontre qu'en trois sortes de personnes; dans les ignorans, dans les grands Saints & dans les grands pécheurs. Vous mettrai-je parmi les ignorans? ce seroit trop vous rabaisser. Vous compterai-je parmi les grands Saint? ce seroit trop vous élever. Il reste donc à conclure que vous êtes de grands pécheurs, & cette conclusion n'est peut-être que trop veritable. Quoi qu'il en soit: je veux vous parler de la fausse paix de la conscience. Je vous apprendrai d'abord comment elle se forme, & je tâcherai ensuite à la détruire. Ie vous en ferai voir les principes, ce sera le sujet de la premiere Partie. Ie vous en donnerai les remedes, ce sera le sujet de la seconde. L'une & l'autre va faire le partage de ce discours. Implorons le secours du

Ciel, par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

SAINT Bernard distingue deux sortes de consciences. Il y a, dit-il, une bonne conscience; & il y en a une mauvaise. La bonne conscience, ajoûte-t'il, doit être encore divisée en deux autres, aussi bien que la mauvaise conscience. Car il y a, poursuit ce Pere, une bonne conscience troublée, & une bonne conscience tranquille; comme il y a une mauvaise conscience inquiete & agitée, & une mauvaise conscience paisible & endurcie. Jè n'ai point à parler ici de la bonne conscience, soit qu'elle soit sujette aux peines & aux scrupules; soit que le calme l'accompagne, & qu'elle joüisse d'un saint repos. Mon dessein même n'est pas non plus de parler d'une mauvaise conscience timide encore dans son peché & dechirée de remords. Il est vrai que cét état est bien fâcheux. Un homme flottant sans cesse entre le bien & le mal, entre

le

le déſir & le repentir, ſe trouve dans une incertitude cruelle, qui le fatigue, & vit dans une perpétuelle viciſſitude qui fait ſon tourment. Tantoſt plongé dans le crime & enyvré de ſes douceurs; mais bien-tôt enſuite ſaiſi de frayeur, & devoré de regrets. Aujourd'huy dans le tranſport de ſa paſſion mépriſant tous les foudres du Ciel; & demain croyant les entendre tous gronder ſur ſa tête, & ſe condamnant luy-méme aux plus ſevéres chaſtimens de Dieu. Mille fois propoſant de ſe relever, & retombant autant de fois. C'eſt un Chrétien ambigu, pour me ſervir du terme de Zénon de Vérone. [a] *Anceps Chriſtianus.* C'eſt un faux Chreſtien: *Deluſorius Chriſtianus.* Il eſt plein d'eſtime pour la vertu; mais il n'en eſt pas moins plein d'amour pour le monde, qui le tient attaché, & dont il n'a pas le courage de ſe déprendre. Mais ce n'eſt point aprés tout encore un pecheur déſeſperé; & ce trouble ſalutaire qu'il reſſent, eſt une mar-

[a] *Zen. Ver.*

que certaine qu'il est toujours susceptible des sentimens de la grace ou qu'il le peut aisément devenir, si la grace fait en sa faveur un nouvel effort, & que Dieu se serve de cette disposition prochaine pour le porter à la penitence.

Mais helas ! que faut-il attendre de ces consciences gastées, corrompuës, & toutefois intrépides & sans allarmes, lors qu'il y a tout à craindre, & que le danger est plus pressant? N'est-ce pas là un mal presque incurable? Pourquoy? Pour deux raisons : l'une est la mortelle insensibilité de ces pécheurs à l'égard de leur peché ; & l'autre, l'extresme vivacité qu'ils conservent d'ailleurs pour tout ce qui l'entretient & qui le nourrit. Ils se trouvent bien dans cette vie sensuelle & molle : rien ne les y choque, ni ne les contredit. Ils y font donc consister leur felicité prétenduë. Vouloir qu'ils y renoncent, c'est demander d'eux, ce qu'ils ne feront apparemment jamais.

Estrange maladie, où se trouvent

compliquez des maux ſi differens, & ſi oppoſez en apparence ! tant d'inſenſibilité d'une part, & tant de ſenſibilité de l'autre. Monſtrueux aſſemblage, du peché qui fait toute l'horreur de l'Enfer par le trouble qu'il y cauſe, & de la paix qui fait toute la douceur du Ciel & qui doit étre le prix de l'innocence ! De là encore une fois nulle eſpérance de guériſon. Ah ! ſi j'appercevois au moins dans cette conſcience criminelle quelques légers commencemens des peines de l'Enfer : ſi ce cœur paroiſſoit quelquesfois, ou piqué par la douleur, ou ſerré par la crainte, ſa perte ne ſeroit pas encore aſſeurée. La crainte & la douleur, l'ennuy & le dégouſt de ſon eſtat pourroient à certains momens lui fournir comme à l'Enfant prodigue des réflexions capables de le toucher, de le réveiller, de le ramener à Dieu. Mais dans ce pécheur, je vois tout enſemble la conſcience d'un réprouvé & la joye apparente d'un predeſtiné. Je vois un homme plus

noirci de crimes que les Démons dans leurs plus sombres tenebres; & cependant plus content de lui-même, moins occupé de l'avenir & des jugemens éternels, que les persõnes les plus vertueuses ne le sont avec toutes leurs bonnes œuvres. En de si mauvaises dispositions il n'y a plus, ce me semble, d'autre ressource pour lui qu'ũ coup extraordinaire du Ciel & un miracle de la main de Dieu.

Cependant, mes Freres, pour vous faire encore mieux connoistre la nature d'un mal, dont vous ne pouvez vous préserver avec trop de soin, & pour vous en découvrir avec plus d'ordre les principes, je les réduits à trois. Le premier est la corruption du cœur : le second est l'aveuglement de l'esprit : & le troisiéme est la punition même de Dieu. Pourquoi le pecheur demeure-t-il en paix dans son peché ? C'est que son cœur est corrompu ; c'est que son esprit est aveuglé ; & c'est que Dieu par là même le punit. Son cœur est corrompu, & dans cét état il ne sent rien de tout ce qui

le pourroit troubler. Son esprit est aveuglé, & dans l'aveugle présomption qui le séduit, il ne voit rien de tout ce qu'il le pourroit détromper. Enfin Dieu le punit, & ce châtiment consiste à lui refuser, & les lumieres qui lui pourroient éclairer l'esprit, & les graces qui lui pourroient toucher le cœur. Je vous demande toute vôtre attention.

On ne passe point tout d'un coup ni sans peine de l'innocence au crime, & d'une vie réglée aux grands désordes. Aussi le pécheur, dit saint Bernard aprés Tertulien, n'est jamais tranquille dans les commencemens de son peché. Mais comme il a encore alors une conscience délicate, & que les sentimens en sont vifs, le peché n'y porte son aigüillon qu'avec douleur. On craint, on délibére, on résiste; & la nature même, toute corrompuë qu'elle est, répand dans l'ame ou une honte raisonnable qui nous donne horreur du mal, ou une frayeur salutaire qui nous en fait redouter les suites. C'est ce que saint

Bernard explique d'un maniere digne de lui. Le peché est un fardeau, & d'abord ce fardeau paroist insuportable : [a] *Intolerabile videtur* On ne veut point le prendre sur soy ; ou si l'on s'en trouve par malheur chargé, on court sans retardement aux ministres qui sont establis de Dieu pour nous en délivrer, & on le dépose à leurs pieds. Cependant plus on avance, & plus le poids semble diminüer, parce qu'on s'y fait davantage, & qu'on s'y accoutume, à force de le reprendre souvent. D'accablant qu'il étoit, il commence à n'être plus que pesant : [b] *videtur deinde grave.* Et si l'on continuë, de pesant il devient leger, de leger presque insensible, d'insensible doux & commode : & de la le repos fatal & le calme qu'il produit, au lieu du trouble qui le devroit accompagner,

Ainsi l'homme intérieur, selon la pensée du même Pere, se détruit par degrez, & peu à peu se tourne au peché. D'abord on s'écrie comme David, que nos iniquitez

a *Bern.* b *Idem.*

se sont appesanties sur nous, & qu'on a peine à les soutenir [a] *Sicut onus grave gravata sunt super me.* On se remet néanmoins bien-tost aprés, on s'affermit, on s'endurcit. [b] *Induraverunt cervicem suam.* Le crime n'étonne plus tant. On le commet avec insolence. On ne rougit non plus qu'une prostituée. [c] *Frons meretricis facta est tibi.* On reçoit de mortelles blessures sans les ressentir, & sans se plaindre. Que dis-je? l'insensibilité va plus loin, & elle n'en demeure pas là. Elle se change en plaisir. [d] *Risus illius in deliciis peccati.* Ce plaisir devient familier, cette familiarité se convertir en coutume, cette coutume dans une seconde nature. C'est toujours saint Bernard qui parle aprés l'Ecriture: & voilà ce que j'appelle la corruption du cœur. C'est ainsi que le sentiment diminüe dans un corps foible & languissant, à amesure que la maladie l'abbat, & qu'il se corrompt. Triste estat, où l'on se plaist! Fatal endurcissement, & d'autant plus dangereux, qu'il

a *Psal.* 37. b *Ierem. cap.* 7. c *Ierem. cap.* 3. d *Eccl. cap.* 27.

est accompagné de l'aveuglement de l'esprit, second principe du faux repos de la conscience.

Une des plus dangereuses erreurs de l'hérésie des derniers siécles, ç'a esté la fausse assûrance qu'elle a prétendu nous donner touchant le salut. Elle establir pour principe, & elle dit sans hésiter à toutes sortes de pécheurs que la Foy suffit, & qu'à l'abry de cette vertu ils n'ont rien à craindre. Voilà jusqu'où Calvin a porté la présomption de l'homme, pour corrompre le cœur en aveuglant l'esprit; & pour donner au peché une licence impunie, & à celuy qui le commet une paix imperturbable. Ceux qui ont consulté les sources, & qui ont vû par eux-mêmes la verité, sçavent que je n'impose rien à cét Apostat. Tout homme, dit-il, qui a la Foy, connoist qu'il posséde ce don excellent; & de cette connoissance, émane une certitude infaillible de son salut, dont il doit se tenir aussi asseuré, qu'il l'est de la prédestina-

tion même de Jeſus-Chriſt. Horrible blaſphême! Si je parlois dans une autre Chaire, ou qu'il me fuſt icy permis comme dans l'école de m'engager à une longue controverſe, je ne manquerois pas de raiſons pour combattre une doctrine ſi mal fondée & ſi pernicieuſe.

Ie demanderois aux partiſans de cét Héréſiarque, pourquoy Salomon ſans faire diſtinction de perſonne, nous a tous avertis en des termes ſi formels, que nul ne peut ſçavoir, s'il eſt digne ou d'amour ou de haine, & que tout l'avenir nous eſt inconnu: [a] *Nemo ſcit utrùm amore, an odio ſit dignus; & omnia in futurum ſunt incerta.* Ie leur demanderois, comment ils entendent ſaint Paul, quand il dit que ſa conſcience ne lui reproche rien; mais qu'il ne ſe croit pas pour cela juſtifié, & qu'il ne peut répondre s'il ſera du nombre des Predeſtinez. [b] *Nihil mihi conſcienſcius ſum; ſed in hoc juſtificatus ſum.*

Dans cette incertitude que faiſoit l'Apoſtre? il traitoit rudement

a *Eccl. cap* 9. b 1. *Cor. cap.* 4.

son corps ; il le tenoit en servitude ; il le châtioit & le mortifioit. Mais vous, Docteurs du mensonge, plus éclairez que le Sage, vous pensez avoir une regle certaine pour juger des desseins de Dieu sur vous & de vôtre destinée dans ; l'éternité : & plus asseurez aprés une vie dépourvûë de bonnes œuvres, que ne l'estoit le Maître des nations au milieu de ses travaux Apostoliques, vous vous promettez de plein droit une récompense qu'il craignoit tant de perdre & pour laquelle il ne croyoit pas en avoir assez fait. Est-il une illusion plus déplorable que celle-là ? Oüy, mes chers Auditeurs, & c'est la vôtre : c'est l'aveuglement de vôtre esprit. Vous rejettez l'erreur que je viens de combattre ; mais vous ne la rejettez que dans la speculation, tandis que vous la suivez dans la pratique. Vous ne dites pas, vous n'oseriez le dire, sans en être démentis par toute l'Eglise, qu'avec la Foy, quelle que soit la conduite de la vie, le salut est immanquable : mais en effet vous

vivez auſſi tranquilles que des gens perſuadez que tout va bien pour eux dans l'eſtat même du peché. Vous ajouſtez tous les jours crimes ſur crimes, & avec cela vous demeurez dans une auſſi grande paix, que ſi vous n'en aviez pas commis un ſeul, ou que vous les euſſiez tous effacez par la pénitence. D'où peut venir ce faux repos; ſinon d'un eſprit aveuglé, qui ne penſe jamais à la juſtice de Dieu, ou qui s'en fait une idée chimérique: que le préſent ne trouble point, parce qu'il ne s'applique point à en conſiderer le déréglement; & que le futur n'étonne pas davantage, parce qu'il n'en prévoit point les ſuites funeſtes.

Aveuglement d'autant plus criminel, qu'il eſt volontaire. Suivez-moy. Car quand je remonte à la ſource, je trouve que cette intrépidité affectée procéde, quoy qu'on ne le diſe pas, d'une réſolution ſecrette d'en demeurer où l'on en eſt, de tenir toujours la même route, de perſeverer dans les mêmes

habitudes ; en un mot de ne se point convertir : & pour cela, d'éloigner de son souvenir tous les objets qui pourroient jetter dans l'ame quelques allarmes, de fermer les yeux à toutes les veritez de la Foy, de ne s'instruire jamais de ses obligations, afin de se dégager du soin de les accomplir, & de s'affermir par cette ignorance étudiée contre tous les retours de la conscience. En sorte qu'on s'endort posiblement auprés du précipide, & qu'on se laisse conduire sans le vouloir connoistre, à l'impénitence finale.

Je ne sçais si vous entendez bien ce que je dis : mais il me semble que je le rends assez sensible. O! que d'usurpateurs du bien d'autruy, que de sages & de politiques, que de femmes mondaines seront damnées par cette aveugle obstination! Cét homme ne veut point renoncer à ces honteuses voluptez, où sa passion l'a plongé. Cette femme, malgré la fierté de son sexe, tient encore plus fortement, & ne craint rien

davantage

davantage que de voir ses liens rompus. Elle ne veut rien retrancher de son luxe, rien changer dans ses maniéres, rien corriger dans ses discours. Dites-leur à l'un & à l'autre tout ce que le zéle a accoutumé d'inspirer, ils sont déterminez à ne point sortir de là. Ils y veulent mourir: ils y mourront en effet. Mais comment? comme des phrénétiques, en riant, en chantant; en comptant toûjours sur l'avenir, lors qu'il leur reste à peine un moment; en se promettant toûjours de nouveaux biens, de nouveaux plaisirs, une longue vie, lors que la mort est sur le point de frapper son coup, & de les enlever. Ne faut-il pas pour en venir à cet endurcissement, que toutes les lumiéres de l'esprit soient éteintes?

Ah! si l'on étoit encore éclairé de la moindre lüeur: si la Foy répandoit le plus foible de ses rayons, ou qu'on eût les yeux ouverts pour l'appercevoir: si l'on écoutoit même quelquefois la seule raison naturelle, il ne seroit pas possible

que le cœur ne fût point ébranlé. On douteroit, & dans ce doute affreux les réflexions naîtroient, les craintes se réveilleroient, la conscience crieroit. Mais dans cette nuit profonde où l'on est enseveli, dans ces ombres de la mort, on ne voit rien, on ne pense à rien, on ne fait d'attention qu'à son peché & à ce qui sert à l'entretenir. On n'est touché que de cela. Juste, mais terrible châtiment de Dieu, qui punit par là même le pecheur: troisiéme principe de la fausse paix de la conscience.

Les trésors de la justice de Dieu sont infinis: mais parmi les vengeances que Dieu exerce contre nous dans cette vie, j'ose dire qu'il n'en est point de plus funeste que son silence même & sa patience. Quand il se taît, c'est alors qu'il prépare en secret ses coups les plus mortels, & qu'il affile le glaive de sa colére. Quand il cesse de frapper, c'est pour frapper plus rudement: & comme dans les jours de sa fureur, il n'oublie point sa bonté;

c'est communément aussi sous une bonté apparente, qu'il couvre la haine la plus envenimée, & ses jugemens les plus redoutables. Dans ce calme plus dangereux que l'orage, on compte sur la miséricorde de Dieu ; & par ce qu'on y fait trop de fonds, on l'éloigne au lieu de l'attirer. On se repose sur elle, & dans ce repos présomptueux on la fait servir à autoriser le peché. Dieu rend, pour parler ainsi, la pareille, & ce même repos il le fait servir à nous tromper & à nous perdre.

N'en doutez point, Pecheur. Dieu travaille à former dans vous cette fausse paix qui vous damne. Il y travaille, non pas positivement, comme s'expriment les Théologiens, mais négativement; non pas directement, mais indirectement. Pourquoy voyons nous, sur tout parmi le grand monde, tant de gens qui ne s'étonnent de rien, & qui dans la vie la plus débordée gardent toute la paix de leur cœur & toute la sérénité de leur visage? C'est

que Dieu leur a détrempé un poison froid, dont l'effet est de leur ôter le sentiment. C'est que Dieu les à enyvrez du vin de sa colére, & que cette fatale yvresse les tient profondément ensevelis dans le sommeil. Parlez à un homme endormi, il ne vous entend pas : monstrez-lui le précipice où il va tomber, il ne le voit pas. Et faites retentir aux oreilles de ces pecheurs endurcis les plus foudroyantes menaces du Ciel, & ses plus formidables arrêts, ils ne vous écoutent pas. Ouvrez l'Enfer sous leurs pieds ; faites leur toucher au doigt ces brasiers ardens, ces feux qui ne s'éteignent jamais, ils ne les apperçoivent pas. J'en serois surpris, si je n'en connoissois pas la cause : mais le Prophéte m'apprend, que Dieu les a assoupis:[a] *Miscuit vobis Dominus spiritum soporis* : Et S. Paul prenant presque les termes du Prophéte, ajoûte que Dieu les a liez étroitement à leur peché. Car voilà le sens de ces paroles de l'Apôtre:[b] *Dedit illis Dominus spiritum compunctionis.* Saint Paul ne

a. *Isai. cap.* 29. b *Rom. c.* 11.

prétend pas nous faire entendre par là, que Dieu leur a donné un esprit de componction, un esprit de pénitence. Au contraire, suivant l'explication de saint Jean Chrysostome, il veut signifier par cette façon de parler figurée, que Dieu leur a percé le cœur, pour l'attacher à leurs mauvaises habitudes, comme nous voyons que pour joindre plusieurs choses ensemble par un même nœud, on fait à chacune une ouverture.

C'est là sans doute le comble du malheur. Il est vray, & vous devez bien toûjours le remarquer, que Dieu ne cherche pas expressément à nous entretenir dans cette insensibilité; qu'il n'y contribuë par aucun mouvement de sa part qui force nôtre volonté, & que ce n'est pas même en cessant tout à fait d'agir & de parler. Mais s'il agit, ce n'est plus qu'une légére action, laquelle n'est suivie d'aucun effet. S'il parle, ce n'est plus que d'une voix foible, laquelle ne pénétre point jusqu'au fonds de l'ame

pour la réveiller. La grace ne fait plus ni sur l'esprit, ni sur le cœur, ces vives impressions qui persuadent l'un, & qui gagnent l'autre. Dieu se retire : comme un médecin qui quitte son malade aprés avoir épuisé ses soins auprés de luy ; & qui au lieu de le tourmenter davantage, le laisse plongé dans une mortelle létargie, où il se consume peu à peu lors qu'il paroît être dans la disposition la plus agréable & la plus douce.

Ce fut ainsi que Dieu le fit entendre au Prophéte, quand pour la premiére fois il l'établit son ministre auprés du peuple, & qu'il lui confia sa parole.[a] *Excæca cor populi hujus.* Allez, Prophéte, & annoncez leur de ma part que je les aveugleray. *Et aures eorum aggrava.*[b] Dites-leur que je les rendray sourds à mes divines instructions. C'est à dire, que j'éteindray le flambeau de ma grace qui les éclairoit, & que je cesseray de faire à leur cœur ces violences salutaires, par où je les appellois. Qu'en

a *Isa. cap. 6.* b *Ibid.*

arrivera-t-il ? c'est qui ne se mettront point en peine de venir à moy, & de me chercher ; & moi je les abandonnerai à leur confiance présomptueuse, & je ne travaillerai point à les guérir. [a] *Ne fortè convertatur, & sanem eum.*

Conduite de Dieu bien rigoureuse : mais dont le pecheur ne peut se plaindre avec justice. Car c'est une suite naturelle de ses fréquentes revoltes & de son obstination. Si Dieu cesse de le solliciter & de le presser, c'est aprés lui avoir fait sans fruit toutes les instances possibles & les plus pressantes sollicitations. Mais enfin mon tems est venu, dit le Seigneur, & mes recherches ont été trop inutiles jusqu'à présent pour les continuer. Mes avis vous importunent : je ne vous les donnerai plus. Tout ce que je vous dis vous chagrine: je commence à me taire. Vous vivrez sans trouble, puisque vous y voulez vivre. Joüissez à vôtre gré de vos injustices, de vos usures, de vos concussions, de vôtre for-

a *Ibid.*

tune, de vos intrigues, de vos débauches. Couronnez-vous de roses, commes l'impie; passez de plaisir en plaisir, toujours content ou toujours affectant de le paroître. Ie ne m'oppose plus à ce bonheur prétendu: vous l'aimez, vous l'aurez. Mais j'en attends la fin. Victime déja condamnée, engraissez-vous pour fournir plus de matiere aux flames qui vous doivent consumer. Le bandeau sur les yeux, approchez-vous de l'Autel, sans le connoître, & presentez tranquillement vôtre sein au couteau qui doit le percer. Allez en triomphe verser vôtre sang, & perdre la vie. Tel sera le sort de cette felicité apparente que vous goutez, & à laquelle je vous ai livré. De là, jusqu'à une réprobation consommée, il n'y a plus qu'un pas à faire.

Hélas! Chrêtiens, peut-être en êtes-vous réduits là, & vous ne le sçavez pas. Tel est ici présent, qui s'aplaudit en secret de la situation paisible où il se trouve; mais qui frémiroit, s'il en con-

noissoit bien les principes : s'il voioit quel poison infecte son cœur, de quelles tenebres son esprit est obscurci, & combien Dieu est irrité, lors qu'il se comporte avec plus d'indulgence, & qu'il semble être plus favorable. Reprenons. Corruption du cœur, aveuglement de l'esprit, châtiment de Dieu : de ces trois sources naît la ruine totale du salut. Le remede, c'est la crainte. Remede necessaire à tous, aux justes & aux pecheurs : aux justes, pour se preserver de cette dangereuse sécurité : aux pecheurs, pour en sortir. Heureux, dit le Prophete Royal, celui qui est dans un tremblement continuel. Ce sentiment nous doit être le plus ordinaire, & je vais tâcher à vous l'inspirer dans la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Quoy qu'il soit également facile de se laisser séduire par la fausse paix de la conscience, & difficile de rompre ce charme & de se tirer de cet enchantement, ce n'est point toutefois un mal, ni telle-

ment contagieux qu'on ne s'en puisse garantir, ni tellement incurable qu'on n'en doive pas esperer la guérison. Nous n'avons qu'à lui opposer : premierement, une humble connoissance de nos pechez; secondement, une juste défiance de nôtre foiblesse ; troisiémement, l'exemple universel des Saints. Si vous entrez bien dans ces trois considérations, j'ose dire qu'il n'y a point de pecheur, quelque affermi qu'il soit, & quelque habitude qu'il ait contractée avec le vice qu'elles ne soient capables d'ébrâler.

J'ai peché : voilà, mes Freres, ce qui me saisit. J'ai peché : je suis donc un objet de colére devant Dieu, indigne de sa misericorde, & sur qui peut-être il va bien-tôt décharger tous les fleaux de sa justice. Qu'il fasse descendre le feu du Ciel pour me consumer; il le peut. Qu'il ouvre le sein de la terre pour m'engloutir ; je l'ai merité. Que la mort fidelle à ses ordres tranche tout à coup le fil de ma vie; c'est de quoi les siécles passez

ont été mille fois temoins, & ce que nous voyons encore tous les jours. Ne l'éprouveray-je point moy-même? Je n'en sçais rien. Ce que je sçais, c'est qu'il y a tout lieu de le craindre pour moy. J'ay mon Juge sur ma tête, qui me poursuit. J'ay l'Enfer sous mes pieds, qui m'attend. Ie porte ma condamnation dans mon cœur, & mille ennemis m'environnent pour l'exécuter.

J'ay peché: un seul peché doit causer à une ame de continuelles frayeurs, par le péril où il l'expose. Mais qu'est-ce qu'une multitude infinie de pechez, dont ma vie est composée; & de quel œil les puis-je tous envisager? Plus j'en ay commis, moins j'en suis touché, & plus cependant je devrois trembler. La mesure n'est-elle point comblée: ou pour peu que j'y ajoûte, ne vais-je point achever d'y mettre le comble?

J'ay peché: le sage me défend d'être sans crainte à l'égard même d'un peché pour lequel j'aurois

tâché de satisfaire à Dieu, & dont je croirois avoir obtenu le pardon. Mais quelle satisfaction ai-je faite jusques à present à la divine justice? Pecheur de tant d'années, où est le moment que j'ay été penitent? où sont les larmes que j'ay répanduës? où sont mes prieres, mes aumônes, mes jeûnes, mes confessions? Quand est-ce que j'ai reparé mes medisances; que je me suis acquité auprés du prochain des dommages qu'il a soufferts de ma part; que j'ai mortifié mes sens, & châtié mon corps? Chaque jour à accumulé mes dettes, & pas un ne les a diminuées. Si Dieu m'appelle, que lui repondrai-je? S'il me fait rendre compte, quelle sera ma resource? Ie porterai avec moi mes iniquitez, & je serai accablé sous ce trésor de colere.

I'ay peché! triste parole, qui sera peut-être la derniere que je prononcerai en mourant, & la seule que j'aurai dans la bouche durant l'éternité. I'y trouverai ma confusion, & mon desespoir. Ce sera

la

la ſource inépuiſable de mes regrets. Je le diray au Tribunal de Dieu, que j'ay peché? Je le diray au milieu des flames, que j'ay peché. Je le dis maintenant ſans en reſſentir la peine ; mais comment le diray-je alors? Cependant je regarde d'un ſang froid, & ſans paſlir, un danger ſi préſent! Il n'y a point d'homme qui ne ſoit émeû à la veuë du naufrage & ſur le point de perir : mais moy je parois auſſi indifférent, que ſi j'eſtois à couvert de tous les coups, ou qu'il ne s'agît pas de mon interêt propre, & du plus grand interêt. Eſt-ce ignorance? eſt-ce folie? eſt-ce fureur? Attachez-vous, Chrétiens, à cette penſée. Imprimez-la bien dans vôtre eſprit. Pénetrez-la: c'eſt la premiére méditation que je vous donne à faire, pour paſſer en ſuite à la défiance de vôtre foibleſſe.

Pour peu que l'on vienne à ſonder le fonds de ſon cœur, on en voit bien-toſt tout le foible, & cela ſuffit pour nous faire toujours

apprehender, que nous ne soyons coupables aux yeux du Ciel de bien des offenses, que nous ne remarquons pas, & qui nous privent de la grace de Dieu. Vous ne voyez par exemple, ni dans la poursuite de cette affaire aucune violence injuste, ni dans la possession de ce Benéfice aucune simonie réelle, ni dans l'exercice de cét employ aucune malversation ouverte, ni dans ces entreveuës libres & familiéres aucun désordre déclaré: mais sçavez-vous à combien d'illusions nous sommes sujets tous les jours, & quels sont les déguisemens de la passion? Vous vous êtes trouvé dans la vie en mille rencontres, ou peut-être vôtre cœur vous à échapé sans vous le laisser apercevoir; où la conscience à suivi des principes trop larges, & que vous n'avez point assez examinez: où la vengeance vous à secrettement inspiré; où l'avarice a ménagé adroitement ses interêsts, où les liaisons de la chair & du sang vous ont fait passer insensiblement

par dessus les loix ,& négliger le bon droit. Vos blessures pour ne vous être pas connuës , n'en sont pas moins profondes , & le venin que vous cachez dans l'ame,n'en est que plus subtil & plus dangereux.

L'Evêque de Sardique sembloit être dans une santé parfaite : mais que lui dit Dieu ? On croit que vous êtes vivant ; & vous êtes mort. [a] *Nomen habes quod vivas ; & mortuus es.* L'Evêque de Laodicée pensoit posseder tous les trésors de la grace ? mais qu'est - ce que Dieu lui fait entendre ? Vous vous vantez que vous êtes riche , & vous ne sçavez pas que vous êtes pauvre, misérable , nud & dépourvû de tout. [b] *Dicis : dives sum ; & nescis quia tu es miser , & miserabilis , & pauper , ac nudus.* Or c'est là , mon cher Auditeur , ce qui doit vous effrayer. Peut - être avez - vous abandonné Dieu , sans le sçavoir. Peut - estre estes - vous devenu l'ennemi de Dieu , sans le sçavoir. Peut - être vous trouvez vous xposé à toutes les vengean-

a *Ap. cap* 3. b *Ibid.*

ces de Dieu, sans le sçavoir. Ou si vostre foiblesse ne vous a pas encore réduit en cet état, du moins peut-être & sans le sçavoir, elle va bien-tost vous y faire tomber.

C'est le raisonnement de saint Prosper. Vous vous reposez sur vos mérites passez, & vous vous glorifiez de vos victoires: vous vous vantez d'être entré genéreusement au combat, & d'en être heureusement sorti: mais si vous avez une fois vaincu, vous pouvez être surpris une autre fois; & un moment peut vous ravir, ce que vous n'avez gagné qu'aprés de longues années. L'ennemi a pris devant vous la fuite; du moins vous vous le persuadez ainsi, & je le veux croire: mais ne peut-il pas faire un nouvel effort & revenir? Vostre succez, bien loin de vous enfler, ne doit au contraire servir qu'à vous rendre plus vigilant & plus circonspect. Oubliez les avantages que vous avez remportez, & ne songez qu'à ceux que vous pouvez perdre. [a] *Non te se-*

a *Prosper*

curum faciant desudata prælia, sed magis timidum inveniant rediviva certamina. Car on est toujour homme, & par conséquent toujours fragile, toujours incertain du passé, toujours incertain de l'avenir; portant, comme parle saint Paul, le précieux trésor de la grace dans des vases de terre qui peuvent toujours & au moindre coup se briser? Les Saints en ont tremblé eux-mêmes. C'est leur exemple que je veux particuliérement vous proposer, Chrêtiens, & dont je vais faire le sujet d'une derniére & d'une plus longue réflexion.

Non, mes Freres, ne soyez pas plus en asseurance, que les Saints. Est-ce trop vous demander? C'étoient des hommes remplis d'une sagesse toute divine, & plus éclairez que vous; & il n'y a que des libertains sans lumiéres & sans Religion, qui puissent traiter leurs craintes de vaines terreurs, & les accuser d'ignorance. C'étoient des hommes consommez en vertus, & qui par des signes presque certains

& infaillibles avoient senti mille fois dans leur cœur la présence de l'Esprit de Dieu qui y habitoit. C'étoient des pénitens atténüez d'austéritez, des Anachorétes abîmez dans l'oraison, des contemplatifs ravis en extase, des Apostres brûlez de zéle & cassez de travaux: en un mot, c'étoient des Saints. Cependant ces Saints, tout Saints qu'ils étoient, doutoient encore de leur sort aprés la vie. Jamais leur conscience ne leur paroissoit assez pure & assez nette. A la pensée des châtimens éternels, ils se troubloient, ils demeuroient interdits & confus. Les yeux baignez de leurs larmes, & le visage contre terre, ils avoient recours à la miséricorde Divine, pour obtenir ou le pardon des pechez qu'ils croyoient avoir commis, ou la grace contre ceux qu'ils pouvoient commettre. Les Martyrs même selon la remarque de saint Augustin & de saint Cyprien, craignoient sur les échaffauts, lors qu'à leurs costez ils en voyoient d'autres se démentir

quelquefois par l'horreur des ſupplices, & renoncer à la Foy. Et vous, déja condamnables par tant de titres, & ſur le point de mettre dans peu le dernier ſcéau à vôtre condamnation, vous marquez une confiance que la ſainteté ne donne point à ceux qui devroient le plus eſpérer, & qui pourroient compter davantage ſur leurs mérites.

Quelle monſtrueuſe contrariété, & quel renverſement! L'innocent ne s'énonce que dans des termes reſpectueux & humbles, tandis que les coupables triomphent, & qu'ils s'applaudiſſent à eux-mêmes. Ecoutez le ſaint homme Job. [a] *Verebar omnia opera mea* : Je prenois garde à tous les pas que je faiſois, & je m'obſervois dans toutes mes démarches. Je veillois avec une extreſme attention ſur la conduite de ma vie. Pourquoy? c'eſt que je ſçavois quel maiſtre vous eſtes, Seigneur, & que je redoutois vos jugemens. J'en connoiſſois la ſéverité, & je n'épargnois rien pour m'en préſerver. [b] *Sciens quod non*

a *Iob. cap. 9.* b *Ibid.*

parceres delinquenti. Ecoutez le saint Roy David. J'estois jour & nuit tourmenté & agité. Je perdois les yeux à force de répandre des pleurs. Je criois incessamment à Dieu: Que vos arrests sont formidables, Seigneurs! mais dans l'accablement où je suis, la grace que je vous demande, c'est de me remplir mille fois encore davantage de vôtre crainte. Imprimez-la tellement dans mon cœur, dans ma chair, dans tous mes sens, que j'en sois pénétré. a *Confige timore tuo carnes meas.* Pourquoy demander à Dieu de le craindre, puis qu'il le craignoit déja tant ? Ah ! laissez moy, répond ce Prophéte; je sçais quelle priére je fais. Si je l'avois plustost & mieux faite, je n'aurois jamais peché. C'est sur ma crainte même que je m'appuye, & c'est là que je trouve un gage certain de mon salut. b *A judiciis enim tuis timui.*

Les Saints dans la Loy de Grace n'ont point eû d'autres sentimens. Ecoutez saint Paul. J'ay annoncé

a *Psal.* 118. b *Ibid.*

l'Evangile. J'ay preſché au nom de Jeſus-Chriſt. J'ay gagné des peuples à Dieu. Cependant aprés avoir travaillé à ſauver les autres, ne ſeray-je point moy-même eternellement réprouvé: & de tant d'ames que j'ay retirées de la perdition, la mienne ſeule ne ſera-t-elle point perduë? [a] *Ne forté cum aliis prædicavero, ipſe reprobus efficiar.* Ecoutez ſaint Auguſtin. Il m'étonne encore davantage que l'Apotre. Ce Pere expliquoit les ſaintes Ecritures, ſelon ſa coutume; & voyant qu'il avoit jetté l'épouvante dans l'ame de ſes Auditeurs: vous tremblez, mes Freres, leurs dit-il; mais que puis-je changer aux terribles veritez que je vous annonce? Je tremble auſſi bien que vous. J'ay cherché tout ce qui pouvoit calmer ma conſcience, & je n'ay rien trouvé. C'eſt pourquoy je veux craindre Dieu, & je le veux craindre ſans meſure. [b] *Nimis timens eſſe volo.* Je vous donne la même crainte, pour m'acquiter de mes devoirs auprés de vous comme vôtre Pa-

a 1. *Cor* 9. b *Aug.*

steur. Mais la crainte que je vous donne, je l'ay prise le premier pour moy. Je vous traite, comme je me traite; & je vous effraye, effrayé que je suis moy-même. [a] *Timens terreo.* Au reste ce que je crains, ce n'est pas seulement de perdre quelques degrez de la gloire que Dieu réserve à ses élus dans le Ciel; mais c'est de perdre le Ciel même. Ce que je crains, c'est l'Enfer; ce sont ses feux éternels. [b] *Ignem æternum timeo.*

Or si des Saints, c'est à dire, des amis de Dieu vivoient en de telles apptéhensions; quel signe est-ce, Chrestiens, de vous voir si satisfaits de vous-même, & si peu touchez des reproches de vôtre conscience? Ce n'est pas pour une fois que j'ay parcouru ces histoires mémorables où les actions des Saints nous sont proposées comme autant de modéles. J'en ay fait une étude assiduë, & je dois dire en passant, que c'est une des plus solides occupations d'une ame, qui veut se former aux choses de

a *Idem.* b *Idem.*

Dieu. Mais parmi tant d'exemples de toutes les vertus, je n'ay rien trouvé de plus ordinaire, que la crainte: & c'est ce que vous en devez particuliérement recueillir. Il n'y a même que cela souvent que vous puissiez bien imiter dans les Saints. Nous admirons la ferveur de leur oraison, l'activité de leur zéle, la profondeur de leur humilité, l'ardeur de leur amour, leurs austéritez, leurs martyres, leurs miracles, leurs prophéties, leurs extases: mais il n'appartient pas à tous de parvenir là. Car, selon la Théologie de saint Paul, il y a des graces de plusieurs espéces. Toutes les étoilles du Ciel ne sont pas de la même grandeur. Tout les arbres ne portent pas les mêmes fruits: & comme Dieu n'a pas sur tous les hommes les mêmes desseins, les dons qu'il leur communique sont différens. Mais quant à la crainte, elle nous convient à tous. Il suffit pour l'avoir d'estre pecheur, ou de le pouvoir estre. Et qui ne l'a pas esté? ou qui ne le peut pas devenir?

Non seulement nous pouvons égaler en cela les Saints : mais nous les devons méme en quelque sorte surpasser, parce que nous sommes plus pecheurs qu'eux, & plus en danger de multiplier encore par de nouvelles rechûtes le nombre de nos pechez. Leur vie n'estoit qu'un exercice continû de la perfection chrestienne ; & cependant ils craignoient. Leurs fautes, si quelques unes échapoient à leur vigilance, estoient légéres, leurs pénitences rigoureuses & longues ; & cependant ils craignoient. On les regardoit sur la terre comme des Anges : ils en avoient l'innocence, le dégagement, la pureté, la charité ; & cependant ils craignoient. Mais nous comment est ce que nous vivons ? Dans l'indolence, l'oisiveté, le plaisir, sans mortification, sans recueillement, sans priéres, sans piété ; & ce n'est pas assez pour nous faire craindre. Craignons, mes Freres, & craignons toujours. Le pecheur dit mille fois : paix, paix : mais il a beau dire ; ce n'est point

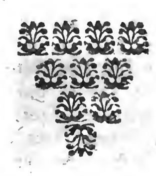
point une véritable paix, que la ſienne; ce n'eſt point la paix des Saints. C'eſt donc une paix trompeuſe & réprouvée.

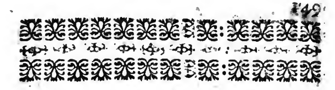
Mais n'eſt-ce point celle que j'ay cherchée juſques à préſent? Et ne l'ay-je point malheureuſement trouvée? Habile à me ſéduire moy-même,& attaché opiniâtrément à mon erreur, n'ay-je point forcé ma conſcience à ſe taire? Aprés bien des combats, n'en ay-je point enfin triomphé? vous le ſçavez, Seigneur: mais ne me livrez pas plus long-temps, mon Dieu, aux fauſſes douceurs de ce prétendu triomphe. Elevez la voix, & faites réſonner plus haut que jamais autour de moy vôtre divine parole.Rompez l'enchantement qui me charme:moins vous m'épargnerez, plus vous m'aimerez, & vôtre ſévérité fera mon bon-heur. Où m'auroit conduit, Seigneur, le repos que je commençois à goûter hors de vos voyes? Comme un homme qui s'abandonne au cours de l'eau, je courois à ma perte, ſans le ſentir. Je ſuivois

ma cupidité; je nourrissois ma passion. Au défaut de la conscience dont j'allois bien-tôt achever d'éteindre toutes les lumiéres & d'étouffer tous les sentimens, je n'écoutois que la nature corrompüe : & mon cœur dans la poursuite de ses désirs les plus désordonnez ne trouvoit presque plus de résistance. J'étois perdu, mon Dieu, si vous n'eussiez répandu quelques nüages sur ce jour si serein en apparence & si beau. Le trait de vôtre miséricorde le plus favorable, c'est celuy qui me perce le plus sensiblement. Je n'aurois jamais senti l'infection de ces eaux bourbeuses & dormantes, où je croupissois, si vous n'eussiez pris soin de les remüer, & je n'en serois jamais sorti. Graces à vôtre providence, ce moment m'a ramené à moy-même par la douleur qu'il cause à mon ame, & par le trouble qu'il y jette. Je vois le péril; je découvre l'abisme. Ma confiance n'étoit fondée que sur des principes ruïneux, & je le reconnois. J'en suis frappé & consterné.

Mais voicy dans cette ſurpriſe ſalutaire les réſolutions que je forme : c'eſt donc de vivre déſormais dans une grande attention, & de faire de frequens retours ſur moy-même : d'aller ſouvent au tribunal de la Pénitence, purger mon cœur des pechez qui le corrompent, & qui l'endurciſſent : de me remplir l'eſprit des ſaintes veritez de la Foy, & de les méditer, de les repaſſer, pour guérir mon aveuglement : d'adreſſer ſans ceſſe des vœux à Dieu, pour attirer ſes graces : de ne perdre jamais la veuë de mes fautes paſſées, afin que ce ſouvenir me tienne dans l'humilité & dans le reſpect : d'avoir toûjours ma foibleſſe préſente devant les yeux, afin de me comporter avec plus de circonſpection & plus de meſure : d'étudier la vie & la conduite des Saints, afin que leurs éxemples ſervent à me confondre & à m'animer. Ne ſoyons jamais plus ſur nos gardes, que lors que nous penſons moins y devoir être.

Dans l'Eglise triomphante, dit saint Augustin, on aime & on voit. Dans l'Eglise souffrante, on souffre & on satisfait. Mais dans l'Eglise militante on doit agir, souffrir & craindre. Dans le Ciel, on aime Dieu sans crainte. Dans l'Enfer, on craint Dieu sans amour. Mais sur la terre il faut le craindre & l'aimer, afin de ne le plus craindre un jour dans la gloire, que je vous souhaite, &c.





QUATRIE'ME PRETEXTE.

Je voudrois bien me ſauver.

SERMON

SUR LES FAUX DE'SIRS

DU SALUT.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont penſé; & il ſe ſont trompez. Car leur malice les a aveuglés. Dans la Sageſſe, Ch. 2.



E Sage a dit une belle parole, & qui me paroît bien vraye: que le pareſſeux ſe conſume de déſirs.[a] *Deſideria occidunt pigrum.* Soit parce que formant mille déſirs ſouvent oppoſez les uns aux autres, & à quoy il s'attache tour à tour, ſans prendre jamais un parti fixe, & ſans

a. *Prouv.* 12.

se déterminer à rien, son cœur demeure en de continuelles perpléxitez, qui le tourmentent. Soit parce que ses désirs les plus ardens en apparence & les plus empressez n'étant néanmoins que des souhaits inutiles & des vœux sans effet, il se trouve toûjours devant Dieu également destitué de bonnes œuvres & de mérites, & par conséquent digne de mort. Soit enfin parce que comptant beaucoup sur quelques bonnes pensées qui naissent de temps en temps dans son esprit, il se flatte de n'être pas si éloigné du salut qu'on le pense, & qu'on tâche à lui persuader, & se laisse ainsi conduire par une funeste présomption jusqu'à l'impénitence finale.

Voilà l'image de la pluspart des Chrêtiens : voilà à quoy se réduit cette réponse vague & indécise qu'ils nous font, quand nous leur parlons de leur salut, & que nous les exhortons à y travailler : je le voudrois bien, disent-ils; mais parce qu'ils se contentent de le dire, &

qu'ils s'en tiennent là, je dis moi qu'ils ne le veulent pas, & que ce sont des gens morts pour Dieu lequel demande non point des paroles, mais des actions ; morts pour toutes les vertus qui consistent essentiellement dans la pratique ; morts en un mot pour le Ciel qui doit être la recompense de nôtre travail: *Desideria occidunt pigrum.* Il est important de vous découvrir l'illusion de cette volonté prétenduë de se sauver, & c'est ce qui va faire la matiere de ce discours, aprés que nous aurons demandé les lumieres au Saint Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant, *Ave Maria.*

Dire, je voudrois bien me défaire d'une telle habitude ; je voudrois bien avoir tout à fait renoncé au monde, & ne m'occuper que de mon salut ; il faut que j'y pense, & que je réponde enfin à la grace: parler de la sorte & ne passer pas plus avant, c'est, Chrêtiens, ne rien dire & se tromper. Les Théo-

logiens appellent de semblables résolutions des veléïtez; ou pour mieux m'exprimer avec saint Augustin, ce sont de simples complaisances, que nous ne pouvons refuser à la vertu, mais qui ne servent qu'à nous amuser, sans nous convertir:[a] *Frustrà delectabar lege tuâ*. Sur quoi je vous prie de faire une réflexion avec moi que vous n'avez peut-être jamais faite & qui convient admirablement à mon sujet. Car Iesus-Christ en s'adressant à ce Paralitique de l'Evangile qu'il guérit, ne lui dit pas seulement: voudriez vous être guéri? mais il lui demanda en termes exprés & précis: le voulez-vous?[b] *Vis*? Et voilà, mes Freres, la question que je viens moi-même vous faire aujourd'hui, & que nous devons ensemble examiner. Ie ne suis pas en peine sçavoir, si vous voudriez bien vous sauver: mais répondez-moi si vous voulez? *Vis*? N'usez point sur cela de détour, & parlez sans ambiguité. Mais si Dieu veut me sauver, dites-vous, pour-

a *August.* b *Ioan. cap.* 6.

rois-je ne le pas vouloir ? Vôtre proposition, mon cher Auditeur, contient deux choses. Vous doutez de l'une, & vous asseurez l'autre; & moi j'asseure la premiere dont vous doutez, & je doute de la seconde que vous asseurez. Vous demandez si Dieu veut vous sauver ? vous en doutez donc: mais moi je vous réponds sans hésiter que Dieu le veut. Si Dieu le veut, ajoûtez-vous, je ne puis comprendre comment je ne le voudrois pas : vous croyez donc le vouloir ; mais je ne puis moi me persuader que vous le vouliez, & je vais vous en expliquer les raisons.

En effet, le salut dépend de deux volontez : de la volonté de Dieu, & de la volonté de l'homme. Si Dieu ne veut pas me sauver, c'est en vain que je travaille à mon salut; tous mes soins sont inutiles: ni jamais Dieu aussi ne me sauvera, si je ne le veux pas. Il faut que Dieu dise : je le veux, & non pas seulement : je le voudrois : & il ne faut pas non plus de ma part, que

je dise seulement : je le voudrois, mais je le veux. Cela supposé, Chrétiens je fais une autre observation. Je considere les divers états du monde, & j'y trouve trés-peu de personnes qui se sauvent. Sur quoi je raisonne & je dis : ce n'est pas la volonté de Dieu qui nous manque:pourquoi ? parce que Dieu nous veut tous sauver, je vous le montrerai dans le premier point. Nous manquons donc à la volonté de Dieu : comment? parce que nous ne voulons pas nous sauver, c'est la conclusion que je tirerai dans le second point. L'un & l'autre mérite toute vôtre attention. Ecoutez-moy.

PREMIERE PARTIE.

OUVRONS, Chrêtiens, les Livres sacrez; parcourons l'un & l'autre Testament; sur tout consultons l'Evangile ; faisons parler, ou plutôt entendons parler les Apôtres, & aprés eux les Peres & les Docteurs de l'Eglise : la lumiere vient de toutes parts, & la verité se découvre par tous les endroits : tout

tend témoignage à ce point de nôtre Foi si solide & si consolant, que Dieu nous veut tous sauver; & sans m'engager dans une longue & une séche dispute, voicy seulement quelques preuves sur quoi j'establis cette premiere proposition.

Le langage le plus ordinaire de l'Ecriture, c'est que Dieu nous appelle tous à la pénitence, qu'il supporte avec une infatigable patience les pecheurs, & qu'il leur ordonne à tous d'avoir recours à sa miséricorde; que Jesus-Christ s'est donné lui-même, comme une victime de propitiation pour nos pechez; & non seulement, mes Freres, reprend saint Jean, pour les pechez de quelques-uns, pour les vôtres & pour les miens, mais pour ceux de tout le monde: qu'il est descendu du Ciel, qu'il est venu sur la terre pour la vie du monde; en un mot, qu'il est mort pour tous les hommes, qu'il est le mediateur & le Sauveur de tous les hommes. Or pourquoi Dieu appelle-t-il de la sorte les pécheurs à la péniten-

ce, & leur commande-t-il à tous d'implorer avec confiance la miséricorde? N'est-ce pas pour leur pardonner aussi à tous, & pour les recevoir tous dans sa gloire, aprés les avoir fait rentrer dans sa grace? Pourquoy le Fils de Dieu, par l'ordre de son pere, a-t-il satisfait pour les pechez du monde & de tout le monde? N'est-ce pas afin de procurer le salut du monde & de tout le monde, en levant le seul obstacle qui s'y opposoit, & en détruisant le peché? Enfin, pourquoi Jesus-Christ a-t-il versé son sang pour tous les hommes, & comment est-il le médiateur & le Sauveur de tous les hommes, si ce n'est parce que Dieu veut en effet sauver par sa médiation & par ses mérites tous les hommes?

Ce raisonnement devroit suffire, & il ne souffriroit point de reponse, si tous les esprits étoient également bien disposez, & que l'erreur ne fût point aussi ingenieuse qu'elle l'est, à former de vaines difficultez, & à donner de fausses interpre-

terprétations. Mais on dispute sur le sens de l'Ecriture ; on demande si les paroles de l'Evangile, si celles des Apôtres doivent être prises absolument & sans exception : on voudroit nous faire distinguer un double monde ; un monde choisi dont on convient qu'il a esté dit que Dieu veut sauver tout le monde, & un monde réprouvé à qui l'on refuse le même avantage & pour lequel on prétend que Dieu n'a point eu de si favorables sentimens. Comme c'est sur cét article que roule toute la question, écoutez comment je le décide.

Je dis que Dieu veut tellement convertir tous les pécheurs, qu'il n'y en a pas un seul que Dieu ne recherche par sa grace, aussi longtemps que nous demeurons sur la terre ; que Jesus-Christ s'est tellement fait la rançon du monde, qu'il n'y a personne dans le monde pour qui il n'ait payé à la Justice divine ; qu'il est tellement mort pour tous les hommes, qu'il n'y en a aucun pour qui il ne se soit offert en sa-

crifice sur la Croix : d'où je conclus que Dieu veut donc tellement aussi sauver tous les hommes en général, que cette faveur regarde encore chacun des hommes en particulier, quel qu'il puisse être. Je le conclus ainsi, je le dis, & je parle aprés le Prince des Apôtres, a qui m'apprend que ce n'est point la volonté de Dieu que quelques-uns périssent ; mais qu'au contraire, il ne désire rien davantage que de nous faire reprendre à tous les voyes du salut par un retour sincére & durable. Ie parle aprés saint Iérôme, dont l'expression me paroît aussi hardie que véritable, quand raportant les paroles de saint Iean, il remarque que le divin Précurseur seroit tombé dans une erreur grossiére & auroit prononcé un mensonge, en disant de Iesus-Christ qu'il estoit l'Agneau de Dieu & celuy qui ostoit les pechez du monde, s'il eust eû seulement un homme qui n'eust pas eû part à cette grace. Ie parle aprés saint Iean Chrysostome, lors qu'examinant comment les uns, selon saint

a 2 Pet. cap. 3.

Paul, ſont des vaſes de colére, & les autres des vaſes de miſéricorde, il ne craint point d'avancer que ſi les premiers ſont rejettez & ceux-cy prédeſtinez, ce n'eſt pas que la Providence du Seigneur n'ait penſé également aux uns auſſi bien qu'aux autres, & qu'ils n'ayent eſté compris dans le deſſein général que Dieu s'eſt propoſé de nous conduire tous à la même fin & de nous procurer à tous le méme bon-heur. Je parle aprés Tertullien, ſaint Cyprien, ſaint Hilaire, ſaint Ambroiſe; aprés l'un & l'autre Cyrille, celuy de Jeruſalem & celui d'Alexandrie; aprés toute l'Egliſe, ou aſſemblée dans ſes Conciles, ou s'expliquant par ſes ſouverains Pontifes & par ſes Docteurs. Je ne puis me tromper aprés de ſemblables autoritez.

Il faudroit pour en faire mieux ſentir la force, les développer davantage, & les propoſer dans toute leur étenduë: mais ce détail paſſeroit les bornes d'un diſcours ordinaire: & je ne ſuis point monté dans cette Chaire pour faire une

Paul entre le reste des hommes & les justes, est remarquable; & me semble decisive. Il nous donne par là à entendre, qu'il y a deux sortes de personnes que Dieu veut sauver. Dans le premier rang, sont les réprouvez qui se damnent; dans le second, sont les Eslus qui se sauvent. Dieu est-il seulement le Sauveur de ceux-cy? non: car puisqu'il est le Sauveur, sur tout des justes, *Maximè fidelium*, il faut, par une conséquence nécessaire, & pour vérifier la proposition de l'Apostre, qu'il le soit encore des autres; quoy que dans une signification plus générale & d'une maniere moins efficace. Telle a esté l'interprétation des Peres Grecs, c'est à dire, de tout l'Orient. Telle est celle des Peres Latins, je veux dire, de tout l'Occident: & il y a lieu d'être surpris, qu'on refuse encore de se soumettre à une créance si solidement fondée, & qu'on ne veüille pas s'en tenir à ce que les Oracles ont prononcé.

C'est pour cela même aussi, que le Docteur des nations, instruisant

choſes, le principe & la conſéquence. Dieu veut ſauver tous les hommes, voilà le principe. Il faut donc prier pour tous, même pour les Empereurs & pour les Juges de la terre tout oppoſez qu'ils ſont à l'Evangile, & quelques criminels qu'ils nous paroiſſent, voilà la conſéquence. Dieu ne vouloit-il pas ſauver ces idolaſtres ? S'il ne le vouloit pas, comment ſaint Paul pouvoit-il tirer cette concluſion, qu'il falloit prier pour eux, parce que Dieu veut nous ſauver tous ? La conſéquence, pour eſtre juſte, doit ſuivre ſon principe, & ne peut jamais s'étendre plus loin. Mais ſi Dieu dans ſes Decrets éternels touchant le ſalut de l'homme, n'avois pas oublié les perſécuteurs de ſa loy les plus opiniaſtres & les plus endurcis, qui penſerons-nous qu'il ait abandonné ; & ne ſommes-nous pas obligez de reconnoiſtre que ce n'eſt pas ſeulement en faveur des Eſlus qu'il s'eſt intereſſé, mais qu'il a pourvû à tous par ſa ſageſſe, comme il

nous a tous formez par sa puissance ?

Cette comparaison est de l'Apostre, & elle nous fournit une nouvelle réflexion. Car la preuve dont il se sert pour justifier l'ordre qu'il a porté d'offrir des vœux pour tous les hommes, & pour confirmer la raison qu'il en a donnée que Dieu veut sauver tous les hommes, c'est que le même Dieu nous gouverne tous, qu'il nous a tous créez & tous rachetez. Tellement que saint Paul joint ensemble & prend dans la même étenduë les termes de Créateur, de médiateur, de Rédempteur : d'où il s'ensuit, que Dieu estant sans restriction le Créateur de tous les hommes, il en est sans restriction le Rédempteur & le Sauveur. C'est ainsi qu'il le faut croire, écrivoit saint Prosper dans sa réponse à Vincent. Nous en devons faire une profession ouverte & publique. La coutume de toutes nos Eglises est de présenter des Sacrifices à Dieu pour tous, & par cette pratique nous confessons hautement

que Dieu nous veut tous sauver.

Si la miséricorde de Dieu n'étoit pas aussi universelle que nous le disons, Chrestiens, saint Paul en troisiéme lieu, se seroit bien trompé, lors qu'il prétendoit prouver aux Corinthiens, que puisque Jesus-Christ estoit mort pour tous les hommes, tous les hommes estoient morts en Adam [a] *Estimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergò omnes mortui sunt.* Si le Fils de Dieu estoit mort seulement pour quelques uns, de ce remède particulier pourroit-on juger que le mal estoit général, & que nous avions tous besoin pour revivre à la grace d'une rédemption divine ? Voila toutefois un raisonnement que saint Augustin a crû invicible. Jamais il n'a plus triomphé, que quand il s'en est servi contre Julien, pour prouver le peché Originel. Jamais il n'a parlé avec plus d'asseurance. Méditez, considérez, disoit ce Pere à l'hérétique qu'il combattoit, voyez ce que vous pouvez répondre à l'A-

a. 2. *Cor. cap.* 5.

postre qui vous crie que si le Sauveur du monde est mort pour tous, tous estoient morts. Les enfans estoient-ils morts par le peché actuel? Vous ne l'osez dire. Ils estoient donc morts par le peché Originel. Ainsi raisonnoit saint Augustin, & quel détour vous peut tirer de cét embarras, continuoit-il en insultant à son adversaire? [a] *Exi inde si potes.* Au reste, poursuivoit ce saint Docteur, prenez ce brévage que je vous présente; il est amer, mais ne craignez point; il vous deviendra salutaire; ce n'est pas vostre mort que je demande, mais vôtre conversion: sur tout pensez bien à qui vous avez affaire, & que ce n'est pas à moy, mais à saint Paul, dont je ne suis que l'interprére.

Cependant, Chrestiens, cette terrible machine que saint Augustin faisoit joüer contre son ennemi; ce coup mortel qu'il lui portoit, cette objection à laquelle il falloit nécessairement se rendre, qu'estoit-ce autre chose qu'un phantosme qui

a *August.*

s'évanoüiſſoit dans un moment & une vaine illuſion, ſi Jeſus-Chriſt n'eſtoit pas mort pour tous les hommes & pour chacun des hommes, & ſi l'Apoſtre ne l'avoit pas entendu de la ſorte? Quelques-uns ont eſté reſſuſcitez par la mort d'un ſeul; tous eſtoient donc morts: quelle liaiſon y a-t-il entre ces deux propoſitions? Comme ſi je diſois: quelques perſonnes de cét Auditoire ont eſté guéris; donc tous ceux qui m'écoutent eſtoient malades. Toutefois ſaint Auguſtin n'auroit point fait raiſonner autrement ſaint Paul, & n'auroit pas mieux raiſonné luy-même. Pouvons-nous penſer que ce ſçavant homme n'euſt pas reconnû comme nous une ſi groſſiére erreur, & qu'il euſt appuyé une ſi importante conſéquence ſur un fondement ſi ruïneux? Il croyoit donc que l'Apoſtre, en diſant que Jeſus-Chriſt eſtoit mort pour tous les hommes, avoit voulu parler de tous en détail: & ſi c'eſtoit là l'explication de ſaint Auguſtin, en devons nous

chercher une autre ? Ce Pere auroit-il si mal compris saint Paul, ou se seroit-il appliqué si peu à le comprendre dans une des plus fameuses disputes qu'il ait eû à soutenir, & sur un sujet dont il prétendoit tirer un si grand avantage pour la cause qu'il avoit entrepris de défendre ?

Il estoit trop éclairé sans doute, pour s'écarter tellement du Texte sacré. Il a trop fait de fonds sur ces paroles de saint Paul ; il les a trop souvent repetées, & en trop d'endroits, pour n'avoir pas pris soin d'en bien pénétrer le sens. Aussi demandez-luy pourquoy au dernier jour le Fils de Dieu jugera tout le monde ? c'est, dit-il, parce que Jesus-Christ n'a pas seulement racheté une partie du monde, mais le monde tout entier. [a] *Non partem judicabit, quia non partem emit. Totum judicabit, quia pro toto pretium dedit.* De sorte que selon saint Augustin, le Sauveur des hommes ne jugera que ceux pour qui il est mort, & ne les jugera même

a *August.*

que

que parce qu'il est mort pour eux: *Quia pro toto pretium dedit.* Témoignage incontestable, qu'il n'a pas seulement souffert pour ceux qui devoient profiter de sa Croix en se sauvant; mais pour les méchans comme pour les bons, puis qu'il jugera également & les bons & les méchans, ceux qu'il couronnera & ceux qu'il condamnera; les uns selon le bien qu'ils auront pratiqué, & les autres selon le mal qu'ils auront commis.

Il est donc vray, mon Dieu, que vous êtes mort pour moy, & que vous me voulez sauver: tout me l'enseigne. Mais il ne me faudroit point d'autre témoignage que le mien. Combien de fois à la veüe du Crucifix, me suis-je écrié par un premier sentiment: voilà mon Sauveur? Je l'ay dit, & puis-je me lasser de le redire? Je devrois, ce me semble, oublier tout le reste, & n'avoir plus dans l'esprit d'autre souvenir que celuy-là. Mon cœur dans cette seule réflexion trouveroit un goût toûjours nouveau, & plus on s'en

remplit, plus on en ressent la vertu & l'on y découvre d'onction.

Ce n'est pas que Dieu n'ait des graces particuliéres pour ses élus : il prend, & il laisse qui il lui plaît ; & comme il est maître de ses faveurs, il les répand, selon le choix qu'il fait, plus ou moins abondamment. Heureux ceux que sa providence a spécialement choisis. A en juger par la conduite qu'il a tenuë jusques à présent à mon égard, j'aurois lieu de croire qu'il m'a mis de ce nombre. Mais quoy qu'il en soit, je suis toûjours certain quant à l'essentiel, je veux dire, quant à cette volonté génerale & véritable qu'il a de nous sauver, que c'est un bien commun à tous ; qu'il n'est refusé à personne, non plus qu'à moy ; & que comme le sage Ouvrier de qui nous avons receu l'être, ne hait rien de ce qu'il a fait, il n'a pas formé le plus beau de ses ouvrages, qui est l'homme, pour le perdre.

Sans cette confiance, à quels desespoirs serions-nous exposez dans la vie ? Car s'il y en a plusieurs

que Dieu ne veut pas sauver, il n'a pas envoyé son Fils pour eux ; s'ils n'ont point de part aux mérites d'un Dieu Sauveur, ils sont privez de ses graces ; si les graces leur manquent, toutes les sources de leur salut sont arrêtées ; ils demeurent sans force, parce qu'ils demeurent sans moyens & sans secours : ils sont donc dans une impuissance absoluë d'observer la Loy ; les commandemens leur deviennent impossibles : & n'est-il pas naturel alors d'abandonner tout, puis qu'on est abandonné de Dieu ? de ne point faire, pour résister à ses passions, des efforts qui doivent être inutiles & de pécher ouvertement puis qu'on péche nécessairement, de se persuader ; aux moindres obstacles qui se présentent, qu'on n'a pas la grace pour sortir de ses desordres, & de se servir de ce prétexte pour y persévérer. Quelles abominations suivroient de là ? Quelle corruption de mœurs ! L'expérience ne nous l'a-t-elle jamais fait voir ; & n'est-il pas à craindre

que le temps ne nous le fasse encore éprouver ?

Mais quand je puis, pour parler ainsi, me répondre de Dieu,& compter sur les soins de sa Providence. Quand je fais réflexion qu'il a pensé à moy dans toute l'éternité, qu'il y pense présentement encore, & qu'il travaille sans cesse à consommer l'affaire de mon salut comme il l'a commencée. Quand au pied de l'Autel & dans une solide méditation, mon cœur me dit intérieurement, que le Dieu devant qui je suis prosterné & que j'adore, tient ses regards attachez sur moy, qu'il me tend les bras, qu'il me prévient & me recherche, qu'il m'ouvre toutes les voyes & me fornit tous les moyens nécessaires pour me sauver, parce qu'en effet il me veut sauver : mon ame à cette pensée se réveille & s'encourage. La reconnoissance m'anime; l'espérance me soutient; je redouble mon travail, parce que je sçais qu'il ne sera pas sans fruit : quoy qu'il m'arrive, je me console de tout, asseuré

que Dieu veut faire tourner toutes choſes à mon avantage. J'apprends à vous aimer, Seigneur, dans la connoiſſance certaine que j'ay que vous m'avez aimé, & que vous m'aimez. Ie me reproche à moy-même ma laſcheté, ma foibleſſe, mes défiances paſſées. Ie me promets tout de vôtre miſericorde, pourveu neanmoins que j'y veüille répondre ; & ſi je n'en profite pas, je ne m'en prends plus qu'à moy : ce ſont là, mon Dieu, mes ſentimens, ou ce les doivent être. Mais quel eſt le déſordre le plus ordinaire dans le monde ? c'eſt que ſi Dieu de ſa part nous veut ſauver, de nôtre part nous ne le voulons pas : vous le verrez dans la ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'EST une queſtion que propoſent les Théologiens : pourquoy & comment il y en a tant qui ſe damnent, lors que Dieu nous veut tous ſauver ? Pour réſoudre cette difficulté, l'on diſtingue en Dieu trois ſortes de volontez : ſçavoir, une volonté inefficace, une volonté ab-

ſolument efficace, & une volonté efficace ſeulement ſous condition. Si Dieu ne vouloit ſauver tous les hommes que d'une volonté inefficace, pas un ne ſeroit ſauvé, parce que la volonté de Dieu inefficace ne produit jamais ſon effet, & qu'elle eſt même appellée pour cela inefficace, ou purement ſuffiſante. Si Dieu vouloit ſauver tous les hommes d'une volonté abſolument efficace, tous ſeroient ſauvez, parce que tout ce qu'il veut efficacement & abſolument, arrive comme il l'a réſolu, & que rien alors ne lui peut réſiſter: [a] *Non eſt qui voluntati tua poſſit reſiſtere.* Mais comme Dieu nous veut ſauver d'une volonté ſeulement efficace ſous condition, les uns ſe ſauvent, & les autres ſe damnent, parce que les uns rempliſſent la condition que Dieu leur a marquée & à quoy il a attaché leur ſalut, au lieu que les autres la négligent.

Il me ſemble que Dieu nous parle à tous en nous créant, comme il fit au premier homme aprés l'avoir

[a] *Eſther cap.* 13.

formé: vivez & croissez ; usez des biens que je vous donne sur la terre, & attendez ceux que je vous destine dans le Ciel: mais prenez garde aussi à ne point violer la Loi que je vous impose & le commandement que je vous fais : autrement vous mourrez, dés que vous aurez touché au fruit qui vous est défendu:[a] *In quâcumque die comederis, morte morieris.* Soyez soumis & fidéles, nous dit le Seigneur. Fuyez tout le mal que je défends ; pratiquez tout le bien que jordonne: si vous le faites, je vous sauverai; mais sans cela, je vous réprouve. Ce fut ainsi qu'Abraham mérita d'être éternellement beni, parce qu'il s'étoit mis en devoir d'accomplir l'ordre qu'il avoit receu de sacrifier son fils unique : [b] *Quià fecisti hanc rem.* Et Saül au contraire fut rejetté, pour avoir manqué à obéir dans une seule rencontre:[c] *Quià non obedisti voci Domini.*

Suivant ce principe, vous comprenez aisément que nôtre sort est

a *Gen. c.* 2. b *Gen. c.* 22. c 1. *Reg c.* 28.

dans nos mains; que Dieu, selon le langage de Moyse, nous a mis entre la vie & la mort, & qu'il nous donne à choisir de l'un ou de l'autre; que s'il nous condamne, nous sommes les autheurs de nôtre malheur, parce que nous l'obligeons à nous condamner; & qu'il peut nous faire le même reproche qu'il faisoit à son peuple. Vôtre perte vient de vous-mêmes, ô Israël: [a] *Perditio tua Israël.* Car quand deux causes sont mises & liées ensemble pour le même ouvrage, si l'une est disposée à agir autant qu'il est necessaire, & que néanmoins l'effet ne suive pas tel qu'il devroit être, on n'en peut attribuer le défaut qu'à l'autre cause. Vôtre salut, mes Freres, dépend de Dieu & de vous: Dieu ne manque à rien de ce qui dépend de lui: toutefois vous ne vous sauvez pas: n'est-ce pas une conjecture infaillible, que vous manquez donc à ce qui dépend de vous, & par conséquent que vous ne voulez pas vous sauver?

a *Osée cap.* 13.

Cependant d'une difficulté nous tombons dans une autre, & vous me demandez pourquoi Dieu n'a pas voulu sauver tous les hommes d'une volonté absolument efficace? Sur cela j'ai plusieurs reponses à vous faire. L'une est de saint Paul l'autre est de saint Augustin, & la derniere de saint Jean Chrysostome.

Quand je considere d'abord ce mystére, & que je m'applique à le pénetrer, je demeure dans un étonnement & dans un silence respectueux; ou si je parle, ce n'est que pour m'écrier avec l'Apôtre: ô profondeur de la sagesse de Dieu![a] *O Altitudo!* A qui appartient-il de connoître les secrets du Seigneur? A qui doit-il rendre compte de ses volontez, & qui de nous a t-il appellé à son conseil?[b] *Quis cognovit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit?* Il est le Maître de ses dons, & de quelque maniere qu'il lui plaise de les distribuer, c'est à nous à les recevoir avec gratitude & avec humilité:[c] *Quoniam*

a *Rom. cap.* 11. b *Ibid.* c *Ibid.*

ex ipso, & per ipsum, & in ipso sunt omnia.

J'ajoûte avec saint Augustin, que nôtre gloire dans le Ciel étant la perfection de l'alliance que nôtre ame a contractée par la grace avec Jesus-Christ son Epoux céleste, Dieu se comporte envers nous comme Laban à l'égard de sa sœur Rebecca. Il ne voulut pas, sans l'avoir auparavant consultée & sans lui demander son consentement, l'engager à Isaac, & la lui envoyer.[a] *Vocemus puellam, & quaramus ipsius voluntatem.*

Mais la pensée de saint Chrysostome me paroît encore plus juste & plus naturelle. C'est que Dieu a voulu faire du Ciel une societé de créatures raisonnables, dont tout le mérite consiste dans le saint usage de leur liberté, & non point un assemblage d'êtres aveugles que l'instinct gouverne, & qui n'agissent que par une impression necessaire & involontaire. Il nous traitte en hommes: le plus bel appanage de l'homme c'est son

a *Gen. c.* 24.

franc-arbitre, & autant qu'il est de la grandeur de Dieu d'être librement servi, autant nous doit-il être glorieux de ne recevoir de sa main la couronne qu'aprés l'avoir meritée, & de n'être sauvez que par voye de récompense.

Dieu nous dit : voilà ma grace ; je vous la donne, & elle est à vous ; usez-en comme vous le devez, & comme vous le pouvez : c'est un moyen infaillible, & vous vous sauverez immanquablement avec elle. Qu'avons-nous, Chrêtiens, à souhaiter davantage ? Faut-il encore que Dieu nous fasse violence? Faut-il qu'il nous force à ménager ses bien-faits, & qu'il nous rende éternellement heureux malgré nous? Avons-nous jamais veû que les Princes fussent obligez de contraindre leurs sujets pour leur faire accepter de riches trésors, & pour les élever à une haute fortune? Ah! le Ciel, mes Freres, est un trop grand bien: dés qu'un cœur aidé de la grace ne s'y porte pas de lui-même, il est in-

digne de le posseder ; & Dieu sans doute ne pouvoit moins éxiger de nous, en nous donnant l'éternité, qu'un travail de quelques jours, & un desir pratique & libre d'acquerir ce souverain bien.

Dieu vous le demande, Chrêtiens, ce desirs efficace, ce désir pratique ; mais vous ne l'avez pas. Je ne pretends pas dire que vous êtes expressément determinez à vous damner : les libertins même les plus declarez n'en viennent point jusques-là, & c'est un excez de fureur dont les exemples sont trop rares, pour meriter une serieuse réflexion. On ne dit point positivement : je ne veux pas me sauver: mais on fait comme ces conviez de l'Evangile. Ils ne repondirent pas à ceux qui les inviterent de la part du Prince, qu'ils ne vouloient point se trouver à son festin ; mais ils s'excuserent sur divers pretextes : [a] *Et cœperunt excusare.* L'un aporta pour raison, qu'il avoit acheté une maison de campagne: [b] *Villam emi.* L'autre qu'il alloit éprouver cinq attela

a *Luc cap.* 14. b *Ibid.*

attelages tout nouveaux, & faire travailler à sa terre : [a] *Juga boum emi quinque.* Et le dernier qu'il se marioit, & qu'il étoit occupé à la cérémonie des noces:[b] *Uxorem duxi.* Que signifioient toutes ces excuses ? c'est qu'en effet sans le dire & peut-être sans le penser, ils ne vouloient pas venir : & voilà comment nous ne voulons pas nous sauver.[c] *Et nolebant venire.*

Car ne nous abusons pas plus long temps, Chrétiens ; c'est ne vouloir pas se sauver, que de le vouloir seulement en deux maniéres si communes dans le monde, & dont il est important de vous faire connoître l'illusion. On n'a à l'égard du salut, qu'une volonté trop générale, ou qu'une volonté trop foible, ou qu'une volonté trop bornée. Volonté trop générale, qui desire la fin, mais qui rejette tous les moyens. Volonté trop foible, qui veut, outre la fin, les moyens, mais qui les veut si foiblement qu'elle n'est pas au fonds plus agis-

a *Ibid.* d *Ibid.* c *Ibid.*

ſante que la premiere. Volonté trop bornée, qui s'attache à certains moyens, mais qui laiſſe tous les autres. De telles volontez peuvent bien nous amuſer, & nous tromper ; mais elles ne pourront jamais nous ſauver. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à en conſidérer la nature. Appliquez-vous.

Une volonté generale de ſe ſauver, c'eſt une volonté vague & indeterminée, qui s'en tient aux principes, & qui ne deſcend jamais aux conſéquences. On dit : il faut ſe ſauver, le ſalut eſt la grande affaire, & j'y veux penſer ; mais on n'ajouſte pas : je veux donc pour cela quitter le monde, qui me corrompt, & m'addonner à la pratique des bonnes œuvres ; je veux fréquenter les Sacremens, écouter la parole de Dieu, lire les livres de pieté, ſatisfaire à tous les devoirs du Chriſtianiſme, en un mot me convertir & faire penitence. Je le veux, & dés aujourd'huy, ſans remettre juſqu'à demain, parce que je ne ſçais s'il y aura jamais de lendemain pour moy. C'eſt là ce

qu'on ne dit point ; mais ce qu'il faudroit dire , & encore plus ce qu'il faudroit faire , puis qu'il n'y a point sans cela de salut.

On dit : je hais le vice , & je ne le puis souffrir , pour peu que j'y fasse d'attention : la vertu au contraire me plaît ; je l'estime par tout où je la découvre , & je l'aime. On se croit fort avancé , quand on se sent en de pareilles dispositions : mais on n'ajoûte pas : je veux donc renoncer à cét engagement de passion , qui me porte à des excez si criminels ; je veux modérer cét attachement aux biens de la terre , qui me fait commettre tant d'injustices ; je veux perdre le souvenir de cette injure , qui m'entretient en de si vifs ressentimens. Si l'on ne parle , si l'on ne s'y prend de la sorte , à quoy sert une sterile horreur du vice ; ou une estime naturelle de la vertu , dont on prétend se prévaloir ?

Et quel est l'homme qui aime son vice, ou qui puisse refuser à la vertu les éloges qu'elle merite , quand

on regarde seulement l'un & l'autre en general ? Dites à un voluptueux que c'est un débauché & un libertin, vous luy faites outrage, & il sçaura bien vous le témoigner, parce que la débauche & le libertinage pris en eux-mêmes, n'ont rien que d'odieux & de méprisable. Vantez à un avare la conduite d'un homme désinteressé & droit, il est le premier à l'élever & à le combler de loüanges; parce que le désintéressement & la bonne foy n'ont rien que de loüable & qui ne soit digne même de nôtre admiration : ce n'est pas le le vice qu'on aime, ce n'est pas la vertu qu'on craint & que l'on fuit; mais ç'en est la matiére & le sujet.

On aime l'argent, & cette soif insatiable des richesses est la source de mille usurpations. On aime le plaisir, & cette aveugle passion qu'on nourrit dans son cœur fait naître les sales pensées, les désirs impurs & les commerces les plus abominables. On aime l'éclat &

la grandeur, & cette tyrannique envie de paroistre, de se distinguer, de dominer, inspire le faste, l'orgüeil, les divisions, les intrigues, les perfidies, les calomnies. Au contraire, ont craint la peine, & de là vient un éloignement de tout ce qui contraint & qui gêne, de la retraite, de la priere, de la confession, de la communion, des prédications, de l'abstinence, du jeusne, de toutes les bonnes œuvres. Voilà à quoy aboutir cette horreur prétenduë du vice, & cette estime generale de la vertu : on s'en tient là, & on ne passe point plus avant. On s'exprime dans les termes les plus beaux : on est juste, sincére, doux, patient, charitable, pieux en spéculation & par les sentimens; mais en effet on ne veut ni restituer ce bien mal acquis, ni quitter cét esprit du monde, ni réparer cette médisance, ni revoir cét ennemi, ni faire l'aumône, ni s'assujettir aux obligations de sa profession & de son état. La conclusion est, qu'on

veut en ſpeculation ſe ſauver ; mais qu'en effet on ne le veut pas , & qu'on ſe damne. *Et nolebant venire.*

Il n'y a pas plus de fonds à faire ſur ſes volontez particuliéres, mais trop foibles, qui paroiſſent diſpoſées à prendre en détail tous les moyens du ſalut, mais d'ailleurs ſi peu affermies dans leur réſolution, que le moindre obſtacle les rebute & les arrête. On n'en doit, dis-je, rien attendre, & en voicy la raiſon. C'eſt qu'il n'y a point d'affaire plus traverſée ſur la terre que le ſalut. Combien de difficultez & d'occaſions ſe préſentent tous les jours ? combien de tentations nous attaquent ? combien de perils nous environnent ? Or un homme qui veut ſe ſauver, mais qui ne le veut que foiblement, aura-t'il aſſez de courage, pour réſiſter à tant d'ennemis ? Aura-t-il aſſez de vigilance, pour découvrir tant de piéges ? Aura-t-il aſſez d'empire ſur ſoy-même, pour réprimer tant de révoltes de la part des paſſions &

de la nature ? Aura-t-il assez de ferveur, pour embrasser tant d'observances pénibles & fatigantes ; Aura-t-il assez de constance, pour persévérer dans les mêmes exercices, sans jamais se relascher & se démentir ? Jugeons-en par deux celébres exemples que je tire de l'Evangile.

Pilate vouloit sauver Jesus-Christ : il avoit méme protesté hautement de son innocence, & malgré les clameurs du peuple il ne pouvoit se résoudre à le condamner. Mais que faut-il pour arrester les foibles volontez d'un politique ? Au seul nom de César dont on le menace, la peur le saisit. Il craint de s'attirer de la part du Prince quelques reproches,& qu'on ne prenne de là occasion de lui susciter une afaire. Cela suffit pour faire évanoüir dans un moment toutes les autres considérations ; il trahit sa conscience ; il abandonne lâschement son devoir,& sans nul autre égard que celuy de son propre interest, il livre l'innocent à la fu-

reur de ses ennemis. [a] *Iesum tradidit voluntati eorum.*

Hérodes estimoit Jean Baptiste; il le craignoit même, & il le respectoit : il eût horreur de la proposition que lui fit Hérodias, lors qu'elle luy demanda la teste de ce saint Précurseur ; il rétracta mille fois dans son cœur la parole qu'il avoit donnée à cette barbare courtisane, & il eust voulu dérober le Prophéte à une si injuste vengeance. Mais que doit-on espérer des foibles résolutions d'un voluptueux ? Dés qu'Hérodias a parlé, c'est assez : le Monarque timide & soumis consent à tout ; & malgré les secrets remors qui le déchirent, il sacrifie Jean-Baptiste à l'aveugle passion dont il est épris pour une perfide beauté. [b] *Et decollavit Ioannem in carcere.*

Tels sont les foibles désirs de la pluspart des Chrestiens au regard du salut. Un homme à certains momens où la Foy se réveille, & où la grace le touche, forme le dessein de se retirer & de songer à l'éternité ;

a *Luc cap. 23* b *Matth. cap 14.*

il en comprend les conséquences, & il y veut faire toute la reflexion que la chose demande; il veut rentrer en lui-même, se remettre bien avec Dieu, se déprendre de tous ses attachemens, ne s'occuper plus que du Ciel, & vivre en Chrêtien. Mais parce que ce n'est pas une volonté bien établie, il ne faut pour la déconcerter, qu'une parole, un respect humain, un mauvais exmple, une affaire, une sécheresse de cœur, une légéreté naturelle; l'édifice est interrompu, & jamais on ne l'achéve. Une femme détrompée de la bagatelle, ou commençant à l'estre, se propose de tenir une conduite plus réguliére, & de faire un meilleur employ du temps; elle veut approcher plus souvent des Autels, entrer dans les assemblées de piété, travailler pour l'autre vie, & donner à son salut ce qu'elle a trop long-temps donné à sa vanité & à son luxe. Mais par ce que ce n'est point une pleine delibération, ni un projet bien profondément imprimé dans l'ame, il

ne faut qu'un nüage pour effacer toutes ces idées de conversion & de sainteté ; la nature a ses retours ; l'indolence, la mollesse, l'amour de soy - même, l'entestement du monde, tout la refroidit & la retient. Comme l'Epouse des Cantiques, qui eust bien voulu ouvrir à son Epoux, lors qu'il frappoit & qu'il demandoit à entrer ; mais qui ne le vouloit pas assez pour vaincre sa paresse : je me suis déja retirée, disoit-elle ; comment feray-je pour me relever, & pour descendre à la porte ? Cependant les années se passent en de continuelles vicissitudes ; à entreprendre toujours & à n'éxécuter jamais, à tout vouloir & à ne rien faire.

C'est ainsi, mon Dieu, s'écrioit saint Augustin, que je voulois aller à vous, & sortir de mes désordres, pour prendre la route que vôtre grace me monstroit. Je le voulois & néanmoins je demeurois dans le même estat. Les foibles efforts que je faisois, estoient semblables à ceux d'un homme essoupi, qui

ſe dit mille fois à luy-même qu'il veut ſe lever, & qui croit qu'il le va faire bien-toſt, mais qui ſe plonge autant de fois dans ſon premier ſommeil. C'eſt à dire que je me flattois, Seigneur, & que je ne voulois rien moins que ce que je ſemblois vouloir. *Et nolebant venire.*

Mais aprés tout ne voyons-nous pas dans le Chriſtianiſme de ſaintes pratiques & de bonnes œuvres? Ne ſommes-nous pas quelquefois témoins de l'aſſiduité avec laquelle les perſonnes mêmes les plus engagées dans le monde aſſiſtent & à la parole divine & aux cérémonies publiques de Religion? Ne les apperçevons-nous jamais dans nos temples, à l'oraiſon, au Tribunal de la pénitence, à la ſainte Table; & ſi le jeu, le plaiſir a ſes heures & ſes jours, la dévotion n'a-t-elle pas ſes temps & ſes saiſons? Oüy, Chreſtiens: mais que penſez-vous conclure de là? qu'on veut ſe ſauver? je prétends moy toujours qu'on ne le veut pas;

pourquoy? parce que si ce n'est pas alors une volonté tout à fait infructueuse, c'est au moins une volonté trop-bornée: suivez-moy.

Je le repéte: vous ne voulez pas vous sauver, mon cher Auditeur, parce que vous ne le voulez qu'imparfaitement. J'appelle une volonté imparfaite & trop bornée, le choix que vous faites de certains moyens du salut, préférablement à d'autres non moins nécessaires que vous laissez. Tel entendra volontiers parler de Dieu & des choses éternelles; il n'y aura rien que de réglé dans ses mœurs, & son salut sera en asseurance du costé des emportemens, de la médisance, de la débauche: mais si je lui parle de satisfaire des créanciers qui attendent depuis long-temps, de récompenser des serviteurs qui doivent profiter de leur travail, d'examiner certains acquests sur quoy on pourroit former bien des doutes: qu'arrive-t-il? ce qui arriva, lors que ce jeune homme de l'Evangile consulta

le

le Fils de Dieu, & voulut sçavoir ce qu'il avoit à faire pour se sauver. Il se soumit d'abord à tout ce que le Sauveur du monde demanda de lui, & il lui repondit même qu'il l'avoit déja observé. Mais quand Jesus-Christ luy dit : Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, & me suivez; cette parole lui porta la tristesse dans le cœur, & sans rien répliquer il se retira:[a] *Abiit tristis.* Ainsi sommes-nous favorablement écoutez, & tous nos avis sont reçûs avec docilité, tandis que nous nous en tenons à certains points dont on s'accommode. On nous prévient même, & il n'y a rien à quoy l'on ne paroisse disposé. Mais quand nous venons à entamer l'article des compagnies & des visites, cette jeune personne n'a plus d'atention à nous donner, parce que ce langage la blesse; *Abiit tristis.* Quand nous nous expliquons sur le bon droit & sur l'équité, nos leçons n'ont plus la même efficace

a *Matth. cap.* 16.

ſur l'eſprit de ce magiſtrat, parce qu'elles condamnent ſes injuſtices: *Abiit triſtis.* Quand nous traitons, ou la queſtion de l'uſure, ou celle de l'aumône, nous n'avons plus auprés de ce riche le même accez, parce que nos déciſions ne s'accordent pas avec ſon avarice. *Abiit triſtis.* Or prenez garde néanmoins qu'il en va dans la morale par rapport au ſalut, comme dans la foy. Un ſeul point de Religion que je ne crois pas, me rend entiérement infidéle, & un ſeul point de la loy que je n'obſerve pas, me rend abſolument criminel & digne de mort.

Vous n'étes ni médiſant, ni vindicatif: auſſi ce ne ſera, ni la vengeance qui vous damnera, ni la médiſance: mais vous étes idolâtre de vôtre fortune, & vous voulez à quelque prix que ce ſoit vous élever: vôtre ambition vous perdra. Vous êtes charitable, droit, déſintéreſſé: mais vous aimez la vie molle: la cauſe de vôtre reprobation ce ne ſera, ni vôtre dureté envers ceux qui ſouffrent, ni vos artifices & vos menſonges, ni vôtre

intérêt ; mais ce sera vôtre oisiveté & vôtre mollesse. Tandis que vous voudrez user de ces réserves, que vous ne travaillerez qu'à demy, & que vous refuserez quelque chose à vôtre salut, au lieu d'y faire tout servir, je ne me lasseray point de dire que vous ne voulez pas vous sauver. *Et nolebant venire.*

Consultez-vous sur cela vous-mêmes ; tâchez à bien connoître la véritable situation de vôtre cœur ; appliquez-vous les mêmes paroles que Jesus-Christ adressa à ce malade de l'Evangile :[a] *Vis sanus fieri?* Ay-je voulu jusques à present me sauver ? l'ay-je voulu sincérement ? l'ay-je voulu efficacement ? l'ay-je voulu pleinement ? Ne me suis-je point contenté de dire que je le voulois, sans le vouloir : ou si je l'ay en quelque sorte voulu, n'a-ce point été une simple veuë de l'esprit, une volage affection du cœur, sans fruit, sans conséquence, en un mot une velléité plûtôt qu'une volonté ?

Vis? le voulez-vous, mes Fre-

a *Ioan. cap. 6.*

res, & ſentez-vous toute la force de cette demande que je vous fais? Il s'agit de ſçavoir ſi vous voulez vous ſauver; ſi, dis-je, vous le voulez tellement que vous ſoyez réſolus à y donner tous vos ſoins, que vous en cherchiez les moyens, & que vous les preniez tous, ſans en exclure aucun, dés qu'il peut en quelque façon que ce ſoit contribuer au ſuccez d'une affaire ſi importante. Si ce n'eſt pas ainſi que vous le voulez, j'oſe dire qu'il vaudroit mieux pour vous de ne le point vouloir du tout. Car vous devez bien obſerver le plus dangereux artifice dont uſe l'ennemi de nôtre ſalut, pour nous mener à la perdition: c'eſt de nous entretenir dans ces volontez générales, dans ces volontez foibles, dans ces volontez imparfaites qui nous déguiſent le péril où nous ſommes, & qui nous trompent. On ſe perſuade qu'on ſera ſauvé, parce qu'on n'eſt pas auſſi méchant que les autres, & que l'on fait quelques bonnes actions. On vit dans cette

fausse persuasion ; on s'y nourrit & l'on tient toûjours le même train de vie, sans craindre le terme auquel il doit aboutir.

Vis ? le voulez-vous ? je ne suis point en peine de sçavoir, si vous voulez être riche, grand, heureux, dans la prospérité & dans la fortune : je le connois assez par les mouvemens que vous vous donnez pour cela. Mais parce que je ne vois point en vous la même vigilance sur ce qui regarde le salut, le même feu, la même activité, le même courage à entreprendre, la même prudence à vous conduire & à agir, la même force & la même constance à achever ; parce que vous ne faites paroître au contraire que de l'indifférence & de la lenteur, j'ay droit de douter si vous voulez vous sauver. Il y a plus : j'ay même une raison infaillible de penser que vous ne le voulez pas. Ce qu'on veut bien, on le fait, dès que la chose nous est possible & qu'elle dépend de nous. Si vous voulez me servir ;

dit-on dans le monde, montrez-le moy dans l'occasion; & comme ces sortes de protestations que l'on se fait communément les uns aux autres d'un service réciproque sont presque toûjours sans effet, on ne compte nullement sur tout ce qu'elles disent, ou plûtôt on ne les prend que pour des maniéres de parler qui ne disent rien. Vous avez beau me répondre aussi, que vous voulez vous sauver : si cela est,& si vous voulez m'en convaincre, *si vis*, donnez m'en des preuves plus réelles que des paroles : gardez les commandemens:[a] *Serva mandata.* Quand je vous verray éviter avec soin tout ce qui peut blesser vôtre conscience, retrancher de vôtre table, de vôtre équipage, de vos parures, de vos entretiens, de vos divertissemens, tout ce qui intéresse vôtre salut; vous instruire de vos devoirs & les observer tous religieusement; prendre toutes les mesures que la sagesse Evangélique peut fournir, pour vous conserver dans la grace

a *Matth. cap.* 19.

de Dieu, ou pour y rentrer lors que vous craignez de l'avoir perduë; y employer tous les moyens qu'une veritable penitence ne manque point d'inspirer; vous exercer dans une fréquente pratique des vertus Chrétiennes, & amasser tous les jours de nouveaux fonds pour le Ciel & de nouveaux merites, alors je conviendrai que vous voulez vous sauver. Mais jusques là je n'ai point de marques certaines qui me le fassent juger.

Vis ? le voulez-vous ? je ne vous demande pas si vous voulez être sauvez, mais si vous voulez vous sauver. Il n'y a personne qui ne voulût être sauvé : car quel est l'homme assez ennemi de lui-même pour ne souhaitter pas d'être éternellement heureux ? Mais il y en a bien peu qui veulent se sauver, c'est à dire, qui veulent faire quelque chose pour cela, prendre sur soi, se renoncer, se mortifier, parce qu'on ne peut se contraindre & qu'on n'aime point la peine. Mais, mes Freres, si nous ne vou-

lons pas nous ſauver, que voulons-nous dans la vie ? Quel eſt le but de nos deſirs, & le terme de nos eſperances ? que cherchons-nous ? à quoi aſpirons-nous ? que craignons nous? pourquoi travaillons-nous, ſi toutes nos veües, toutes nos pretentions, toutes nos craintes, toutes nos recherches, ſi tous nos travaux ne ſe raportent pas à la ſeule affaire que nous ayons ſur la terre, qui eſt le ſalut?

Le juſte, mais le terrible reproche, que Dieu fera à un réprouvé, lors qu'il lui dira : j'ai voulu vous ſauver, & vous ne l'avez pas voulu ! [a] *Volui, & noluiſti.* Je l'ai voulu, quand j'ay verſé mon ſang, & que je l'ay fait couler pour vous laver de vos pechez & pour vous ſanctifier. Je le voulois, quand je vous appellois par ma grace, & que je faiſois tant d'efforts, ou par moy-même, ou par mes miniſtres, pour vous toucher : tantôt en vous affligeant, & tantôt en vous conſolant : tantôt en vous intimidant par mes menaces ; &

[a] Math. cap. 37.

tantôt en vous encourageant par mes promesses:tantôt en vous instruisant par l'exemple des autres & par les divers evenemens de la vie, & tantôt en vous pressant par les propres lumiéres de vôtre esprit & par les sentimens de vôtre cœur; recommençant mille fois à vous parler, & à vous attirer. Je le voulois alors; mais vous ne le vouliez pas. Ce n'étoit de vôtre part que des mépris & des refus, ou que des délais, des ménagemens, de faux temperamens pour concilier ensemble le monde & le Ciel, vos passions & vôtre salut. La Scéne est maintenant bien changée. Vous ne l'avez pas voulu, lors que je le voulois; vous commencez à le vouloir, & moi je ne le veux plus. Je veux au contraire vous rejetter, & que vous pleuriez éternelement vôtre ame que vous avez perduë & dont vous avez trop tard connu le prix. Je veux que ce soit une perte irreparable pour vous. Il falloit profiter des heureux momens où j'étois si

bien diſpoſé en vôtre faveur. Ils ſont paſſez, & c'eſt ſans retour.

Ils ſont paſſez, il eſt vrai, Seigneur, pour ces pecheurs dont le ſort eſt arreté, & dont une mort criminelle a conſommé la reprobation. Mais ils ne le ſont pas pour moy, tandis que je ſuis encore dans ma courſe, & qu'elle n'eſt pas finie. Ce que je n'ay pas voulu, ou ce que je n'ay pas bien voulu juſques à préſent, je puis deſormais le vouloir, & j'en ay compris la néceſſité. Que mon aveuglement étoit à plaindre, Seigneur; & qu'il étoit condamnable! Je voulois me ſauver; mais je craignois de le vouloir trop, parce que je ſentois bien à quoi m'engageroit une volonté plus efficace que la mienne. J'aimois à me flatter d'une volonté apparente, mais chimérique. Vous m'avez ouvert les yeux, Seigneur, & c'eſt peut-être le dernier coup de vôtre grace. Je ne vous dis rien de nouveau, quand je vous dis que je veux me ſauver; je l'ai dit cent fois; mais je ne l'ai ja-

mais dit comme je fais aujourd'hui. Je le veux ; & vous, mon Dieu, qui liſez dans les cœurs, vous le voyez. Je le veux, quoi qu'il m'en doive coûter. Plus de déguiſemens là-deſſus, plus de menagemens. En un mot, je le veux comme vous le voulez. Je prévois aſſez les ſuites d'une pareille réſolution : mais elles n'ont plus rien qui m'étonne, quand je penſe que l'éternité en ſera la recompenſe, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le ſaint Eſprit.



CINQUIE'ME PRETEXTE.

On ne vit point autrement que moi dans le monde.

SERMON

SUR LA COUTUME.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé; & ils se sont trompez: car leur malice les a aveuglés. Dans la Sagesse, Ch. 2.

J'Attaque aujourd'hui, Chrêtiens, le plus spécieux & le plus commun de tous les pretextes, dont se sert le pécheur, pour s'autoriser dans la vie criminelle qu'il méne : c'est celui de la coutume. On se croit pleinement justifié, quand on peut dire que le monde vit

vit de telle & de telle sorte ; & l'on se fait de l'exemple des autres une espece de necessité. Je ne suis au reste nullement surpris, que ce prétexte soit si ordinaire dans le monde, parce que le monde est rempli de foiblesse, de complaisance, & d'orgüeil ; & que ce sont là les plus prochaines dispositions, pour establir le pouvoir tyrannique de la coutume. Il y en a, dis-je, qui par foiblesse suivent le torrent & tournent toujours du côsté où ils son entraînez par la multitude, parce qu'ils n'ont pas assez de fermeté pour y résister. Ce sont des enfans, dit le Philosophe Payens,[a] qui contrefont tout ce qui voyent faire, & qui trouvent méme une prétenduë force d'esprit, à parler & à agir, comme on parle & comme on agit communément. Il y en a d'autres, qui par une lâche complaisance ne cherchant qu'à se rendre agréables à ceux avec qui ils ont à vivre, en prennent pour cela les maniéres & se réglent, autant qu'il est possible, sur leurs actions,

a *Aristot.*

parce qu'ils sçavent que c'est sur tout par la ressemblance qu'on plaît. Un Ancien les comparoit à une cire molle, qui reçoit indifferemment toutes sortes de figures ; & qui selon les diverses impressions qu'on lui donne, tantost porte l'image d'un démon, & tantôt celle d'un Ange. Enfin il y en a plusieurs qui craignent la raillerie, & qui se laissent dominer par le respect humain. L'orgüeil leur fait approuver au dehors, ce qui condamnent souvent dans le cœur : & ils ne se conforment au grand nombre, que parce qu'ils sont trop sensibles aux reproches que leur attireroit une conduite particuliére & plus réglée.

Or si je puis détruire ce dangereux prétexte de la coutume, je croirai avoir levé un des plus grands obstacles de vôtre salut. Demandons les lumiéres au saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

C'ESTOIT autrefois la plainte de saint Augustin, & ce doit être

encore maintenant plus que jamais celle des Prédicateurs de l'Evangile, que la coutume a tellement ôté aux vices l'horreur qui les doit naturellement accompagner, qu'on ne les regarde presque la plusspart que comme de légers défauts, ou des usages permis, ou quelquefois mêmes comme des choses indispensables. Il n'y a que certains vices grossiers, sur quoy l'on ait conservé un reste de pudeur; & quoy que le Sang de Jesus-Christ ait esté également répandu pour tous les autres péchez ausquels nous sommes sujets, cependant la coutume, a prévalu de telle sorte, dit saint Augustin, qu'on les commet sans réfléxion & qu'on y demeure sans scrupule : a *Cætera verò pro quibus abluendis Filii Dei sanguis effusus est, quantùmvis magna sint, contemnimus.* C'est ainsi qu'à force de voir les désordres des autres, nous nous y accoutumons, & les tolérons ; & qu'en les tolérant, nous venons enfin nous-mêmes peu à peu à les commettre. b *Sic sapè videndo omnia tolera-*

a *August.* b *Idem.*

mus ; & sæpè tolerando non solùm velle, sed admittere cogimur.

Mais c'est une coutume establie, dit-on, & je ne veux pas sur cela me distinguer. J'en conviens ; c'est une coutume : mais qu'est-ce souvent que la coutume, repend saint Cyprien, sinon une ancienne erreur: [a] *Vetustissimus error* ? Et ne sçait-on pas, avoit dit avant lui Tertullien, que la coutume n'est pas ordinairement jointe avec la vérité : [b] *Consuetudo sine veritate* ? Vous prétendez donc en vain, Chrestiens, vous excuser sur la coutume : si elle est mauvaise, rien ne la peut justifier. Ie la considere en deux manieres ; premiérement par le nombre, & secondement par la qualité des personnes qui la suivent. Si vous dites, mon cher Auditeur, que tout le monde fait telle & telle chose ; je vous réponds que la multitude pour nombreuse qu'elle soit, bien loin d'autoriser une mauvaise coutume, est au contraire une régle toujours tres-dangereuse à suivre. Si vous dites que ce sont les gens

a *Cypr* b *Tertull.*

les plus distinguez qui se comportent de telle & de telle façon ; je vous réponds , qu'il n'est point dans les personnes, quelles qu'elles soient , de qualitez , qui puissent oster à une mauvaise coutume ce qu'elle a de condamnable , ni qui doivent par conséquent la maintenir. Je fonde ces deux propositions sur les paroles de Tertullien,& j'en fais le partage de ce discours.[a] *Non praest Evangelio, neque privilegium nationum, neque patrocinium personarum.* N'ayons égard, pour suivre la coutume , si elle n'est pas bonne , ni à la multitude de ceux qui la suivent; c'est la premiére Partie : ni à leur qualité;c'est la seconde Partie. La matiére est importante. Commençons.

PREMIERE PARTIE.

DEUX choses doivent nous faire craindre de marcher aprés la multitude. En premier lieu , c'est qu'il n'est rien que l'Ecriture & les maîtres de la morale ayent plus généralement condamné , que la multitude. En second lieu , c'est

a *Tertull.*

ni l'Evangile. Car autant qu'il est naturel que les membres s'accommodent au corps, autant paroist-il raisonnable dans la societé humaine, que chaque particulier s'accorde avec la communauté dont il fait partie. A quoy j'ajouste avec saint Thomas, que ce seroit un étrange entestement, que de préférer une opinion & une conduite qui nous est propre, à toutes les autres, & de se persuader que tout le reste des hommes se trompe, & qu'on a seul découvert la vérité. Mais prenez bien garde à l'exception de saint Augustin, lors qu'il nous avertit que cette régle regarde seulement les choses indifférentes, & qui ne choquent évidemment ni le bon sens, ni la Loy de Dieu : car dés que l'un ou l'autre s'y trouve en quelque sorte interessé, la coutume n'a plus de force, & ne doit plus être écoutée.

[a] Secondement, continuë le même Docteur, écrivant à un homme naturellement timide & scrupuleux, on ne doit pas faire diffi-

a. *August.*

culté de vivre comme le grand nombre, quand il eſt compoſé des perſonnes les plus ſages & les plus vertueuſes. Cette régle eſt propre particuliérement à guérir certaines conſciences timorées, qui ſe font de vains ſcrupules, qu'elles ne ſont pas capables de réſoudre elles-mêmes & qui ne ſervent qu'à les tourmenter. Il leur faut des principes également ſenſibles & ſeurs, pour agir; & il n'y en a point de meilleur alors, que la conduite ordinaire des plus gens de bien, dont les exemples frappent nos yeux, & ſur les traces deſquels on peut marcher en aſſeurance.

Troiſiémement, pourſuit ſaint Auguſtin, en matiére de Foy on doit déférer beaucoup à la multitude, & s'en tenir à ce que nous trouvons univerſellement eſtabli parmy les fidéles: [a] *Multitudini credentium defertur.* Ainſi ce qui m'attache ſur tout à l'Egliſe, conclut-il, c'eſt l'autorité & le conſentement de tous les peuples:

a *Auguſt.*

[a] *Tenet me consensus populorum.* Et pour confirmer la pensée de ce Pere, vous sçavez, Chrestiens, que le saint Esprit a promis de se trouver au milieu d'une multitude assemblée en son nom, & de leur inspirer sur les points de Religion les connoissances nécessaires & les véritables sentimens.

Mais, Messieurs, s'il est bon de croire comme plusieurs; il n'est pas souvent à propos d'agir comme eux : & dans la pratique ce qui doit nous conduire, c'est la verité seule, selon l'expression de saint Bernard, & non point un faux privilége que le monde attribuë à la multitude & dont nous faisons un si dangereux abus.[b] *Debet nos judicium veritatis ducere, non privilegium consuetudinis.* C'est à dire, que sans prendre garde à ce que le monde fait, il faut seulement examiner ce qu'il devroit faire, & le faire hautement dés qu'on l'a connû, dût-on en le faisant, n'estre suivi de personne.

L'Ecriture est pleine de cette

a *Idem.* b *Bern.*

ſage maxime, & c'eſt de là que ſaint Bernard l'avoit tirée. Il ſçavoit qu'il n'y a qu'à ſuivre la foule pour ſe laiſſer bien-toſt entraiſner au mal, & qu'il nous eſt pour cela ordonné de l'éviter: [a] *Non pecces in multitudinem civitatis; nec te immittas in populum.* Il ſçavoit que Dieu nous défend expreſſément de marcher dans le chemin des nations, c'eſt à dire, dans la voye ordinaire & publique: [b] *In viam gentium ne abieritis.* Il ſçavoit qu'un des plus importans avis que nous donne l'Apoſtre ſaint Paul, eſt, de ne nous pas conformer aux coutumes du ſiécle: [c] *Nolite conformari huic ſæculo.* Il ſçavoir, ſelon la parabole de l'Evangile, que la ſemence jettée dans le grand chemin, au lieu d'y prendre racine, y fut foulée aux pieds par les paſſans & enlevée par les oyſeaux du Ciel: [d] *Aliud cecidit ſecùs viam, & conculcatum eſt, & volucres Cœli comederunt illud.* Et ſi je pouvois enfin, aprés de ſi ſaintes

a *Eccl. cap.* 7. b *Matt. cap.* 10. c *Rom. cap.* 12. d *Luc cap* 8.

autorisez, faire parler un Payen dans une chaire chrestienne, c'est le Sage de Rome, [a] vous entendriez de sa bouche vôtre condamnation; & vous apprendriez d'un idolastre, éclairé des seules lumiéres de la raison humaine, ce qu'on a tant de peine à vous faire comprendre par les grands principes de la Foy : qu'en marchant, ce ne sont point tant les traces des autres que nous avons à estudier, que le devoir qu'il faut écouter uniquement, & qui doit préférablement à tout le reste nous servir de guide.

Aussi je remarque que Jesus-Christ dans l'Evangile a toujours attaché à la multitude un caractére de réprobation. C'est un principe commun, que les chemins les plus fréquentez sont toujours les plus seurs : mais si ce principe est vray par tout ailleurs, dit le Sauveur des hommes, il ne l'est pas dans l'affaire du salut & àlégard du Ciel. Au contraire la voye qui y conduit est

a *Senec.*

étroite, & le nombre de ceux qui la prennent est le plus petit. Mais pour le chemin qui méne à la perdition, qu'il est large; & qu'on voit de gens y entrer! Or par la multitude de ceux qui se perdent, il ne faut par seulement entendre les Payens, dont le nombre est sans comparaison beaucoup plus grand, que celuy des Chrestiens: mais le Fils de Dieu veut nous marquer, que même parmy les Chrêtiens, & dans la vraye Eglise, où les moyens du salut sont si abondans, il y en a néanmoins trés peu qui se sauvent, & incomparablement davantage qui se damnent. C'est dequoy saint Augustin estoit vivement touché en preschant au peuple. Helas! mes Freres, s'écrioit-il, nous nous rejoüissons, quand nous voyons nos Eglises pleines d'auditeurs, qui assistent à la parole de Dieu. L'apparence est belle, mais qu'elle est trompeuse; & quand nous voulons biens éxaminer le sujet de nôtre joye, qu'elle se change bien-tost

dans

dans une véritable douleur ! Car nous en voyons beaucoup qui entendent la sainte Parole ; mais que nous en voyons peu, qui en profitent ! [a] *Multi sunt, qui audiunt; sed pauci sunt, qui obediunt.* Dans la même grange où l'on bat, combien de paille, & combien peu de grain ! C'est à dire, dans la même societé des fidéles, combien de méchans & combien peu de bons ! & par conséquent combien de réprouvez, & combien peu de sauvez !

Aprés cela, vous vous rassseurez, Chrêtiens, sur la multitude. Mais rien au contraire ne doit davantage vous faire trembler. C'est le multitude qui s'égare. C'est contre la multitude, que le Sauveur du monde s'est le plus hautement déclaré. C'est à la multitude, que sont réservez les plus rigoureux châtimens de Dieu. Ce sera donc avec la multitude, en la suivant, que vous serez condamnez.

Et est-il rien en effet de plus condamnable ? Pour développer cette

a *August.*

seconde pensée d'une maniére sensible, entrons dans un détail abregé des mœurs de nôtre siecle. Examinons comment le grand nombre dans le Christianisme se comporte, & formons de là un raisonnement, auquel je vous prie de vous appliquer, pour le comprendre dans toute sa force. Car si vous voulez arriver à la vie & être sauvé, disoit le Fils de Dieu, gardez les Commandemens:[a] *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Sans cela il n'y a point de salut pour vous. Or où sont maintenant observez les Commandemens de Dieu, & par qui ? Attachons-nous à quelques points generaux & plus importans.

Est-ce parmy le grand nombre que sont exactement suivies les regles les plus inviolables de la pudeur, & de l'honnêteté chrêtienne ? Quelle innocence dans les pensées ? Quelle pureté dans les sentimens ? Quelle modestie dans les paroles ? Quelle retenuë dans les actions ? Ah ! Messieurs,

a *Matth. cap.* 19.

[a] le Prophete l'a dit, & il n'est que trop vray, que l'adultére, selon son expression, s'est répandu sur la terre, comme un torrent impétueux qui entraîne tout. Où la trouverons-nous désormais cette belle vertu? Chez les petits? mais c'est là que le vice domine avec d'autant plus d'empire, qu'il se trouve souvent secondé par l'intérest. L'interest triomphe de tout; & quand une fois il persuade le crime, il y à peu de résolutions si bien affermies, qui tiennent long temps contre une si dangereuse tentation. Chez les grands? tout y inspire la mollesse; tant de parures, tant d'habillemens immodestes, l'oysiveté, la bonne chére, le jeu, les compagnies, les spectacles. Dans les conditions médiocres? il est vray qu'on y a vû plus long-temps de la régularité & de l'ordre; mais peu à peu la contagion a gagné par tout. Comment? par une folle émulation qu'ont euë particuliérement les personnes du séxe, & par un entêtement ridicule de sortir

[a] *Osée cap* 4.

de leur état pour s'égaler à ceux du plus haut rang : d'en affecter toutes les maniéres & tous les airs ; d'en prendre le luxe dans les ornemens, la richesse dans les meubles, la magnificence dans les équipages, la délicatesse dans les repas, la dépense dans les assemblées de plaisir, la liberté dans les visites & dans les entretiens. De là sous une fausse image de grandeur, les véritables vices des grands se sont glissez ; & cette damnable maxime, de vouloir se régler sur les autres, a tout corrompu.

Est-ce parmy le grand nombre que sont respectées les plus saintes loix du bon droit & de l'équité ? Au contraire, où ne sont-elles pas impunément violées ? C'est présentement sçavoir vivre selon le monde, que de sçavoir dans une querelle se faire soy-même justice, par tous les moyens que la vengeance peut fournir ; dans un procez, user de toutes les procédures, bonnes ou mauvaises, que l'artifice peut inventer ; dans un commerce, dans un parti, gagner à l'excez,

& par toutes les voyes que l'interêt ne manque point de suggérer. Voilà, dis-je, la grande habileté de nôtre siécle; les intrigues, les tours de souplesse, les perfidies, les chicanes, les usures, les concussions.

Est-ce parmy le grand nombre qu'on voit des Juges desinteressez, des domestiques fidéles, des riches charitables, des pauvres soumis, des enfans dociles, des peres & des meres vigilans? A quoy sont réduits les exercices les plus essentiels du Christianisme; & comment sont pratiquez le jeûne, l'aumône, la priére, la confession, la communion, les bonnes œuvres? A cela je n'ay qu'un mot à répondre; c'est celuy de saint Jean.[a] *Mundus totus in maligno positus est.* Le monde est rempli d'iniquité; & le dereglement, plus que jamais, y est général. Concluons: manquer aux devoir les plus expressément ordonnez de Dieu; les sacrifier à son plaisir, à son ambition, à son avarice; sans autre guide que ses passions, sans autre loy que ses dé-

a *Ioan. cap.* 5.

ſirs, & ſans autre Divinité que le monde; eſt-ce là une conduite chrêtienne & ſeure? Qui l'oſeroit dire, ou qui l'oſeroit même penſer? Toutefois ce ſont les exemples que nous donne la multitude: voilà la coutume.

La belle excuſe au Jugement de Dieu, quand vous lui direz: Seigneur, j'ay déchiré la réputation de mon prochain, parce que les autres ne l'épargnoient pas plus que moy. Je me ſuis approprié le bien d'autruy, parce que les autres ne s'en faiſoient pas plus de ſcrupule que moy. J'ay prophané les lieux les plus ſacrez par mes irréverences, parce que les autres ne s'y comportoient pas avec plus de retenuë que moy. J'ay vécu dans la molleſſe & l'oiſiveté, ſans bonnes œuvres & ſans pénitence, parce que les autres en uſoient ſur cela comme moy. Inſenſé que vous êtes, répond ſaint Chryſoſtome! vous vous accuſez, au même temps que vous prétendez vous excuſer. Dieu ne vous avoit-il pas averti de fuir

le monde, & que c'étoit son ennemi ? Ne vous avoit-on pas assez fait entendre que le Christianisme étoit un état de retraite & de separation ? Jesus-Christ n'avoit-il pas appellé ses Disciples, le petit troupeau, le troupeau choisi & particulier ? Que faites-vous donc en voulant vous justifier sur le grand nombre de ceux qui vous ont précedé & attiré aprés eux ? Vous produisez des titres invincible contre vous-méme, & il ne faut que vostre propre confession pour vous réprouver.

Il falloit comme ces fidéles Israëlites, laisser le peuple fléchir le genou devant Bâal ; & vous, demeurer ferme, & maintenir l'honneur du Dieu d'Israël. Il falloit comme le jeune Tobie, laisser des troupes d'adorateur offrir leurs sacrileges hommages aux fausses divinitez de Jéroboam ; & vous cependant, vous retirer dans le Temple du Seigneur, & lui presenter vostre encens. Il falloit raisonner comme le sage & le saint vieil-

lard Eléazar, & vous dire à vous-même : Si je trahis les interêts de Dieu & de sa loy, je pourrai peut-être par la ménager la faveur des hommes, & me garantir de leurs coups ; mais j'attireray sur moy la colere du Ciel & rien ne pourra me mettre à couvert de ses vengeances. Or il vaut bien mieux pour moy, que par une conduite oposée aux fausses maximes des hommes & à leurs pernicieuses coutumes, je leur devienne odieux & méprisable, que de tomber entre les mains du souverain Juge, à qui rien ne peut résister, & contre lequel toute la puissance humaine ne pourra pas me défendre. Ainsi parloit le genereux Machabée. Et c'est aussi par ce grand principe, que tant de Solitaires se sont retirez au désert ; que tant de Religieux se sont enfermez dans le cloître ; & que dans le siécle même, tant de personnes vertueuses vivent au milieu du monde comme n'étant point du monde : tous persuadés, que les voyes du monde

ne sont point les voyes de Dieu.

N'ay-je donc pas toujours, Chrétiens, un juste sujet de déplorer vôtre aveuglement, & de craindre pour vôtre salut, quand je vous vois suivre avec tant de confiance des coûtumes que l'usage à établies parmi des hommes, mais qu'il n'a pas pour cela justifiées devant Dieu? Est-il une illusion plus dangereuse; & en est il une plus ordinaire? Combien le faux principes se sont introduits par là dans le monde, & tiennent les consciences dans une trompeuse securité? On se fait, sur tout à certains tems de l'année, une occupation continuelle du jeu & des autres divertissemens qui l'accompagnent: on y consume les journées, & souvent même les nuits entieres: pourquoi? parce que c'est la coutume. On se permet dans les conversations mille manieres de parler; on se donne dans les compagnies mille libertez, sur quoi l'on n'entre jamais en scrupule: pourquoi? parce

que c'eſt la coutume. On n'épargne rien pour des dépenſes qui paroiſſent & pour ſoutenir un vain éclat, tandis qu'on laiſſe en ſecret gémir & des domeſtiques, & des marchands, ſans les payer. On obandonne une famille & des enfans; on refuſe tout à leur entretien, pour avoir de quoi fournir à des parties de plaiſir; & l'on eſt tranquille là-deſſus: pourquoy? parce que c'eſt la coutume. On fait un trafic caché de Benefices, & à la faveur de quelques ſubtilitez on vend & l'on achére ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré. On ſe ménage par des détours fins & délicats, des intereſts aſſeurez dans l'emplois de ſon argent, ſans rien aliener du fonds, & ſans le riſquer. On ſe ſouſtrait aux legitimes pourſuites d'un créancier, lors qu'on accable d'ailleurs un debiteur, & qu'on le preſſe ſans compaſſion. On s'engage ſans habileté dans les profeſſions honorables, mais qui demandent de l'étude, & l'on y decide quelquefois les

plus importantes affaires sans connoissance. On vit en repos sur tout cela : pourquoi ? parce que c'est la coutume. C'est à dire en un mot, que l'on se damne, parce que c'est la coutume de se damner.

Ah ! ne nous y trompons pas. Il est vrai que parmi les hommes la multitude des criminels en dérobe toujours plusieurs à la severité du Juge; & les Princes mêmes dans les grandes seditions, où ne connoissent pas tous les coupables, ou s'ils les connoissent, sont obligez au moins de dissimuler pour ne point trop répandre le sang. Mais au Jugement de Dieu, au redoutable Tribunal de ce Iuge infiniment puissant, & vengeur de tous les crimes, comme tous les crimes lui sont connus, bien loin que la multitude vous couvre contre ses traits, elle ne servira au contraire, qu'à allumer d'autant plus sa colere, qu'il y aura plus de sujets sur qui l'exercer. C'est la grande reflexion de saint Eucher : a *Quid prodest multitudo in die In-*

a *Euch.*

dicii, ubi multi judicabuntur? Seray-je moins reprouvé, parce que je le ferai avec plusieurs autres; & dans l'enfer, les compagnons de ma misere me rendront-ils moins malheureux? Quand Dieu à la face de l'univers aura prononcé contre moy, quel secours pourray-je recevoir de cette multitude que j'aurai suivie; & ne seront-ils pas même les premiers à m'accabler de leurs reproches, & à insulter à mon malheur?

Ainsi, l'important avis que j'ay à prendre, c'est celui que les Anges chargez de la conduite de Lot, lui donnerent, en le preservant de l'incendie de Sodome, & le menant sur la montagne. [a] *Salva animam tuam.* Laissons dire, & laissons faire les autres; mais pensons à nous, & nous sauvons. Ne courons pas en aveugles nous précipiter dans les flammes; & n'augmentons pas au milieu de Sodome le nombre de tant de victimes que le feu dévore. Je n'en ressentirai pas moins les atteintes, soit

a *Genes. cap.* 10.

que

que je brusle seul, ou que ce soit parmy un grand peuple. Dieu frappe également son coup, par tout où le crime se presente à ses yeux; & les foudres qu'il lance contre les uns, n'épuisent pas le trésor infini de ses vengeances, & ne le rendent pas moins formidable aux autres. Non, non, ne me parlez plus, dangereux partisans du monde & de ses coutumes. Vous m'aviez trompé; & je me laissois aller aprés vous au mouvement qui m'emportoit vers le précipice. Mais le Seigneur m'a ouvert les yeux, & j'ay reconnu mon égarement, & l'illusion où j'estois. Achevez, mon Dieu, & me donnez la force de rompre tous les engagemens que j'ay eû jusques à présent avec les pécheurs, & dont vôtre grace m'a fait appercevoir le péril. Nous ne devons ceder, ni à leur nombre, quel qu'il soit, comme nous l'avons veû; ni à leur qualité, pour distinguée qu'elle paroisse, & de quelque nature qu'elle soit, comme nous l'allons voir dans la seconde Partie.

nous, que la crainte de Dieu, lequel nous y oblige. [a] *Non solùm propter iram, sed etiam propter conscientiam.*

Mais en évitant un excez, il faut aussi se garder d'un autre, qui n'est cependant que trop ordinaire : c'est de se livrer aveuglément à toutes les idées des Maîtres qui nous gouvernent; d'en prendre toutes les passions, & de se persuader, selon l'expression de S. Cyprien,[b] que les vices sont sanctifiez, dés que ce sont les vices des Dieux.

Le temperament raisonnable que je découvre entre ces deux extrémitez, consiste à bien distinguer deux choses dans toutes les personnes constituées en quelque dignité, & dont nous sommes dépendans ; sçavoir, leur autorité, & leur vie. Nous devons respecter l'une ; mais nous ne devons pas toujours nous régler sur l'autre. Ils ont bien droit de se faire obéïr ; mais ils n'ont pas droit pour cela de se faire imiter : & tandis que le Ciel nous fait un commandement exprés de re-

[a] *Ibid.* [b] *Cypr.*

evoir leurs ordres, ils nous ordonne souvent au contraire de rejeter leurs exemples.

Car il est vray, Chrêtiens, & ous le sçavons assez, qu'il n'y a oint communément de vie plus pposée à l'Evangile, que la vie es grands du monde; & la raion est, dit saint Isidore, que les rands patrimoines & les grandes ortunes sont de grandes occasions de grandes tentations. a *Grandis entatio.* Quand on est maître de ivre à son gré; qu'on peut contenter impunément ses désirs, & qu'on abondamment de quoy y fournir l est bien difficile alors de résister l'attrait, & de se contenir dans la égle. L'experience ne nous le fait que trop voir, & je l'apprends encore de saint Ambroise, dans l'apologie qu'il a faite de David b *Lubrica est potestas in manibus potentis; & facilitatem illam imperandi & faciendi, dicam incentivum delinquendi.* Il n'y a rien de plus dangereux, dit ce Pere, dans les mains des puissans du siécle, que

a *Isid.* b *Ambr.*

leur puiſſance même ; & cette liberté qu'ils ont de tout commander & de tout faire, eſt une amorce au peché, dont il ne leur eſt pas aiſé de ſe défendre.

Ainſi, bien loin que les coutumes des grands & que leurs mœurs vous doivent ſervir de modéles ; on ne peut dans le cours ordinaire de la vie vous donner une maxime plus ſeure, que de faire tout ce qu'ils ne font pas, & de ne rien faire preſque de ce qu'ils font. Que ce ſoient pour vous des objets de compaſſion ; ils le méritent bien : & pour peu qu'on ait de zéle, l'on ne peut voir ſans en être touché, la corruption & les criminelles habitudes qui regnent parmi les perſonnes les plus diſtinguées par leur naiſſance ou par leur employ. Mais plus vous déplorez leur aveuglement, & plus il vous ſemble en effet déplorable, plus vous devez vous en garder. Ecoutez ſur cela ſaint Eucher. [a] *Obſecro vos* : je vous prie, mes Freres; de quoy ? d'enviſager tellement les défauts du pro-

[a] *Euch.*

chain qui se présentent à vôtre veûë, sur tout ceux des grands, que vous ne les regardiez jamais par ce qu'ils ont d'engageant pour vous & de contagieux, mais toujours par ce qu'ils ont de mauvais en eux-mêmes & de honteux : a *Semper ut opprobrium, nunquam ut exemplum.* Un tel fait telle chose; je le sçais : une telle souffre telle chose; j'en conviens : celle-là est ainsi parée; celuy-cy entretient depuis long-temps un tel commerce, & ce sont des gens de marque; tout cela est vray : mais ce doivent estre encore des Chrestiens, c'est à dire, des gens humbles, modestes, équitables, désintéressez, sans attachement au monde & à ses plaisirs. Tandis qu'ils ne sont pas tels que Dieu les demande, vous ne devez rien craindre davantage, que de devenir tels qu'ils sont : *Semper ut opprobrium, nunquam ut exemplum.*

Mais hélas! Chrestiens, par quel enchantement sommes-nous devenus esclaves de la grandeur,

a *Idem.*

jusques à luy asservir nôtre conscience ? C'est que l'éclat nous éblouït, & qu'il y a je ne sçais quel charme attaché aux dignitez du siécle, qui nous aveugle & qui nous entraîne. Ou bien, c'est que l'intérest nous domine; & que dans la dépendance où nous sommes nez, il nous fait prendre indifféremment tous les moyens de nous insinuer auprés de ceux qui décident de la fortune, & qui sont maîstres des graces: Or de-là résulte un double crime : l'un dans les grands, & l'autre dans ceux qui les imitent. Ecoutez-moy.

Vôtre crime, Grands du monde, vous que le Ciel a revestus de l'autorité, c'est de la laisser servir, par la force qu'en tirent vos exemples, à establir & à répandre des usages, contre lesquels vous devriez au contraire employer tout vôtre pouvoir, pour les prévenir dans leur origine, ou pour en arrester le cours. Et quel désordre, qu'un Prince au milieu d'une cour attentive à l'estudier ; qu'un Magi-

ſtrat à la teſte d'une ville, expoſé aux yeux du public, qui l'obſerve; qu'un pere dans une famille, dont il eſt le chef; tous chargez, ſelon leur caractére & la place qu'ils tiennent, de maintenir la régle, ſoient ſouvent eux-mêmes les autheurs des abus qui s'introduiſent; & deviennent des ſujets de ſcandale pour ceux que le Ciel a confiez à leur conduite, & dont ils devroient être les guides & la lumiére ?

Quel déſordre, Femmes du monde, (vous à qui le rang, la beauté, ou quelque diſtinction que ce ſoit, donne une certaine ſupériorité, qui fait preſque pour les autres de toutes vos actions & de toutes vos coutumes autant de loix) lorſque vous vous ſervez de cette eſpéce d'empire, pour donner cours à des modes ſcandaleuſes, que vôtre vanité a inventées, ou pour abolir des bienſéances, qui vous geſnent, & qui ſont toutefois des préſervatifs néceſſaires contre la liberté du ſiécle ? Craignez la menace que

Dieu vous fait dans Isaye[a] *Dies Domini super omnem superbum, & excelsum; & super omne quod visu pulchrum est.* Que signifie ce jour du Seigneur, ce jour terrible, dont parle le Prophéte? c'est à dire, un jour auquel Dieu vous prépare de terribles chastimens, parce que vous corrompez son peuple. En vain dites-vous que vos intentions sont innocentes : je ne puis me le persuader. Mais quand au fonds elles le seroient, combien les suites en sont-elles criminelles? Car il n'est point de poison qui se communique plus promptement que ces damnables inventions d'une ingénieuse mondanité; & tout un Royaume dans l'espace de quelques mois se trouve infecté de ces dangereuses nouveautez en matiére d'ajustemens, d'agrémens, de cajolleries, de façons de faire, où souvent nulles mésures ne sont gardées, & qui entretiennent les cœurs, comme parle saint Jacques, en mille pensées & en mille désirs impurs: [b] *In luxuriis enutristis corda.* Com-

a *Isa. cap.* 2. b *c. cap.*

ien d'ames par là avez-vous perduës? En effet, on est pas insensible; on n'est ni de pierre, ni de bronze; on n'est point d'une autre nature que David, qui fut vaincu; on est même surpris plus aisément encore que lui, & l'on tombe sans cesse dans le piége. Le mal se répend de l'un à l'autre, se perpétuë, & bien-tost enfin devient sans remede, parce qu'il passe en coûtume.

Cependant, Chrestiens, malgré la coutume, ce n'en est pas moins un mal; & quoy qu'il soit difficile de résister à l'autorité humaine, c'est néanmoins un effort tellement nécessaire, que nulle difficulté ne vous en peut dispenser. Vous le devez, dans quelque sujettion que vous tiennent les Princes de la terre; vous que vôtre estat engage à demeurer auprés d'eux. Vous le devez, domestiques, dans quelque degré d'élevation que soient les maistres que vous servez, & quoy que vous en puissiez attendre en menageant leur faveur. Vous

le devez, Enfans, quelque soumission que la nature éxige de vous à l'égard d'un pere & d'une mere, dont vous avez reçû la vie. Nous le devons tous, mes chers Auditeurs, quelque force que puissent avoir pour nous engager les différens objets que le monde présente à nos yeux. Et souvenons-nous, que nous avons là-haut dans le Ciel un maistre plus grand encore que tous les grands du siécle; que c'est un Dieu; & que sa supresme volonté est la premiére & la souveraine loy: que nous ne pouvons donc sans crime la faire céder aux loix des hommes, & aux coutumes qu'ils voudroient establir; fussent-ils outre leur puissance, également recommandables par leur doctrine.

Jesus-Christ nous a donné là-dessus une belle maxime: taschons à en comprendre tout le sens. Les Scribes, dit le Fils de Dieu, & les Phariſiens se sont assis sur la Chaire de Moïse: faites donc ce qu'ils vous diront; mais ne faites pas

pas pour cela ce qu'il font. [a] *Super Cathedram Moysi sederunt Scribæ & Pharisæi : omnia ergò quæcumque dixerint vobis, servate & facite ; secundùm opera verò eorum nolite facere.* De qui parle le Sauveur du monde ? des Scribes & des Pharisiens ; c'est à dire, des Docteurs de la loy, les oracles du peuple & les ministres de la parole de Dieu. Dans quelle Chaire étoient-ils montez pour enseigner ? dans la Chaire même de Moyse, le législateur des Juifs, & avec le même caractére que ce Prophéte. De là que conclut Jesus-Christ ? la conséquence qu'il tire contient deux parties : recevez donc avec respect leurs enseignemens, & les gardez ; voilà la premiére : mais laissez leurs œuvres ; voilà la seconde. La raison de l'un & de l'autre, c'est qu'ils disent d'une façon, & qu'ils font tout le contraire ; ou plûtôt, c'est qu'ils disent & qu'ils ne font pas. [b] *Dicunt, & non faciunt.*

Heureux siécle que le nôtre, si

a *Matth. cap.* 23. b *Ibid.*

la pratique répondoit aux connoiſſances que nous avons ! Jamais ſiécle peut-être ne fut mieux inſtruit, ni ne fournit plus de gens habiles & capables de conduire les ames. Auſſi, c'eſt aux ſçavans à enſeigner les autres, & à leur montrer le chemin ; & il eſt vray que la ſcience a une vertu & comme un aſcendant, qui la fait écouter & reſpecter. C'eſt pour cela même que Dieu, ou la communique à ceux qu'il deſtine aux ſaints miniſtéres, ou les oblige à l'acquerir par un travail réglé & aſſidu. Autrement, ſelon la figure de l'Evangile, ce ſont des aveugles qui ménent d'autres aveugles, & qui ſe jettent avec eux dans le précipice. Mais hélas ! le diray-je à ma propre confuſion, Chrétiens ? Le ſcandale le plus dangereux du Chriſtianiſme, c'eſt de voir quelquefois les miniſtres du Seigneur démentir leurs paroles par leurs actions, & détruire d'une part dans l'eſprit des peuples, ce qu'ils ſe ſont d'ailleurs efforcez d'y établir. Scandale d'autant plus ordinaire, que le monde

tout corrompu qu'il paroît & qu'il est en effet, est néanmoins plus délicat à l'égard des personnes consacrées à Dieu ; & que nous sommes souvent nous-mêmes moins attentifs à en prévenir la censure, & à nous préserver de sa malignité. Voilà sur quoy nous entendons les fidéles se récrier, & avec assez de sujet. A quoy s'en tenir, dit-on, puisque ceux qui nous instruisent, ont les mêmes foiblesses que nous & nous les laissent appercevoir ? Que penser, & à qui en croire ? N'en croyez, mes Freres, qu'à Jesus-Christ, & revenons-en toûjours à sa maxime. C'est une régle infaillible, & voicy l'application que j'en fais.

Quand nous vous disons, qu'il faut se détacher du monde & le mépriser ; que ses promesses sont trompeuses, & ses biens périssables ; que le salut est la grande affaire qui mérite seule de vous occuper, & que vous y devez rapporter tout : quand nous vous parlons de la sorte, observez fidélement les

leçons que nous vous faisons : *Servate & facite.* Mais si vous voyez ensuite l'Ecclesiastique ; sans égard à son caractére, & démentant les saintes instructions que vous avez recüeillies de sa bouche, entrer aussi avant que vous dans les intrigues du monde, rechercher avec empressement une dignité où il aspire, poursuivre avec châleur un procez où la raison a moins de part que la passion ; en un mot, donner tous ses soins à la vie présente ; voilà ce qu'il faut éviter : *Nolite facere.* Quand nous déclamons contre le vice, & que nous travaillons à vous inspirer de l'horreur pour le mensonge, la vengeance, la médisance, l'orgüeil l'avarice, le plaisir ; entrez dans nos sentimens, & en profitez : *Servate & facite.* Mais si peut-être aprés les discours les plus étudiez vous trouvez dans l'occasion le Prédicateur lui-même aussi vain que vous, aussi vindicatif, aussi médisant, aussi intéressé, aussi sensuel ; ce sont des défauts dont vous avez à vous garan-

it : *Nolite facere*. Quand nous
ous exhortons à la vertu, à la
riére, à la pénitence, à l'aumô-
e, aux bonnes œuvres, reconnois-
ez la voix de Dieu, qui se sert de
ous pour vous faire entendre ses
rdres, & lui obéissez : *Servate &*
acite. Mais si quelquefois au sortir
u sacré Tribunal, vous rémarquez
ans le Directeur la même oysive-
é qu'il a tant blâmée, la même
élicatesse, le même éloignement
es choses de Dieu ; ne le regardez
lus en cela que comme un homme
ui s'égare en sauvant les autres,
: demeurez dans la chemin qu'il
ous a montré, sans vous mettre en
eine de celuy qu'il prend : *Nolite*
cere. Le fondement de cette mo-
le, c'est que vous ne serez jugez
e par l'Evangile : or c'est l'Evan-
le, que nous vous expliquons en
seignant ; mais ce n'est pas toû-
urs l'Evangile, que nous suivons
agissant :[a] *Dicunt, & non faciunt.*
Saint Gregoire porte encore cet-
important morale plus loin, &
grand Pape en peu de mots nous

a *Ibid.*

donne une excellente méthode contre la derniére & la plus dangereuse illusion dont nous avons enfin à nous défendre ; c'est quand la coutume se couvre du voile de pieté. Il est toûjours vray, selon la régle que j'ay rapportée de saint Augustin, que nous ne pouvons communément nous proposer de meilleur modéle, que l'exemple des personnes qui passent pour vertueuses, & qui le sont en effet, ou qui semblent l'être. Mais cette maxime aprés tout n'est pas si generale, qu'elle n'ait ses exceptions ; & comme il n'y a point de vertu si parfaite qui n'ait ses défauts, il n'y en a point par conséquent que nous devions imiter en tout & sans précaution. Sur cela que faire? Saint Grégoire nous l'apprend. Tout le bien, dit ce Pere, que vous découvrez en ces personnes que le monde canonise si hautement, & qui ont une réputation établie de régularité & de piété, prenez-le pour vous ; car il vient de Dieu.[a] *Quod utile est, capite : id enim habent à*

a *Greg.*

Deo. Mais ce qu'il y a de mal en eux, laissez-le ; car ils l'ont hérité du Demon-[a] *Quod autem habent à Diabolo, dimittite.*

N'est-ce pas là, Chrêtiens, ce que vous faites tous les jours dans vos affaires temporelles? Pourquoi ne le férez-vous pas, lors qu'il s'agit de la conscience & du salut ? Autant qu'un homme vous peut être utile dans le monde, vous le menagez & vous vous en servés : mais au contraire, pour peu qu'il puisse nuire à vos interêts, sans considerer s'il est riche ou pauvre, dans l'humiliation ou dans l'honneur ; quelle que soit son origine, sa fortune, son état, sa vie, vous l'abandonnez. Voilà comment il faudroit vous comporter dans les choses du Ciel, avec d'autant plus de raison, que les conséquences en sont plus importantes.

Finissons. Ne dites plus, mes chers Auditeurs, que vous suivez la coutume, & n'aportez plus, pour vous défendre, une si frivole excuse. Si les autres courent se

a *Idem.*

précipiter dans l'abîme, ne courez pas aprés eux. Grands & petits, sçavans & ignorans, Ecclesiastiques & laïques, vous tous dont les exemples nous frappent tous les jours les yeux, si vous renoncez à vos devoirs, nous renonçons à vos coutumes. Ce sont là, Chrêtiens, les sentimens que vous devez remporter de ce discours. Vous n'avez qu'un modéle sur la terre, auquel il faut pleinement vous conformer : c'est Jesus-Christ, [a] *Inspice & fac secundùm exemplar, quod tibi in monte monstratum est*. Regardez-le, considerez-le avec attention ce divin exemplaire : tâchez à en prendre tous les traits, & soyez-en autant de copies vivantes : *Inspice*. Ne vous contentez pas d'une sterile connoissance : mais que les maximes de Iesus-Christ reglent dans la pratique tous les jugemens que vous portez des choses ; que ses actions, que ses pas guident les vôtres ; pensez comme lui, travaillez comme lui, vivez comme lui, *& fac secundùm exemplar*.

a *Exod cap.* 25.

Ce n'est point au milieu du mon-
e qu'on vous le montre ce sacré
nodele sur lequel vous devez for-
ner tout le plan de vôtre conduite:
nais c'est sur la sainte montagne
ue vous le trouverez; c'est sur la
Croix : [a] *Quod tibi in monte monst-
atum est.* Que le triste appareil où
se fait voir; que ces dehors foibles
ont il est environné ne vous le ren-
ent pas méprisable. C'est dans ce
ieu homme, dans ce Dieu crucifié,
u'est renfermée la sagesse éternel-
. Ne craignez point de vous
garer sur ses traces; mais plûtôt
fiez-vous de toute autre route,
ue de celle qu'il vous a ouverte, &
u il vous a precedez, *Inspice &
tc.*

Je ne puis ignorer aprés tout,
eigneur, ce que le monde va
enser de moy, ce qu'il en dira,
s qu'il me verra abandonner ses
utumes, & sortir ainsi de ses
yes. J'en vais faire mon ennemi:
ais puisque c'est le vôtre, mon
eu, il m'est glorieux que ce soit
ssi le mien. Toute la vengeance

que j'en puisse craindre, ce sont quelques discours mal fondez, & de vaines railleries. Mais fallût-il en essuyer des retours beaucoup plus fâcheux, rompre avec des amis, perdre une fortune, je m'expose à tout pour vous suivre, ou plûtôt je ne risque rien dés que je vous suis. Si vous me proposez des exemples à imiter, ce sont les vôtres; ce sont ceux de tant de fervens Chrêtiens, de tant de Martyrs, qui pour résister au monde & à ses maximes, ont versé leur sang & donné leur vie. Ils n'ont point eu d'autre soin sur la terre que de se rendre semblables à vous, & ce doit être là mon unique étude. Vous êtes le chemin, la verité & la vie: le chemin où je dois marcher; la verité que je dois écouter; enfin la vie à laquelle je dois aspirer, comme à la récompense éternelle des Eslus, où nous conduise, &c.

SIXIE'ME PRE'TEXTE.

Je ne sçay si ma Religion est vraye.

SERMON
SUR LA VERITE' DE LA RELIGION CHRE'TIENNE.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé, & ils se sont trompez: car leur malice les a aveuglés. Dans la Sagesse, Ch. 2.

QUE l'état du pecheur est à plaindre ! A peine fait-il une demarche qu'il ne tombe: & l'on peut dire, qu'il ne compte presque ses pas que par ses chûtes. D'un pretexte il passe à un autre, & ce sont tou-

jours autant d'égaremens. Vous nous pressez sur les devoirs de la Religion, dit un pecheur que sa passion aveugle : mais cette Religion est-elle veritable ? est-elle fausse ? Sommes-nous dans le bon, ou le mauvais chemin ? Ceux qui en ont suivi un autre se sont-ils égarez, ou bien n'est-ce pas nous-mêmes qui nous trompons ? Voilà, mes Freres, le pretexte des libertins ; & parce que le libertinage ne se répand que trop dans le monde, il est à propos de lever un doute dont les suites peuvent être si funestes ; & d'établir sur des principes incontestables la verité de la Religion que nous professons.

Au reste, quoi que la Religion soit au dessus de la raison, & que la Foi demande sur tout des motifs surnaturels & divins : toutefois il ne faut ici, ce me semble, selon le dessein que je me suis proposé, point d'autre guide que la raison même, toute foible qu'elle est ; & dans la methode que je prens aujourd'hui, je n'ai rien à dire

dire qui passe nos lumieres les plus communes, & dont les yeux ne nous ayent donné de sensibles témoignages.

Je pourrois establir la verité de nôtre Foy sur les miracles, sur la révélation de Dieu, & sur toutes les autres preuves que la Théologie ne manqueroit pas de me fournir; mais que je réserve à une autre occasion. La preuve que j'employe maintenant, & par où j'ay crû devoir commencer, est d'autant plus propre à convaincre vos esprits, qu'il ne faut pour en sentir toute la force, que les seules lumiéres de la raison. Aussi j'aprens de saint Augustin, que la raison n'abandonne point la Religion, qui est elle-même la souveraine raison: [a] *Ratio Religionem non deserit.* Ou bien selon une autre expression du méme Pere, que la raison est comme la servante, & que c'est à elle à nous conduire à la Religion. [b] *Ancilla ratio ad fidem dirigit.* Enfin oster à un Chrêtien sa raison, c'est le traiter de la même sorte,

[a] *August.* [b] *Idem.*

que Naas voulut traiter les Israë-lites, en ne faisant avec eux la paix, qu'à condition qu'il leur arracheroit les yeux.

Si j'entreprens donc de vous faire Chrêtiens, je veux que vous le soyez avec connoissance ; & non point comme plusieurs, qui se disent Chrétiens, sans sçavoir proprement ce qu'ils sont ; & qui ne le sont en effet, que parce qu'ils ont eû le bonheur de naistre dans un païs & d'une famille chrêtienne ; ne faisant du reste pas plus de reflexion sur leur foy, que s'ils étoient nez au milieu du Judaïsme, ou du Mahométisme. Cependant, j'avoüe que je tremble toutes les fois que j'ay à parler sur un si grand sujet : non pas que je me defie de la bonté de ma cause, mais de la foiblesse de mes lumieres. Parlons néanmoins, & ne gardons point un silence encore plus dangereux.

Ie prétends vous convaincre de la verité de la Religion chrêtienne par l'établissement méme de cette Religion ; & le raisonnement que je

forme contient quatre choses qui vont partager ce discours. En premier lieu, j'examineray le caractére & l'esprit de la Religion Chrêtienne qu'il falloit establir, & je vous traceray le plan de cette vaste entreprise. En second lieu, nous verrons quels furent les ouvriers qui travaillerent sur se plan. En troisiéme lieu, nous considérerons la maniére dont ils y ont travaillé, En quatriéme lieu, je vous feray voir les fruits étonnant de leur travail. Dans un même ouvrage nous trouverons tout à la fois, le projet le plus difficile, les ouvriers les plus foibles, les moyens les plus impuissans, & cependant le succez le plus prompt, & le plus prodigieux. De ce miracle je concluray, qu'une Religion ainsi établie est l'œuvre de Dieu, & par consequent la vraye Religion. Demandons les lumiéres au Saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave maria.*

PREMIERE PARTIE.

POUR fonder la Religion Chrêtienne, il falloit faire deux choses;

d'une part, ruiner & détruire ; d'autre part, bastir & élever. Je me figure que Jesus-Christ en envoyant ses Apostres prêcher l'Evangile dans le monde, leur donna le même ordre que Dieu donna autrefois au Prophéte Jeremie, en l'établissant sur toutes les nations, & sur tous les Royaumes de la terre, pour arracher, renverser, perdre, dissiper, & pour édifier & planter : [a] *Ecce constitui te super gentes & super regna, ut evellas, & destruas, & disperdas, & dissipes, & ædifices, & plantes.*

Il falloit d'abord, en jettant les fondemens du Christianisme, détruire & ruiner, quoy ? l'Idolatrie cette orgüeilleuse forteresse, comme parle l'Ecriture, & cette superbe Babylone. Comprenez-vous bien toute la grandeur de cette entreprise ? Il falloit abolir toutes les coutumes des peuples ; leur enlever leurs Dieux, & en briser devant eux les images ; déraciner de leurs cœurs & leur arracher, pour ainsi dire, du sein, des erreurs

a *Ierem. cap.* 1.

communes & où ils étoient nez, anciennes & autorisées par une longue prescription. Il falloit rompre les liens de la nature les plus fort; séparer la sœur de sa sœur & le frere, de son frere, les peres de leurs enfans & les enfans de leurs peres, les Princes mêmes de leurs sujets & les sujets de leurs Princes.

Il falloit confondre toute la prudence du siécle; convraincre les plus habiles politiques de fausseté & de mensonge, & leur faire avoüer à tous leur ignorance & reconnoître l'illusion qui les trompoit. Il falloit aneantir en quelque sorte toute la puissance humaine, rendre inutiles tous les efforts des grands du monde, résister aux Empereurs, & triompher de toute la fureur des Tyrans. Enfin il falloit autant livrer de combats & remporter autant de victoires qu'il y avoit d'hommes; parce que ce sont autant de soldats dans la guerre de la Religion, où l'on entre d'autant plus aisément, qu'on s'y trouve engagé par les

principes de la Religion même. Guerre la plus opiniâtre de toutes & la plus animée, parce qu'on y mêle la gloire de Dieu ; & que ce beau prétexte justifie les plus horribles attentats, & fait passer les plus monstrueuses impietés pour de grands sacrifices à la majesté divine. Et ce n'êtoit pas par l'endroit le plus foible que l'attaque devoit commencer : mais par l'Estat le plus florissant du monde ; par l'Empire Romain, par Rome même. J'ay dit bien des choses en peu de paroles ; & je ne vous ay fait voir néanmoins encore qu'une partie du desseins.

Aprés avoir démoli, il falloit sur les ruines de l'idolâtrie bâtir & élever, quoy ? la Religion de Jesus-Christ ; ce saint édifice, que ni les plus longues révolutions des temps, ni les plus violens orages ne doivent jamais abattre, ni même ébranler.

Il s'agissoit, dis-je de publier dans le monde & d'y faire recevoir une Foy toute opposée à nos

veües les plus ordinaires, & aux opinions les plus eſtablies parmi les Philoſophes, les maiſtres alors, les oracles des peuples. Une Foy par exemple, qui enſeigne que tout a eſté fait de rien ; qu'il n'y a qu'un Dieu, & qu'en ce Dieu néanmoins il y a trois perſonnes. Mais s'il n'y a qu'un Dieu, comment y a-t-il trois perſonnes ? Et s'il y a trois perſonnes, comment n'y a-t-il qu'un Dieu ? Une Foi qui réconnoit un Dieu homme, un homme Dieu. Mais ſi c'eſt un Dieu, comment eſt-ce un homme, puis que Dieu eſt immortel, & que l'homme eſt mortel ? Et ſi c'eſt un homme, comment eſt-ce un Dieu, puiſque l'homme eſt ſujet aux accidens de la vie, aux miſéres & aux afflictions, au lieu que Dieu eſt impaſſible & toujours heureux ? Cependant, voilà ce qu'il falloit perſuader, & le perſuader de telle ſorte, que ceux qui le croiroient fuſſent preſts à verſer leur ſang pour le ſoutenir. Sur quoy ſaint Chryſoſtome dans les obſervations

qu'il a faites sur les Epitres de saint Paul, raconte comment il convainquit un Idolastre, & ce trait est remarquable. Je me rencontray, dit ce Pere, il y a quelque temps, dans la compagnie d'un Payen & d'un Chrestien, & je fus témoin d'une contestation qui s'estoit élevée entre eux. Le Payen prétendoit que Platon estoit un plus excellent homme que saint Paul, & le Chrestien au contraire donnoit l'avantage à l'Apostre, & le mettoit beaucoup au dessus de Platon. Comme la dispute s'échaufoit de part & d'autre, je m'addressay à l'idolastre. Hé pensez-vous, lui dis-je, à ce que vous avancez ? Quel est le plus habile, de celui qui a esté vaincu, ou du victorieux ? Or saint Paul n'a-t-il pas vaincu Platon ? n'a-t-il pas renversé son Ecole, en nous donnant une Philosophie toute contraire aux maximes de ce faux sage, & la faisant recevoir par toutes les nations ?

Il y'a plus : il s'agissoit de faire agréer aux hommes naturellement

sensibles sur l'honneur, une Loy qui portoit un caractére d'ignominie & de honte, depuis que Jesus-Christ son auteur avoit esté publiquement accusé & crucifié. Quel sujet de scandale pour les payens; & quelle occasion de dire ce qu'en effet ils dirent plus d'une fois, que la Religion Chrestienne estoit la Religion des scélérats, puisque le Docteur même & le chef des Chrestiens avoit esté condamné au plus infame supplice?

Il s'agissoit de faire embrasser une loy dure & sévére, à de jeunes personnes adonnées au plaisir; de leur faire prendre un esprit de retraite & de renoncement à soy-même, à ses sens, & à toutes les inclinations.

En un mot, il estoit question, de donner, pour ainsi parler, à la société civile un systesme tout nouveau; des idées toutes nouvelles des choses; des régles de conduite toutes différentes de celles qu'on avoit jusques là suivies. On devoit dire désormais : bien-heureux sont les pauvres: [a] *Beati pauperes*. Mais qui

[a] *Matth. cap.* 5.

en conviendra; & n'a-t-on pas toujours compté la pauvreté parmi les maux, & les plus grands maux de la vie? On devoit dire: bien heureux sont ceux qui souffrent perſécution.[a] *Beati qui perſecutionem patiuntur.* Mais quel paradoxe; & n'a-t-on pas toujours regardé les contradictions & les soufrances, comme un estat malheureux? On devoit dire: bien heureux sont les humbles de cœur, ou ceux qui apprenent à le devenir. [b] *Discite à me, qui à mitis ſum & humilis corde.* Mais quelle estrange félicité; & n'a-t-on pas toujours envié le sort de ceux qui vivent dans la grandeur & l'élévation? Quel langage pour un avare, que de lui demander, qu'il se dégage de tout attachement aux biens de fortune, & qu'il méprise les richesses? Pour un voluptueux, qu'il se passe de toutes les aises & de toutes les douceurs de la vie, & qu'il porte sa croix? Pour un ambitieux, qu'il s'abaisse & qu'il se cache au monde, aprés avoir tant travaillé à s'é-

a *Ibid* b *Matth. cap.* 11.

lever & à se distinguer ? Pour un vindicatif, qu'il pardonne à son ennemi, & qu'il lui pardonne de cœur ; qu'il l'aime, qu'il l'assiste dans l'occasion, qu'il prie pour lui? Qu'en pensez-vous, mes Freres ? Je ne le sçay pas. Pour moy il me paroïst que ce plan, tel que je vous le propose, renferme dans l'exécution des difficultez insurmontables : & une Religion qui s'élévera de la sorte sur le débris de toutes les autres, malgré la sublimité de ses mystéres & la sévérité de sa morale, doit sans doute avoir quelque chose de surnaturel, & ne peut venir que de Dieu.

Mais avant que de chercher des ouvriers à qui confier cette grande entreprise, je veux, mes chers Auditeurs, vous faire part d'une pensée qui m'a touché plusieurs fois devant Dieu, & qui peut être fera sur vos cœurs le même effet. Hélas ! me suis je dit souvent à moy même, la Foy aidée de la grace a bien peû sanctifier des Payens, & elle ne nous santifie pas,

nous qui portons le nom de Chrestiens, & qui nous flattons de l'estre ? Aprés avoir une fois embrassé la Religion chrestienne, ils ont soutenu constamment toute la rigueur de ses plus austeres pratiques ; & nous, élevez dans le sein de cette Religion, que faisons-nous ? Mais nôtre Foy seule ne nous sauvera pas, mes Freres, & quiconque ne fait rien pour le Ciel ne l'aura jamais. Voici comme saint Augustin fait parler sur cela l'Eglise aux Crestiens. Mes Enfans, nous dit cette sainte mére, j'ay bien esté combattuë dés mes premieres années : mais les plus puissantes attaques n'ont eu aucun succez contre moy, & je suis toujours demeurée victorieuse. [a] *Sæpè expugnaverunt me à juventute meâ: etenim non potuerunt mihi.* Les Tyrans pouvoient bien oster la vie aux martyrs ; mais les cœurs de ces saints martyrs estoient toujours à moy. On déchiroit leur membres, & on brusloit leurs corps; mais leurs persécuteurs ne pouvoient leur faire

a *Psal.* 128.

tendre

tendre les bras pour présenter de l'encens aux faux Dieux, ou pour prendre des viandes défenduës. C'estoient alors des temps de guerre : mais présentement au milieu de la paix, sans Tyrans, sans Bourreaux, sans supplices, où en suis-je, Chrêtiens ? où en êtes-vous? Combien se trouve t-il de personnes qui démentent par leurs actions leur Religion, aprés l'avoir confessée de bouche ? Combien de femmes en sacrifient les interests à l'amour qu'elles ont pour elles-mêmes & à leur délicatesse ? Je puis donc encore le repeter, ce que je disois aux jours de ma naissance. *Sæpe expugnaverunt me.* J'ay bien eû des assauts à repousser : mais les ennemis que j'ay maintenant à vaincre, sont d'autant plus dangereux, qu'ils le paroissent moins. Ce ne seront jamais les Tyrans, qui détruiront la Foy Chrêtienne : ils ne l'ont pû dans les premiers siécles, & ils ne le feront pas davantage dans les suivans. Mais si la vraye Religion peut re-

cevoir quelque atteinte , ce sera par l'avarice, par l'orgüeil, par la mollesse, par le plaisir. Reprenons, Messieurs; & aprés cette courte digression que vous devez me pardonner, revenons à mon sujet. Je vous ay fait voir quel ouvrage il y avoit à faire dans l'établissement de la Foy. Il faut voir ensuite quels ouvriers y furent employez. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne puis mieux commencer, que par la belle supposition de saint Augustin. Imaginez vous, dit ce pere, un de ces esprits forts du siécle, un de ces grands genies & de ces sçavans politiques, également recommandable par la penetration de ses lumiéres, & par une longue experience. Dites-lui qu'on veut faire changer le monde entier de créance, & de mœurs; qu'on prétend effacer absolument dans toutes les parties de la terre, le souvenir de tant de differentes divinitez qu'on y adore, & réünir toutes les nations dans un même

culte, jusques là inconnu, & qui détruit tous les sentimens de la nature. Figurez-vous, ajoûte saint Augustin, que vous êtes encore au temps de Platon, & que c'est ce Philosophe que vous consultez là-dessus. Il auroit sans doute regardé ce dessein comme l'effet d'une imagination blessée, & d'une folle resverie. Moy-même, vous auroit-il répondu, j'ay donné le plan de l'Estat le plus heureux, & formé dans mes idées la plus sage République. J'ay proposé les choses avec toute la grace possible; & je n'ay rien omis pour en faciliter la pratique. Cependant malgré mes soins & mon habileté, à peine ma doctrine a-t-elle esté receüe en quelques villes, & à peine doit-elle durer quelque temps. Mais vous, vous voulez qu'une Religion qui contredit tous les sens de l'homme, & tous les préjugez naturels, soit néanmoins approuvée generalement; qu'elle passe chez tous les peuples, & qu'elle devienne dans le monde la Religion dominante.

C'est une esperance chimerique, & qui tombe d'elle - même. Voilà ce que Platon en auroit pensé.

Mais si par un miracle, continuë le même Pere, vous pouviez présentement rappeller Platon sur la terre, & lui monstrer ce projet exécuté de point en point, & dans toute la maniére dont on l'avoit conçû. S'il estoit témoin des admirables progrez de la Religion Chrétienne, & qu'il la vît florissante dans le monde, portée bien loin au delà des mers, & receüe également des grands & des petits, des sçavans & des ignorans, dans les villes & dans les campagnes, parmi les nations les plus barbares comme parmi les plus polies: pourroit-il comprendre un prodige si peu attendu; & n'auroit-il pas comme nous recours, pour l'expliquer, à une vertu supérieure & divine?

Sur tout, quel seroit son étonnement, si cherchant les autheurs de ce grand ouvrage, il n'appercevoit à la tête de l'entreprise que douze hommes? Qu'est - ce que

douze hommes pour un Royaume, souvent pour une Province, & quelquefois même pour une seule ville ? Que sera-ce donc pour tous les pays habitables, & pour tous les peuples de la terre ?

Toutefois, mes Freres, le témoignage de tous les siécles nous apprend ; que ç'a esté en effet par le ministére de douze hommes seulement, que la Foy s'est répanduë dans le monde. Jesus-Christ dans le cours de ses Prédications prit soin de les assembler auprés de lui. Il les appella, & ils le suivirent : il en forma son école, & ils furent ses disciples. Il s'attacha durant quelques années à leur enseigner sa doctrine ; & du reste sur le point de les quitter, ils les fit, pour parler de la sorte, les dépositaires de sa Loy, & leur mit dans les mains son Evangile, pour le publier. Allez, leur dit-il, & faites part aux autres des saintes leçons que vous avez entenduës de ma bouche. a *Euntes docete.* Je ne prescris point de bornes à vôtre mission

a *Matth. cap. 28.*

sion. Mais instruisez tous les peuples, & les baptisez : [a] *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos.* Les Apôtres obéissent à ce commandement, ils se partagent, ils partent : disons mieux, ils volent ; & de l'Orient à l'Occident, du Midy au Septentrion, il parcourent les plus vastes régions. Il ne falloit pas qu'ils s'arrêtassent long-temps dans une même contrée : ils devoient seulement s'y montrer, & de là se transporter dans une autre. Autrement ils n'auroient pû fournir toute la carriére, ni remplir dans toute son étenduë leur vocation. A peine donc ils ont parû dans une Province, qu'ils en sortent presque au même moment, & se font voir dans une Province voisine. Chaque Royaume, chaque Empire ne les retient qu'autant qu'ils est nécessaire, pour qu'ils s'y fassent écouter, & pour y annoncer la Religion qu'ils preschent. Dés qu'ils ont parlé, leurs paroles percent les cœurs, & tout en ressent l'efficace. [b] *Illi autem pro-*

a *Ibid.* b *Marc. cap.* 16.

fecti predicaverunt ubique, Domino cooperante & sermonem confirmante.

Et ne croyez pas que le maistre qui les envoyoit, fut un homme d'authorité dans le monde, dont la reputation leur fist trouver un accez facile, & disposast les esprits en leur faveur. Il est vray qu'il en avoit fait assez, pour s'acquérir un grand nom; & tant de malades guéris, de possédez délivrez, de morts ressuscitez, vantoient assez hautement son pouvoir. Mais quoyque les Juifs eussent esté si souvent témoins de ses miracles, de quel œil néanmoins le regardoient-ils, & avec quel mépris sur tout le traitoient les Princes du peuple, & les Docteurs de la Loy? Ainsi il falloit que les Apostres, ces douze hommes, chargez de faire connoître Jesus-Christ, establissent sa grandeur sur le récit de ses humiliations; qu'ils fissent craindre & révérer sa souveraine puissance malgré les foiblesses apparentes de sa Croix, & qu'ils trouvassent dans les oppro-

bres de sa mort de quoy relever sa gloire, & faire adorer sa divinité.

Mais je le répete, & je ne puis trop le redire: sur qui y avoit-il lieu de compter pour cela? Sur le Maistre? c'est à dire, sur un homme devenu l'objet de la censure & de la haine publique, calomnié, persécuté, condamné, & mort comme un criminel. Sur ses disciples? c'est à dire, sur quelques hommes ramassez, & dans leur petit nombre attaquez eux-mémes de toutes parts: obligez de se disperser, & d'agir séperément les uns des autres, à cause de la distance infinie des lieux, où ils vouloient répandre tout à la fois la lumiére de l'Evangile, & ne trouvant par tout que des obstacles & que des contradictions. Estoit-ce là cette troupe choisie, qui devoit paroistre avec confiance devant les plus augustes Sénats, & faire trembler les Juges de la terre jusques sur les Tribunaux où ils estoient assis: qui devoit soumettre les grands, instruire les Roys, enseigner les

Philoſophes, convertir le monde ?

Oüy, Seigneur, voilà les ouvriers que vous aviez deſtinez à cette œuvre merveilleuſe : mais ils eſtoient encore trop forts, puiſque vous vouliez, mon Dieu, vous joindre à eux, & ſeconder leurs travaux. Auſſi, il ne leur falloit pas un ſecours moins puiſſant que le vôtre ; & ſans un coup extraordinaire, je ne dis point ſeulement de vôtre doigt, mais de vôtre bras, à quoy auroient abouti tous leurs ſoins ; & qu'en pouvoient-ils retirer autre choſe, qu'une connoiſſance & une épreuve ſenſible de leur foibleſſe ? Quand donc je les vois, dans leurs courſes Apoſtoliques, faire autant de conqueſtes, qu'ils viſitent de Provinces ; & dans l'eſpace de quelques mois, tout au plus de quelques années, baſtir des Temples, ériger des Autels, former des Egliſes, & groſſir ſans ceſſe le troupeau de Jeſus-Chriſt : j'adore, mon Dieu, vôtre Providence qui éclate toute entiére dans ce miracle, & je m'écrie avec vo-

stre Prophéte., que c'est vous seul qui l'avez fait. [a] *A Domino factum est istud, & est mirabile in oculis nostris.*

Saint Pierre Damien ne raisonne point là-dessus autrement que moy, dans un Sermon qu'il a fait sur la Dédicace d'une Eglise. Il n'y avoit que Dieu, dit-il, qui peust donner à nôtre sainte religion tant de splendeur & d'éclat. Il sembloit qu'elle deust estre étouffée dés sa naissance : & cépendant combien de siécles déja en ont admiré la grandeur, & pour m'exprimer ainsi, le faste & la pompeuse élévation ? Ne cherchons point d'autres preuves de sa verité. Elle a veû sa gloire s'étendre d'une mer à l'autre, les plus fiéres puissances du monde obéir, comme des esclaves, à ses loix, & les Anges mêmes & toutes les principautez du Ciel lui rendre hommage. [b] *Posita est in superbiam; cujus gloria à Mari usque ad Mare; cui Reges & Principes famulantur; quam circumdat Cælestium legionum multitudo.* Voi-

a *Psal.* 117. b *Petr. Dam.*

là l'étonnant prodige dont l'Egliſe eſt redevable à une ſageſſe & à une force Divine ? & comme il n'y a que Dieu qui puiſſe faire paſſer une créature du néant à l'eſtre, nul autre que lui ne pouvoit non plus faire ſervir, comme il l'a fait, douze pauvres Peſcheurs à de ſi ſurprenantes merveilles. Nous en ſerons encore mieux perſuadez, ſi nous conſidérons la maniére dont ils ont travaillé à l'eſtabliſſement de la Religion Chreſtienne. Souffrez que je vous demande une nouvelle attention pour cette troiſiéme Partie.

TROISIEME PARTIE.

PYTAGORE voulut autrefois combattre la pluralité des Dieux: mais comment y réüſſit-il, demande ſaint Jean Chryſoſtome, écrivant ſur le ſujet que je traite ? Il y perdit la vie, répond ce Pere, & ne retira point d'autre fruit de ſon travail qu'un arreſt de mort. Diagore le Miléſien, qu'on a ſans raiſon appellé l'Athée, puis qu'il reconnoiſſoit une Divinité, concen

le même dessein que Pytagore & n'y eut pas un meilleur succés que lui. Socrate se persuada qu'il en viendroit plus heureusement à bout que ces deux Philosophes. Il en parla dans Athénes : mais à peine en eut-il parlé, qu'on l'empoisonna. Au lieu que les Apostres, dans une entreprise beaucoup plus difficile, ont tout l'avantage qu'ils désirent. D'où vient cette différence ? Est-ce que les Apostres ont eû des secours humains, dont les autres ayent manqué ? Non, Messieurs ; & au contraire, une nouvelle circonstance que je ne puis assez admirer dans l'establissement de la Religion Chrestienne, c'est que les Apostres y ont travaillé, sans employer aucun des moyens dont on use communément dans le monde, pour ménager & pour conduire les grandes affaires. Ce point est important : examinons-le.

Parmi les moyens dont la Politique a coutume de se servir, les plus efficaces sont, premiérement les richesses, secondement le pou-

voir,

voir, troisiémement l'artifice, quatriémement l'éloquence, cinquiémement la violence & la force. Les richesses aident à corrompre les peuples, le pouvoir les domine, l'artifice les séduit, l'éloquence les convaint, & la force les entraîne. Or à quoy se réduisoient les richesses des Apôtres ? à quoy s'étendoit leur puissance ? où ont-ils fait paroître leur addresse ? avec quelle éloquence étoient-ils nez ? & quand se sont-ils montrez les armes à la main, pour jetter l'épouvante & se faire craindre ? Je reprends chaque chose par ordre.

Le nerf & le premier mobile de toutes les entreprises des hommes, c'est l'argent. Mais quels fonds avoient les Apôtres, & quels héritages ? Pauvres par leur condition, ils l'étoient encore davantage par leur choix. Le peu qu'ils possédoient, ils l'avoient quitté pour Jesus-Christ; & qu'est-ce que Jesus-Christ leur avoit laissé pour les dédommager ? sa pauvreté. Ils étoient donc destituez de tout,

vivant d'aumônes, ou ſubſiſtant, autant qu'ils pouvoient, du travail de leurs mains.

Quand les biens de fortune manquent, l'authorité & le pouvoir diminuë à proportion. D'ailleurs même de quelle conſidération pouvoient être dans le monde des gens ſortis de la lie du peuple ; des pêcheurs, également mépriſables, & par la baſſeſſe de leur origine, & par leur profeſſion ?

Il eſt vray que l'artifice quelquefois & l'addreſſe ſupplée. Mais vit-on jamais des hommes plus groſſiers que les Apôtres ? Sans nul uſage des affaires, & ſans nulle connoiſſance du monde : occupés de leur pêche ; & du reſte ne ſçachant rien davantage, & incapable ; à ce qu'il sembloit, de rien apprendre autre choſe.

Ce n'eſt pas néanmoins qu'ils ne ſoyent devenus enſuite d'habiles maîtres dans la ſcience du ſalut & dans les choſes de Dieu. Leurs diſcours furent remplis des traits les plus merveilleux, & leurs écrits ſont

pleins encore des plus nobles idées & de la plus saine morale. Mais c'est en cela même qu'a consisté le premier miracle de l'établissement de la Religion Chrêtienne. Pierre a été un grand Orateur, dit saint Cyprien ; mais auparavant c'étoit un pêcheur: [a] *Petrus fuit magnus orator, sed priùs erat piscator.* Dieu a rendu, pour parler avec le Prophéte Royal, les bouches des enfans éloquentes ; & sans le secours d'une longue étude, dans un jour, presque dans un moment, il a élevé aux plus sublimes connoissances les esprits les plus bornez. Il a communiqué à des ignorans le don de la sagesse, & celuy des langues ; & au défaut de l'éloquence humaine, il a animé de son esprit toutes leurs paroles, & leur a donné une efficace toute puissante.

Il ne leur falloit point d'autres Armes pour combattre que celles-là, & ils n'en eurent jamais d'autres. Il est vray que Pierre avant la Passion de Jesus-Christ, voyant son Maître attaqué par les Iuifs, & assailli d'une troupe de soldats, tira

[a] *Cyprien.*

le glaive pour le defendre : mais bien-tôt il reçût ordre de le remettre, & une défense expresse de s'en servir. Du reste, quand a-t-on veu les Apôtres à la tête des armées ? où ont-ils porté la guerre & le ravage? quels assauts ont-ils livrés aux villes, pour y entrer ? quelles Provinces ont-ils désolées avec le fer & le feu, pour réduire les peuples & les soumettre ? Ne parurent-ils pas au contraire dans le monde, selon la parole de Jesus-Christ, comme des brebis parmy les loups, exposez à tous les traits de leurs persécuteurs, & tellement hors d'état de repousser la force par la force, qu'il ne leur fut pas même permis d'avoir un bâton à la main ?

Cependant, ô merveille jusques-là inconnuë à tous les siécles, & qui n'a pû venir que d'en-haut ! Ces pauvres sans argent, ces ignorans sans science, & sans étude, ces hommes foibles & sans secours, sans authorité, sans pouvoir, ont plus fait de conquêtes, que les Roys

les plus puiſſans avec toutes leurs richeſſes; plus que les Sages du ſiécle avec toute la profondeur de leur ſçavoir, ou tout le rafinement de leur politique; plus enfin que les plus fameux conquérans de la terre par la terreur de leur nom & la multitude de leurs ſoldats.

Je ſçais aprés tout, Meſſieurs, ce que le libertinage peut répliquer, & ce que j'ay en effet entendu plus d'une fois moy-même. Pourquoy tant exalter, dit-on, l'établiſſement de la Religion Chrêtienne & ſes progrés? Qu'a-t-elle en cela qui la diſtingue de la Religion de Mahomet; & celle-cy auſſi bien que l'autre, n'occupe-t-elle pas une grande partie du monde? Ecoutez deux réponſes que j'ay à vous faire.

Premiérement, ſi j'examine la nature & le propre caractére de l'une & de l'autre Religion, je trouve que le Mahométiſme eſt fondé ſur la paſſion, & qu'il donne tout au plaiſir; au lieu que le Chriſtianiſme eſt établi ſur le renoncement à ſoy-même & ſur la mortifica-

tion. Je vous prie de bien observer d'abord cette différence, qui me paroît essentielle. Car de là, Chrêtiens, au lieu d'être surpris que Mahomet ait eû dans l'Asie & dans l'Afrique des sectateurs ; je m'étonne bien davantage que sa loy n'ait pas été universellement suivie de tous les peuples. Pourquoy ? C'est qu'elle flatte nos inclinations naturelles & nos sens, & qu'on sçait assez quelles vives impressions font les sens sur le cœur de l'homme, avec quel empire ils le gouvernent, & même avec quelle violence ils l'entraînent presque malgré lui.

Mais un miracle que nous ne pouvons assez admirer, c'est celui qui s'est accompli dans la plénitude des temps, & que le Prophéte voyoit, lors qu'il disoit que la maison du Seigneur seroit comme une montagne placée sur le sommet des plus hautes montagnes, & vers laquelle toutes les nations devoient couler. [a] *Et erit in diebus illis præparatus mons Domini in vertice montium, & fluent ad eum omnes gentes.*

b *Isa. cap.* 2.

Quelle façon de s'exprimer? On peut bien couler dans une valée, & ſe laiſſer aller au penchant d'une coline : mais qui a jamais entendu dire, que du pieds des montagnes on coulât juſques à la cîme? Voici le myſtere : aprenez-le. La maiſon du Seigneur, c'eſt la Religion Chrêtienne. Elle eſt infiniment au deſſus des autres Religions, & par la pureté, & par la ſeverité de ſa morale. Pour parvenir à cette montagne Evangelique, il faut faire effort & grimper. Cependant toute élevée & toute eſcarpée qu'elle eſt, l'impreſſion a été ſi forte, qu'on a vû les peuples y venir en foule, & avec tant de précipitation, qu'on eut dit qu'on n'y montoit pas, mais qu'on y couloit, qu'on y deſcendoit. C'eſt à dire, que quelque ſevere, & quelque penible que fût la Loy de Jeſus-Chriſt, elle a eu néanmoins cet avantage, qu'on s'y eſt ſoûmis par tout dans le monde, avec autant de facilité, que ſi elle n'eut promis que des douceurs comme celle de Mahomet, & qu'elle n'eût en effet rien

eû que d'agreable & de commode : *Et fluent ad eum omnes gentes.*

Secondement, ceux que Mahomet n'a pû gagner par l'attrait du plaisir, il les a assujettis par la force des armes. Aussi disoit-il, que Jesus-Christ avant lui avoit formé sa secte par les miracles; mais que pour lui, Dieu lui avoit mis le glaive en main pour faire triompher la sienne: & c'est pour cela qu'il veut qu'on ne publie l'Alcoran qu'avec l'épée, & qu'on n'employe point d'autres raisons pour le faire embrasser aux peuples, que le souverain pouvoir. Or il n'est pas besoin de recourir à une cause extraordinaire & superieure, pour concevoir, comment un homme avec de nombreuses troupes, animées de son esprit & devoüées à toutes ses fureurs, jettant par mille carnages l'effroi dans les Provinces ; pillant, saccageant, désolant, s'est fait écouter & obéir. Il est naturel que les plus foibles cedent aux plus forts, & que le vainqueur donne la loi aux vaincus.

Ce n'est point autrement que nous avons vu encore dans ces derniers siécles Luther & Calvin repandre leurs heresies. A la faveur des Princes ligués,& parmi le trouble & la sédition il on rempli de leurs dogmes pernitieux, l'un l'Allemagne, & l'autre la France.Combien de sang ont-ils pour cela versé? Combien d'Autels ont-ils prophanez ? Nous en avons le débris devant les yeux,& ces pitoyables restes sont de trop sensibles témoignages des injustes moyens que prend le mensonge pour se fortifier & se maintenir.Il n'apartient qu'à la verité , de se faire respecter par ellemême. Sans ce terible appareil de guerre & de combats, la Religion de J.C.la veritableReligion,est seulement venuë,s'est montrée , & a tout gagné. Elle n'a point mandié dans les Cours des Rois de puissans secours. Elle n'a point cherché à se deguiser sous de beaux dehors.Elle s'est presentée telle qu'elle étoit,dure & austere; & du reste, seule & sans apui de lapart des hommes. Sa présence a suplée à tout ; & malgré

sa foiblesse, il lui suffi de faire voir pour se faire suivre. Voilà ce qui passe les regles ordinaires, & à quoi la nature ne peut atteindre.

Dieu l'avoit ainsi predit, il l'avoit promis par son Prophete. Prenez confiance, & ne craignez point, ô vous, peuple de Jacob & d'Iraël, peuple du Seigneur ! Je dirai à l'Orient qu'on m'améne des enfans : je ferai le même commandement à l'Occident: j'ordonnerai au Septentrion & au Midi qu'on les laisse venir: & l'Orient & l'Occident, le Septentrion & le Midi, tout s'assemblera sous mes ordres, & conspirera à former mon Eglise.[a] *Ab Oriente adducam semen tuum; & ab Occidente congregabo te. Dicam Aquiloni; da: & Austro; noli prohibere. Affer filios meos de longinquo, & filias meas ab extremis terræ.* Dieu ne dit pas, j'armerai l'Orient & l'Occident, je ferai marcher en bataille le Septentrion & le Midi. De tels moyens peuvent bien être necessaires dans les entreprises humaines. Mais c'est le Seigneur tout-

a *Isaïe cap.* 43.

puiſſant qui preſide à celle-cy: il ne faut que le bras du Seigneur pour l'executer.[a] *Noli timere, quia ego tecum ſum.*

Miracle tellement ſenſible, que Julien l'Apoſtat, le plus inplacable ennemi des Chrétiens, fut obligé lui-même de le reconnoître, & ne crut pas pouvoir autrement en éluder les conſequences, qu'en l'attribuant à la puiſſance des demons. Mais l'enfer apprend-il à aimer Dieu, à le ſervir & à l'adorer? Inſpire-t-il des ſentimens ſi purs, & de ſi ſainte pratiques? Et ne puis-je pas bien demander avec ſaint Paul, qu'elle alliance il peut y avoir entre la lumiere & les tenebres, entre la Grace & le peché, entre Ieſus-Chriſt & Bélial? Auſſi ce fut en vain que le même Empereur fit aſſembler tous les magiciens de ſon Empire pour arrêter les prodigieux accroiſſemens de la Loi Chrétienne; comme s'il eût voulu oppoſer Démons à Démons, & vaincre la Magie par la Magie. Mais il éprouva bien que ce

a *Ibidem.*

n'étoit, ni contre les hommes, ni contre l'Enfer qu'il avoit à combattre; mais contre le Ciel, contre Dieu même: & c'est ce qu'éprouverent comme lui tous ceux qui se déclarerent contre la nouvelle Religion. Ie vous en ay proposé le plan; je vous ay fait la peinture de ceux qui en furent les Apôtres; vous venez de voir de quelle sorte, & avec quels secours, ils l'ont preschée; j'en ai même déja assez dit, pour vous faire comprendre, quel a été le succés de leurs Predications. Nous l'allons néanmoins encore considerer plus particulierement dans la quatrieme Partie.

QUATRIEME PARTIE.

QUELS Partis & quelles intrigues, quels mouvemens excita dans le monde, la Religion Chrêtienne, dés que les Apôtres commencerent à la publier? Tout conjura contre elle; tout s'interessa à sa perte: mais à en juger par le succés, il semble que tout ait travaillé pour elle & se soit interessé à sa conservation. Les Romains si jaloux de

de l'honneur de leurs Dieux furent les premiers & les plus ardens à l'attaquer ; & bientôt leur exemple fut suivi de toutes les autres nations. Dés que Pierre veut parler dans Rome, on le charge de fers, & on le condamne au foüet. Saint Paul reçoit à peu prés le même traitement. Il est vray que se faisant connoître pour citoyen Romain, il évite la peine du foüet; mais elle est changée en un bannissement : on le conduit à Malthe ; & tandis qu'il se chauffe dans la place, une vipére s'attache à sa main, & le pique. Chacun en tire un mauvais augure contre lui. Le méchant homme, dit-on! Les Dieux ne l'ont point voulu faire périr sur l'eau ; mais ils le vont faire mourir par le poison. Enfin parmi tous les peuples, c'est un déchaînement universel, & des grands, & des petits, contre l'Evangile, & contre ceux qui le prêchent. On leur dresse par tout des piéges ; on les accable de coups, on leur suscite

de fausses accusations, on les tient étroitement resserrez dans des cachots. Mais efforts inutiles ! La Religion qu'ils annoncent, n'en avance pas moins. Elle vole dans les villes & dans les bourgades ; elle se fait entendre dans les maisons particuliéres, & dans les places publiques ; elle entre dans les palais des Princes, & elle s'insinuë jusques dans celuy même de Néron, de ce Tyran si odieux au reste des hommes, & si fameux par ses barbares cruautez.

Je m'imagine alors la Religion Chrêtienne comme une foible étincelle. Si ce sont seulement les hommes qui la conservent cette étincelle, elle sera bien-tôt éteinte. Mais si c'est le souffle de Dieu qui l'allume, elle va tout consumer. En effet cette étincelle tout à coup se fortifie, se répand, se communique; l'incendie est generale, & le feu prend par tout. Il prend dans la Judée, & dans tous les Pays voisins : il prend dans l'Asie, l'Afrique, l'Espagne ; il prend dans la

Gréce, & dans Athénes : il prend dans l'Italie, & dans Rome même. Les Empereurs ont porté des Edits sanglans contre les sectateurs de cette Religion naissante. On en a fait de fréquentes & de soigneuses perquisitions. On a bâti des prisons pour eux ; & on les y a renfermez. Qu'est-il arrivé ? Les lieux destinez pour être la demeure des criminels, sont devenus la demeure des Saints ; & c'est dans ces prisons que Jesus-Christ a été plus hautement reconnu & honoré.

Saint Jerosme fait là-dessus une belle réflexion. Le Maître, dit ce Pere, est crucifié, les Disciples sont enchaînez, & néanmoins l'Evangile croît toûjours ! [a] *Magister suspensus, & servi vincti sunt, & quotidie Religio crescit !* On expose tous les jours des Chrêtiens aux Tigres & aux Lions : mais l'appareil des supplices les plus terribles ne diminuë rien de leur assurance, ni ne rallentit en aucune sorte leur ardeur. Ces divers tourmens, ces pointes de fer qui les déchirent,

a *Hieron.*

ces braziers ardens qui les brûlent, ces bêtes féroces qui les dévorent, tout cela n'empêchera jamais qu'on n'embrasse la foy de Jesus-Christ. On y viendra : & qui? des vieillards chargez d'années, des enfans, de jeunes filles tendres & délicates. Et par où y viendra-t-on? par les feux, par les rouës, par les croix. Et comment? en chantant, en loüant, en benissant Dieu.

C'étoit le sujet le plus juste & le plus ordinaire de l'admiration de Tertullien, & le raisonnement le plus pressant dont il se servît contre les Payens. On les emprisonnoit, disoit-il, en parlant des premiers Chrêtiens: *Incarcerabantur*. On les tourmentoit: [a] *Torquebantur*. Et cependant on les multiplioit: *Et multiplicabantur*. Il y a dans l'ordre naturel deux principes de stérilité, sçavoir, la virginité & le néant: mais dans le Christianisme ç'ont été deux principes de fécondité. Jamais ailleurs tant de Vierges, & tant de Martyrs. Mais laissez-les mourir, ajou-

a *Tertul.*

re Tertullien ; laissez-les verser leur sang : pour un Chrêtien mourant, deux mille Chrêtiens prêts à mourir. Il faut enfoncer le soc de la charruë dans la terre, pour la rendre plus abondante : il faut que la vigne soit taillée pour être plus fertile ; & plus il mourra de Chrêtiens, plus il en renaîtra. Leur sang est pour eux comme une nouvelle semence.[a] *Sanguis Martyrum semen Christianorum.* Vous nous disiez, continuë le même Pere, en s'adressant aux ennemis de la foy Chrêtienne ; vous nous reprochiez que nous étions des étrangers & des inconnus ; que nous vivions comme des vagabons, & sans sçavoir où nous retirer : mais ne voyez-vous pas que nous remplissons toutes vos terres ?[b] *Omnia vestra implemus.* Il n'y a ni villes ni campagnes, où l'on ne trouve des Chrêtiens. Et si nous voulions nous séparer de vous, n'aurions-nous pas désormais de quoy vous étonner ? Vos Temples sont les lieux seuls où nous ne sommes pas

a *Idem.* b *Idem.*

nous vous les avons abandonnez, parce que nous ne voulons point avoir de part à vos a bominables sacrifices : [a] *Sola vobis Templa reliquimus.* Tyrans, vous nous menacez : mais sçachez que par là-même vous nous faites Chretiens : nous voulons l'être d'autant plus, que vous le voulez moins ; & les plus grandes rigueurs que vous exercez contre nous, sont les plus grands charmes qui nous attirent à la Religion que nous professons. [b] *Exquisitio quoque pœna major est illecebra.*

Je finis par la pensée de saint Augustin, qui ramasse tout ce que j'ay dit dans ce discours. Ou bien la Religion Chrétienne s'est établie par des miracles, ou sans miracles. S'il y a eû des miracles dans l'établissement de nôtre Religion, c'est la veritable Religion ; parce que les miracles ne viennent que de Dieu, qui les opére, ou par lui-même, ou par ses ministres ; & qui en est toûjours le principe, comme l'autheur & l'arbitre de la

a *Idem.* b *Idem.*

nature Les Miracles ſont donc proprement la parole & le témoignage de Dieu. Or Dieu, la premiere & la ſouveraine verité, peut-il porter temoignage à l'erreur ; & ne ſeroit-ce pas ſe contredire lui-même, & ſe démentir ? Mais ſi cette admirable établiſſement de nôtre foi s'eſt fait ſans miracles, il n'en eſt que plus miraculeux : & qui peut ſe figurer, ſans s'élever au deſſus des voyes communes, qu'un tel deſſein conduit par de tels ouvriers, & avec de tels moyens, ait eû un ſuccez ſi prompt, ſi conſtant, ſi parfait ?

Sur cela, mes Freres, j'ai une choſe à vous demander ; c'eſt que vous rendiez à Dieu de continuelles actions de graces, que vous le remerciez ſans ceſſe & de toute l'étenduë de vôtre cœur, de vous avoir ouvert les yeux, & donné la connoiſſance de ſa Religion. Plein de ce ſentiment, il m'a ſemblé aujourd'hui avoir autour de moi une troupe de payens & de damnez, qui s'écrioient: Ah ſi Dieu

nous avoit fait la même grace qu'à tant d'autres, que n'aurions-nous pas fait pour y repondre de nôtre part, & pour nous sauver ? Ensuite je me disois à moi-même : Dois-je épargner quelque chose pour mon salut & pour Dieu, aprés que Dieu m'a si heureusement prevenu, & qu'il n'a rien épargné pour moi ? [a] *Providebam Dominum in conspectu meo.* Providence de mon Dieu ! Je pensois à vous, & à moi : à vous, qui m'avez aimé par preference ; & à moi, qui ne vous ai payé que d'ingratitude. Car il faut l'avoüer, Seigneur, en vôtre presence ; je suis un pécheur de toutes les manieres. [b] *Peccator omnium notarum sum.* Qu'ai-je fait jusqu'à present pour remplir les favorables desseins que vous avez sur moi, & pour m'assurer la gloire où vous m'avez specialement appellé ?

C'est bien par nôtre faute, mes chers Auditeurs, que nous nous perdons. Car si même un payen fait tout ce qu'il peut suivant la lumiere naturelle, saint Thomas

a *Psal.* 15. b *Tertul.*

nous enseigne que Dieu ne permettra jamais qu'il soit damné; mais que le Ciel fera plutôt un miracle pour le tirer de l'ignorance où il est, & pour l'éclairer. Cependant nous, Chrêtiens, nous nous damnons, parce que nous ne voulons pas profiter de nôtre foi; que nous détruisons par nos mœurs tout l'avantage de nôtre créance; & que souvent même sous un certain dehors de Christianisme nous somme réellement infideles dans le cœur.

Que dis-je, & combien même ne l'ont pas cette apparence de Religion? Toutefois il ne suffit pas que la foi demeure renfermée dans le cœur: il faut qu'elle soit encore dans la bouche. *Corde creditur ad justitiam; ore autem confessio fit ad salutem.* On se damne aujourd'hui dans le monde, ou parce qu'on ne croit point du tout comme les infidéles, ou parce qu'on croit peu comme les heretiques, ou parce qu'on croit indifferemment comme une infinité de

a *Rom. c.* 10.

libertins. Heureuse une ame docile & fervente: docile, pour croire avec soumission toutes les veritez de la foi, & fervente pour les pratiquer. C'est en vivant ainsi par la foi qu'on arrive à la recompense éternelle, que je vous souhaite, au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit.

SEPTIE'ME PRE'TEXTE.

Les devoirs du Christianisme sont trop difficiles.

SERMON
SUR LA DOUCEUR
DU
SERVICE DE DIEU.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont pensé; & ils se sont trompez : car leur malice les a aveuglés. Dans la Sagesse, Ch. 2.

IL est rapporté dans l'Ecriture, que le peuple de Dieu aprochant de la terre de promission, & étant déja même sur le point d'y entrer Moyse détacha douze hommes des plus résolus, & les envoya

reconnoître le pays ; avec ordre d'en examiner la nature, la situation, les défenses, la richesse, & de lui en faire un récit exact & fidéle. Les épions revinrent au bout de quelques jours, également remplis d'admiration & saisis de crainte. C'est une terre fertile & abondante, dirent-ils: mais l'air y est, ou si contagieux, ou si subtil, qu'elle dévore tous ses habitans. [a] *Terra ista devorant habitatores suos.* Il y a des villes entourrées de bonnes murailles, & qu'il ne sera pas aisé de forcer. Mais sur tout quels hommes y avons-nous veûs ! Ce sont des monstres par leur prodigieuse grandeur : [b] *Vidimus monstra.* Ces nouvelles étonnerent les Juifs : les murmures suivirent bien-tôt : on accusa Moyse de temerité ; & la plûpart tomberent dans le découragement. [c] *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere, quia fortior nobis est.*

N'est-ce pas là, Chrêtiens, une image de ce qui vous arrive tous les jours ? Il y en a peu, qui ne soient

a Num. c. 13. b Ibid. c Ibid.

soient d'abord touchez de la vertu, & qui ne forment pour elle de temps en temps quelques désirs : mais quand on vient à considérer de prés une vie Chrêtienne, & qu'il en faut soutenir la pratique, on y trouve des difficultez qui font peur à la nature, & que l'imagination grossit. On se fait des moindres obstacles qui se présentent, autant de monstres : *Vidimus monstra.* On regarde les personnes engagée au service de Dieu, comme des gens malheureux, sans repos & sans plaisir. On se persuade que la retraite les rend sombres, chagrins, facheux à eux-mêmes & aux autres ; que la pieté les tient dans une gêne continuelle, & dans un veritable esclavage, enfin que les exercices à quoy ils s'appliquent sans relâche, les fatiguent & les accablent. *Terra ista devorat habitatores suos.*

Sur cela on se rebutte. On n'est point accoûtumé, dit-on, à se faire tant de violence, & l'on desespere de pouvoir vivre long-temps

dans une telle contrainte : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere.*

J'ay déja détruit en partie ce prétexte, lors que je vous ay fait voir que nous ne manquons de la part de Dieu, ni de lumieres, ni de forces, pour observer sa loy, quelque relevée qu'elle soit, & quoy qu'elle exige de nous. Or il faut encore examiner, si le service de Dieu, pris absolument & en lui-même, est en effet aussi difficile que vous le prétendez : & je veux vous découvrir deux erreurs où nous donnons assez souvent, & dont il est important de vous detromper. Car si vous marquez tant d'éloignement & même tant d'horreur pour une vie Chrêtienne, c'est que vous n'en avez jamais bien consideré, ni les difficultez ; ni les douceurs. Vous exaggérez trop les unes, & vous diminuez trop les autres. Appliquez-vous à ces deux pensées, qui vont partager ce discours. Il y a dans le service de Dieu des difficultez ;

j'en conviens : mais elles ont beaucoup moins que vous ne le croyez de quoy vous étonner : je vous le montreray dans la premiere partie. Il y a dans le service de Dieu des douceurs ; vous avez peine à en convenir : cependant ce sont des douceurs réelles, & elles ont beaucoup plus que vous ne le pensez de quoy vous attirer : je tascheray à vous en convaincre dans la seconde partie. Demandons des lumiéres au Saint Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QUAND il seroit beaucoup plus difficile encore qu'il ne nous paroist, de servir Dieu : puisque c'est à l'observation de sa loy que Dieu a attaché le salut de l'homme, il n'y a point d'effort que vous ne deûssiez faire pour la garder dans toute son étenduë, ni de difficultez qu'il ne fallust pour cela surmonter. Mais je trouve même que vous vous faites une fausse peinture du service de Dieu, & de sa loy ; & je prétends que

les difficultez qui s'y rencontrent, ne sont point telles que vous voulez vous le persuader. Premiérement, vous croïez que ce sont des difficultez particuliéres à ceux qui servent Dieu ; mais je dis qu'elles leur sont communes avec tous les autres états du monde. Secondement, vous les regardez comme des difficultez extrêmes & presque invincibles : mais j'ajouste qu'elles sont beaucoup plus aisées à supporter, que vous ne pensez. Troisiémement, vous vous figurez qu'elles viennent toujours de la loi de Dieu, & de la qualité des choses qu'il nous demande : mais souvent elles ne viennent que de nous-mêmes. Je vous prie d'apporter ici un esprit attentif, & de suspendre pour un moment tous les préjugez de la nature corrompuë. J'ay de quoy vous satisfaire sur ces trois articles que nous allons examiner.

Si la peine vous arrête, Chrétiens & que les difficultez vous fassent reculer, il faut renoncer,

non seulement au service de Dieu, mais à toutes les conditions de la vie, & même à toute la société humaine, & n'être de rien sur la terre. Je distingue dans chaque condition deux choses ; ses bien-séances, & ses affaires. Or je vous demande d'abord, quelles bien-séances du monde ne portent pas avec elles un carractere de gêne & de sujettion ? Que seroit-ce dans le commerce de la vie, qu'un homme qui auroit pour principe de ne se faire violence en rien? Qui de plein droit se feroit une maxime d'agir toujours comme il lui plairoit, d'aller & de venir, de partir & de retourner, de parler & de se taire, sans autre régle que son caprice & l'humeur présente qui le gouverneroit ? Qui s'entêteroit de toutes ses idées, jusqu'à ne relâcher jamais rien ; & qui voudroit obliger les autres à donner en aveugles dans tous ses sentimens, & à en passer par tous ses avis ? De quel œil seroit-il regardé, & quelle estime en feroit-on ? A combien de

contradictions ne se trouveroit-il pas exposé ? & ne pourroit-on pas dire de lui ce que l'Ecriture a dit d'Ismaël, que c'est un homme odieux & insuportable aux autres hommes ; & que comme il a les mains tournées contre tous, il est juste que tous aussi tournent leurs mains contre lui?[a] *Manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum.*

Il faut donc sçavoir se contraindre dans le monde, pour y avoir place parmi ce que nous appellons les honnêtes gens. Il le faut, & on le fait. On ne veut se dispenser de cette loy, qu'à l'égard de Dieu ; & l'on ne commence à se plaindre du prix qu'il en coûte, que lors qu'il s'agit de le servir. Je ne puis, dites-vous, m'assujettir à telle & à telle chose ; cela est trop difficile : mais, lâche serviteur, le monde en mille rencontres ne vous a-t-il pas appris à vous forcer & à vous vaincre, à ceder & à dissimuler, à retenir & à mortifier vos inclinations ? Vous l'avez fait seulement pour vous

a *Genes. c. 16.*

conformer à certains usages de la vie civile & commune ; & vous le faites bien plus encore tous les jours dans le meniment & la conduite de vos affaires.

Vous le sçavez, Messieurs, & vous le pouvez mieux dire que moy, si l'on s'avance dans le monde sans de grands efforts. Vous le sçavez, vous qu'une espérance souvent trompeuse attache depuis long-temps peut-estre auprés d'un maistre impérieux, jaloux, indifférent, chagrin, bizarre, dont vous avez tant essuyé déja de rebuts, & dont vous portez toutes les humeurs. Vous le sçavez, vous que vôtre ambition, vôtre fortune, expose à tant de courses sur la mer, à tant de périls dans la guerre, à tant de soins dans le ministére, ou à de si fatigantes études dans le Barreau. Y a-t-il sur la terre un estat, une maison, une famille: y a-t-il presque une personne qui réüssisse sans un travail pénible & assidu ? Combien d'intrigues & de ressorts à rémuer ? combien d'acci-

dens & de pertes à réparer ? combien de contestations & de procez qui surviennent ? combien d'ennemis & de concurrens qui vous traversent ? combien de ménagemens nécessaires, de veuës & de reveuës, de persévérance & de patience ; C'est une maxime générale, qu'on ne peut parvenir à rien, ni se maintenir, sans qu'il en couste.

Principe tellement establi, qu'un homme, lequel abandonneroit par la crainte du travail, une fortune qui se présente, deviendroit la risée du public & un objet de mépris. C'est une ame lasche, diroit-on. Il n'a ; ni honneur, ni courage. Tel mariage estoit conclu, s'il eûst voulu faire quelques démarches. Tel employ lui estoit acquis, s'il eût voulu agir & demander. Telle affaire eût infailliblement réüssi ; telle récompense l'attendoit, si la difficulté ne l'eût point rebuté si-tost, & s'il eût eû plus de constance. Il s'est livré à sa paresse & à son indolence naturelle. Qu'il y demeure honteuse-

ment plongé. Il ne mérite pas qu'on s'intéresse pour luy, & il est indigne de paroistre.

Mais on parle bien autrement, quand on voit un homme que les plus grands obstacles n'étonnent point; qui les regarde froidement, & qui travaille à les surmonter; qui sçait, quand un moyen luy manque, y suppléer par un autre, sans se lasser jusqu'à ce que l'affaire soit terminée, & que le succez en soit heureux. On dit que c'est un esprit à craindre. On l'estime, on le ménage, & l'on prend bien garde à ne s'attaquer jamais à lui, & à ne le contredire en rien. On espére tout pour lui dans l'avenir, parce qu'on sçait que la constance vient à bout de tout; & dans sa prospérité, chacun est forcé de lui rendre justice, & de reconnoistre qu'il n'a rien qui ne soit une digne récompense de ses soins & de son mérite.

C'est ainsi que vous en jugez, & que vous en usez dans la conduite du siécle: pourquoy prenez-

vous une autre régle à l'égard de Dieu ? La peine ne vous arreste nulle part ailleurs, que dans ce qui regarde son service. Est-il moins beau de vous attacher à lui avec une fidelité inébranlable ; d'avoir le courage de sacrifier tout aux interests de sa gloire, & de ne vous relascher jamais quand il faut satisfaire à vos devoirs ? Le Prince travaille sur le Trosne, pour gouverner son Empire ; le Magistrat travaille dans sa charge, pour administrer la Justice ; le Marchand travaille dans son négoce, pour le faire valoir ; l'Artisan travaille dans sa profession, pour fournir aux besoins de la vie : chacun dans sa condition travaille. Vôtre premiére condition, mes Freres, c'est d'estre Chrestiens. Sera-ce la seule que vous ne voudrez pas remplir, & doit-elle moins vous couster que les autres ?

Non seulement les bien-séances du monde, les affaires du monde, ont leurs peines ; mais la vie méme du monde la plus aisée en ap-

parence, ne les a-t-elle pas ? & le vice en se permettant tout, est-il plus tranquille que la vertu, lors qu'elle est plus sévére & qu'elle ne s'accorde rien ? C'est un grand problesme pour moy, s'il est plus difficile de servir Dieu, que de ne le pas servir : ou plustost, je ne balance pas à décider, qu'un homme de bien trouve beaucoup moins d'amertume dans une conduite réguliére & chrestienne, que les autres dans leurs déréglemens, & en vivant au gré de leurs passions. Vous le dites vous-mêmes tous les jours : Que ceux qui sont à Dieu sont heureux ! Contens de leur sort, ils s'occupent de leur devoir, & ne demandent rien davantage. S'ils n'ont pas, à ce qu'il paroist, de grands plaisirs, ils ne sont point aussi sujets à ces retours fascheux, qui nous chagrinent, & que nous ressentons si vivement. Ils ont pris le milleur party ; & que ne l'avons-nous pris de bonne heure comme eux ? N'est-ce pas là le langage ordinaire des gens du monde ;

& n'a-t-on pas raison de parler ainsi ? Il est vray qu'il faut dompter ses appétits, pour se tenir dans l'ordre, & pour y persévérer: mais aussi quand on se laisse dominer par une inclination vicieuse, à quelle extrémité n'est-elle pas capable de vous conduire ? Si les commencemens en sont doux, que les suites sont améres ! Elles vous attire de la part du Ciel les malédictions de Dieu, de la part des hommes les mépris & les traverses, & de vôtre part les reproches intérieurs, & les remords de l'ame. Elle vous ruïne quelquefois, & de biens, & de santé; & l'on reconnoist bien alors que ce n'est point, comme l'on croyoit, dans le déréglement, que l'on trouve la félicité & le repos.

Je sçay qu'il faut avoir acquis beaucoup d'empire sur son cœur, pour renoncer, sur tout en de certaines professions, aux veuës que l'orgüeil a coutume d'inspirer, & pour abandonner tous les projets que pourroit former l'ambition. Mais

passion, à quoi n'est-on pas exposé? Aux artifices & aux mauvais tours, si l'on a des concurrens ; aux persecutions & à l'envie si l'on réüssit; aux repentirs & aux desespoirs, si les desseins échoüent ; aux délicatesses extrêmes & aux sensibilitez sur le point d'honneur, d'où suivent les querelles, les procez, les vengeances. Dans cette vie tumultueuse, l'on paye bien chérement le foible avantage que l'on recherche, & la fausse grandeur où l'on aspire.

Je conviens qu'il y a de rudes attaques à soutenir de la part des sens, avant de les soumettre à la foi ; & que ce n'est pas une guerre aisée à finir, que celle de la chair contre l'esprit. Mais aussi quels maux traîne aprés soi un engagement tendre, & un commerce criminel ! Quel esclavage pour ce jeune homme, qui veut plaire ! Que de complaisances serviles ! Que d'assiduitez gênantes ! Que de soupçons & de jalousies contre des rivaux ! Que de rebuts à essuyér de la part d'un naturel fier & bizarre ! Que

de dépenses indiscrettes ! Et pour cette jeune personne, quand l'occasion, dans un malheureux moment, l'a séduite, & que sa vertu s'est démentie, quels regrets ! Quelles craintes que sa foiblesse ne vienne à être connuë ! Quelle honte, si la chose éclate ! C'est une tache que rien ne peut laver, & une confusion qui l'accable.

Qu'est-ce donc que le cœur de l'Impie ? Il ressemble, dit l'Ecriture, à une mer orageuse, & toûjours agitée : ou bien, il est semblable à une ville sans Loi, sans Prince, sans Magistrats. Chacun y crie liberté; mais il n'y a point de lieu, où la veritable liberté se rencontre moins. Au lieu que le cœur d'un homme de bien est comme une ville policée : tout y est dans la régle ; & la régle y établit une tranquillité parfaite, & une paix inaltérable. Cependant avoüons toûjours, que le service de Dieu a ses peines : mais outre qu'elles sont communes à tous les autres états, j'ajoute qu'elles sont encore beaucoup plus

legeres que nous ne pensons.

Il n'y a rien sur quoi l'on se forme dans le monde plus de fausses idées, que sur la pieté. On croit qu'il faut quitter tout dés qu'on prend le parti de servir Dieu ; qu'il faut se confiner dans le fonds d'une solitude, & mener une vie tout-à-fait retirée & inconnuë. Il y a des ames que Dieu appelle à ce degré de perfection : & ce sont des vocations particulieres, qu'il ne manque point d'adoucir, & qu'il sçait bien assaisonner lors qu'il les donne. Mais ce n'est pas là toûjours, mes Freres, ce que nous vous demandons, quand nous vous parlons du service de Dieu. L'Evangile vous défend-il de veiller à la conservation de vos biens, & de travailler même à les accroître par des voyes permises, & avec un soin moderé ? L'Evangile vous défend-il de pourvoir à vôtre famille, de placer vos enfans, de recueillir les fruits de vos terres, ou de soûtenir vôtre dignité avec honneur, & selon les regles de la justice ? L'Evangile

vous défend-il de vous rendre les uns aux autres les devoirs ordinaires de la vie civile, de voir des parens, de ménager des amis, de s'entretenir, de converser, pourveu que vous vous renfermiez dans l'espace du tems qui y peut être employé? L'Evangile vous fait-il un crime d'une recréation honnête, d'un soulagement raisonnable, d'un équipage, d'un ameublement, d'un habillement modeste & convenable à vôtre naissance, où à vôtre rang? Dieu ne condamne point tout cela. Ce qu'il veut donc seulement que vous retranchiez, c'est l'excez. Mais, par je ne sçais quel enchantement, il n'y a que l'excez en toutes choses qui vous touche, & qui vous plaît. Salvien le reprochoit à son siecle; & je puis bien vous faire le même reproche. N'est-il pas honteux à des Chrêtiens, disoit ce Pere, de n'être jamais contents, si Dieu n'est offensé, & de ne compter pour rien ce qui ne va pas jusques au crime? N'est-ce pas assez pour vous d'un divertissement innocent, & d'une

joye pure & simple ? a *An te non delectat gaudium simplex ?* Ne peut-on vivre heureux, si l'on ne porte le plaisir jusques à la débauche, la somptuosité des repas jusques à la molesse, la richesse du train, des habits, jusques au luxe ? Réjoüissez-vous, mes Freres, poursuivoit le même Docteur, j'y consens : mais je souhaite seulement que dans toutes vos réjoüissances vous ne passiez pas les bornes que la Loi vous a marquées : que l'heure, la maniere, la mesure, le motif, que tout y soit Chrêtien ; *Rideamus Christiani, sed Christianè.* Dans cette vie reglée, s'il se rencontre encore pour vous des peines, n'en accusez souvent que vous-mêmes. Elles ne viennent pas tant de la nature des choses à quoi vous engage le service de Dieu, que de vôtre propre fonds, & des mauvaises dispositions où vous vous trouvez par vôtre faute. C'est par-là que je conclus cette premiere Partie.

Quand un arbre a pris son tour,

a *Salv.*

& qu'on la laissé croître & pancher d'un côté, il est difficile de le redresser. Voilà, Chrêtiens, ce qui nous arrive à l'égard des pratiques du Christianisme. Elles vous donnent du dégoût, parce que vous ne vous y êtes pas formez de bonne heure, & que vous avez pris d'autres habitudes. La priere vous ennuye, parce que vous n'en avez nul usage. La retraite vous fait horreur, parce que vous avez toûjours cherché les compagnies, & vêcu dans le grand monde. Le jeûne vous paroît impraticable, parce que vous avez toûjours traité délicatement vôtre corps, & contenté tous ses appetits. La confession vous embarrasse, parce que vous n'êtes jamais bien rentré en vous-mêmes pour sonder vôtre cœur, & pour connoître le fonds de vôtre ame. Ne vous en prenez point à d'autres qu'à vous, si la pieté n'a présentement pour vous que des épines. Pourquoi vous êtes-vous engagez dans cette liaison, que vous ne pouvez plus rompre désormais qu'avec une extrême douleur? Pour-

quoi vous êtes-vous permis si aisément dans les conversations ces railleries & ces médisances, qui vous coûtent tant à réparer ? Pourquoi n'avez-vous pas mieux examiné cette affaire, où vous êtes entré si volontiers, & qui néanmoins ne vous a jamais paru bien nette ? Pourquoi vous êtes-vous chargé de ce bien mal aquis, de ce profit injuste, & dont la restitution vous cause tant de chagrin ? Vous vous êtes jetté dans l'abîme ; c'est à vous à tenter toutes les voyes necessaires pour en sortir.

Vous le devez ; & la seule qualité de pecheur, vous obligeroit à supporter encore de plus grands travaux, si la justice de Dieu ne se relâchoit à vôtre égard. Mais au moins apprenez de-là à soutenir avec courage ceux qui se presentent, & rougissez de vôtre délicatesse, bien loin de l'autoriser par vos plaintes. C'est par vous-même que vous êtes pecheur. Or comme pecheur vous êtes malade, & il faut guerir ; vous êtes coupable, & il

faut satisfaire à Dieu. L'un & l'autre demande de la fermeté, & de l'action.

Il est vrai, dit saint Augustin, qu'il y a des pecheurs qui guérissent tout d'un coup. Magdelaine dans un moment triompha de toutes ses passions, dégagea son cœur, l'arracha au monde, & se donna sans reserve à Dieu. Mais c'est que dans un moment elle fit un éfort heroïque, qui l'éleva au dessus de tout. Il n'y a point de guerison sans remede, ni communément de remede qui ne fasse d'abord une impression douloureuse. Que de tourmens on endure, continuë saint Augustin, pour se délivrer d'un autre tourment! Un malade s'expose à mille douleurs certaines, pour prolonger des jours qui sont incertains. a *Suscipiuntur dolores certi, ut acquirantur dies incerti.* On n'espere pas de ne point mourir du tout; mais on meurt mille fois par avance, afin de mourir un peu plus tard. On sçait qu'on finira, & cependant on

a *August.*

souffre, non point pour ne pas finir, mais seulement pour ne pas finir si-tôt. a *Non ut non finiant, sed ut non tam citò finiant.* Tandis qu'on accepte des conditions si rigoureuses pour la santé du corps, il n'y a que vous, Chrétiens, qui ne voudriez rien souffrir pour la santé de vôtre ame. On n'épargne rien pour rentrer dans le cours ordinaire de la vie, & vous voudriez trouver les voyes de Dieu toutes applanies, & vous remettre sans obstacle dans son service. Vous y auriez bien plus facilement perseveré, que vous n'y pouvez maintenant revenir, si vous ne vous étiez pas volontairement soustraits à la Loi, & que vous eussiez commencé plûtôt à prendre le joug du Seigneur. Vos forces sont alterées, & c'est ce qui vous rend si penible l'obéïssance que Dieu attend de vous. Mais souvenez-vous, que c'est vous-mêmes qui vous êtes affoiblis, & que vous ne pouvez refuser legitime-

a *Idem.*

ment de reparer ce que vous avez volontairement perdu.

Dans ce même sentiment un pecheur éclairé & touché s'encourage à satisfaire à Dieu par tout ce qu'il y a de plus rude & de plus fâcheux à éprouver, en se donnant à lui, & en le servant. Quand une ame juste auroit lieu, Seigneur, de demander à être déchargée, & que le joug lui paroîtroit trop pesant, il ne le peut être assés pour un coupable ; & vous ne pouvez tant exiger de moi, que je ne sois encore trop épargné. Mais par un éfet bien contraire, il n'y a mon Dieu, que vos fidelles serviteurs, qui ne sentent point de peine à vous servir, parce qu'ils ont détruit en eux & corrigé tout ce qui les pouvoit éloigner de vôtre service : au lieu que tout me paroît difficile dans vos voyes, parce que tout ce qui se présente à moi m'est nouveau, & que j'ai pris des habitudes opposées. Or il est de la justice, Seigneur, que celui qui a trop accordé à sa volonté, & flatté plus qu'il

ne devoit son amour propre, souffre quelque chose contre son inclination, & qu'il paye par une amertume salutaire, la douceur criminelle qu'il a recherchée. C'est une satisfaction pleine d'équité. Il faut que le travail compense la mollesse & le plaisir ; le recueïllement, la dissipation continuelle de l'esprit & du cœur, les œuvres Chrétiennes, l'inutilité de la vie ; l'oraison, l'oubli de Dieu ; la frequentation des Sacremens, l'éloignement des choses saintes ; l'abstinence, la bonne chere, & les excez. Il le faut, & voilà ma penitence. Je l'accepte de vôtre main, Seigneur, telle que vous me l'imposez ; & je vous prie de l'accepter de la mienne, telle que j'ose vous l'offrir. Ce qu'elle a pour moi d'amer, elle ne l'a pas par elle-même, mais par mon indolence, & ma tiédeur ; par mon orgüeil, & mes vanitez passées ; par ma sensualité, mon libertinage, mes débauches. Ce ne sont point les choses que vous me demandez qu'il faut changer,

mais mon cœur. Je n'ai qu'à rompre ma chaine : & quel autre y doit plus travailler que moi, puisque c'est moi qui l'ai formée ? Alors je marcherai avec une entiere liberté. Quand j'aurai repris sur les sens ce que je leur ai laissé gagner ; quand j'aurai apris à m'efforcer, à ne plus tant écouter les inclinations naturelles, que j'ai trop suivies, mais à les soumettre, & à les vaincre ; a ce qui me fait maintenant horreur, deviendra comme ma nourriture, & mon plus commun exercice. Victoire necessaire ! Car il faut se sauver, & je ne le puis autrement que par-là. Victoire beaucoup plus facile que je ne l'ai pensé ! Vous m'aiderez, Seigneur, & dés que je me presenterai au combat, mes ennemis seront dissipez ; dés que je paroîtrai sur les bords de cette mer rouge qu'il faut traverser, vous fendrez les flots, & je passerai à pied sec ; dés que j'entrerai dans ce desert par où il faut marcher,

a *Job.*

vous allumerez sur ma tête une colomne lumineuse, qui me marque le chemin. Vous ferez plus : dans la plus seche & la plus sterile solitude, vous ferez descendre la manne du Ciel : vous ferez sortir de la terre des sources d'eau vive : les sables brûlans, les sentiers les plus raboteux, les rochers & les cavernes fourniront à mes délices. Tout cela veut dire, que dans le service de Dieu, non seulement je ne trouverai pas des difficultez telles que je me les figurois ; mais que j'y goûterai même des douceurs que je n'ai jamais bien connuës. C'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Venez à moy, disoit le Sauveur du monde ; venez-y, vous tous qui êtes chargez & fatiguez : je vous soulagerai. a *Venite ad me omnes, qui laboratis & onerati estis, & ego reficiam vos.* Prenez mon joug & le portez ; & vous trouverez le repos

a *Matth. c.* 11.

de vos ames. *Tollite jugum meum super vos, & invenietis requiem animabus vestris.* Car mon joug est doux, & mon fardeau leger. *Jugum enim meum suave est, & onus meum leve.* Je fais sur ces paroles trois réfléxions, pour vous détromper encore de trois faux préjugez à l'égard du service de Dieu. Prémierement, on croit que les douceurs n'en sont reservées qu'à certaines ames specialement unies à Dieu, par un long usage des choses saintes, & par une pratique habituelle de la perfection Chrétienne. Mais Jesus-Christ parle ici à toutes sortes de personnes, aussi-bien à ceux qui commencent, qu'à ceux qui sont plus avancez. *Venite ad me omnes.* Secondement, il y en a qui n'y cherchent que des avantages temporels, & qui ne prennent les promesses du Fils de Dieu que dans un sens grossier & terrestre. Mais Jesus-Christ, en nous promettant la joye du cœur, nous fait assez entendre, que ce sont des douceurs toutes spirituelles, que Dieu fait

goûter à ceux qui le servent; *Et invenietis requiem animabus vestris.* Troisiémement, la plûpart ne regardent au moins ces saintes douceurs que d'un œil indifferent, comme des biens insipides, & qui ne les peuvent satisfaire. Mais le Sauveur des hommes nous en fait connoître toute l'onction, en disant qu'elles rendent son joug agréable, & qu'elles font paroître son fardeau leger; *Jugum enim meum suave est, & onus meum leve.* Ce sont là des mysteres pour nous, Chrétiens: tâchons à les déveloper.

C'est une fausse prévention qui vous trompe, mon cher Auditeur, lorsque vous vous éloignez du service de Dieu, parce que vous croyez qu'il n'y aura pour vous en particulier que de l'amertume. Il est vrai que vous n'êtes pas fait encore aux choses du Ciel, & que les premieres démarches coûtent toûjours. Je conviens avec vous qu'on n'amortit pas d'abord le feu des passions, qu'on ne rompt pas tout d'un coup les liens des habitu-

des, qu'on ne tourne pas comme l'on veut le naturel, & qu'on n'est pas maître de changer à son gré le tempéramment. Mais si les commencemens en toutes choses ont leurs peines; je dis qu'ils ont leurs douceurs pour une ame qui se donne à Dieu; que si tout ne convient pas également à tous, Dieu seul sçait s'accommoder à toutes les dispositions où vous vous trouvez, quelles qu'elles soient, & répandre par tout ses consolations.

D'aussi loin que le pere de l'enfant prodigue apperçût son fils, il courut au devant de lui, l'embrassa, pleura de joye, le revêtit d'une robe blanche, fit tuer le veau gras en sa faveur, & lui donna tous les témoignages d'une tendresse paternelle. Approchez-vous de Dieu, Chrétiens; c'est ainsi qu'il s'aprochera de vous. Il est de sa Providence d'en user de cette sorte, & de soutenir nôtre foiblesse par ces delices secrettes, & par ces goûts inesperez. C'est porquoy saint Paul disoit aux Corinthiens, qu'il

leur avoit d'abord présenté du lait à boire. *Lac vobis potum dedi.* Quand un homme vient à Dieu de bonne foy, & qu'il s'engage à le servir, non seulement il n'y trouve point tout le travail & tout l'ennui qu'il craignoit; mais au lieu de ronces, ce ne sont, pour ainsi dire, que des fleurs qu'il voit naître sous ses pas; il est surpris de la maniere dont Dieu prend soin de le prévenir, & de se faire sentir à lui.

Il ne tient qu'à vous de l'éprouver, comme l'éprouva saint Augustin. Combien de tems refusa-t'il d'obéir à la voix de Dieu, qui l'appelloit? Et sur le point de ceder enfin, combien de larmes lui tira des yeux le regret de ses plaisirs passez, ausquels il falloit renoncer? Mais au moment qu'il a prononcé la parole, & qu'il a pris le parti de la vertu, que ses idées sont changées! Que pense-t'il! que dit-il! Quelles veuës! Quelles expressions! Quels sentimens! Mes fers sont rompus, Seigneur, & je suis à vous. Beni soit le jour, où

je suis sorti d'esclavage, pour entrer dans la veritable liberté. O mon Dieu, mon soutient & mon salut, le meilleur & desormais le seul maître pour que je veux vivre, c'est vôtre bras qui a fait ce miracle, & vous n'avez point attendu pour cela le nombre des années. Je ne l'eusse jamais crû : mais quel plaisir est-ce tout d'un coup pour moy, de me priver de tous les plaisirs ! Et quel soulagement, de me voir assujetti à vôtre Loy ! a *Quàm suave mihi subitò factum est carere suavitatibus ! Et quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat.*

N'est-ce pas ce que nous entendons dire tous les jours aux personnes qui paroissoient les plus contraires à la pieté, & qui s'en formoient une image plus affreuse? Dés que Dieu les a touchez, & qu'ils se sont mis en état de suivre l'attrait, ils en goûtent bien-tôt la douceur ; ils sont surpris de leurs vaines imaginations, & des chi-

a *August.*

meres qu'ils se faisoient. A mesure que Dieu s'insinuë dans leur cœur, le monde & toutes les bagatelles qui les amusoient, perdent pour eux leurs agrémens. Il semble qu'ils soient transformez en d'autres hommes. Nous les voyons au Tribunal de la pénitence remplis de Dieu, s'épancher en mille actions de graces, qu'ils rendent à sa misericorde, & nous confesser, qu'ils ont peine à se comprendre eux-mêmes; qu'ils ne se seroient pas persuadez qu'un tel changement pût être si prompt & si heureux; mais qu'ils reconnoissent bien, comme David, qu'un jour dans la maison du Seigneur, vaut mieux que dix mille dans les Tabernacles des pécheurs.

Ce furent là les sentimens de Magdelaine. Jamais elle ne s'attacha avec plus de complaisance à s'ajuster & à se parer, qu'elle en eût aux pieds du Sauveur des hommes à sacrifier ses ajustemens & ses parures, à dénoüer ses cheveux, à répandre ses parfums, à se dépoüil-

ler des livrées du siécle, pour prendre celles de Jesus-Christ. Il semble même que c'est souvent à ceux qui commencent que Dieu donne davantage ces sortes de sensibilitez, parce qu'en commençant on a plus besoin d'être attiré & fortifié: comme l'enfant prodigue reçût de la part de son pere des faveurs que n'avoit jamais eû son frere aîné, quoy que celui-ci eût toûjours été fidelle, & qu'il eût marqué un attachement inviolable à son devoir.

Le naturel, le tempéramment, l'humeur pourroient être des obstacles à ces douceurs celestes, si Dieu y avoit moins d'égard en nous appellant à lui, & s'il n'avoit pas soin de s'y conformer autant qu'il fait. Mais c'est par là même qu'il nous prend. Jean l'Evangéliste étoit naturellement doux & tendre; Jesus-Christ le fit reposer sur sa poitrine. Jean-Baptiste étoit severe & rigoureux; Dieu l'envoya prescher la pénitence, & le fit paroître à la Cour pour y condamner

le vice. Eſt-ce la ſolitude & le repos qui vous plaît ? Dieu vous appellera à l'Oratoire, ou à l'Autel ; il vous conduira dans le deſert, & il vous y parlera au cœur. Etes-vous nez pour l'action ? Dieu allumera vôtre zéle, & il l'exercera dans la conduite d'une famille, dans l'adminiſtration de la juſtice, dans la viſite des priſons & des hôpitaux ; dans la converſion des ames, dans la pratique de toutes les bonnes œuvres. Riches, vous ſervirez Dieu par l'aumône ; pauvres, vous le ſervirez par la patience ; le ſéculier le ſervira par le ſoin des affaires temporelles ; l'Eccleſiaſtique le ſervira par ſes fonctions de l'Evangile. Ce ſera moins vous qui ferez la volonté de Dieu, que Dieu, ſi je l'oſe dire, qui fera la vôtre ; au lieu que dans le ſervice des hommes, vous obéïſſez à des maîtres bizarres & ſans condeſcendance ; il faut plier ſous leurs ordres, ſe faire à leurs caprices, attendre durant de longues années, avant que d'en être regardé favora-

blement, & achepter bien cher de vaines gratifications. Mais les douceurs que l'on trouve à servir Dieu, outre qu'elles sont promises à tous, *Venite ad me omnes*, doivent être encore d'autant plus solides, qu'elles sont intérieures, & qu'elles passent jusques à l'ame : *Et invenietis requiem animabus vestris.*

Le monde ne se conduit que par les sens. C'est pour cela que les gens du monde, par une seconde erreur aussi mal fondée que la premiere, quand nous leurs parlons des avantages attachez au service de Dieu, ne s'en figurent point d'autres, que les biens sensibles, & que la fortune du siécle. Je ne prétends pas que ce ne soit là souvent en effet une récompense de la vertu. Tôt ou tard le juste prospere : & combien de familles sont redevables de leur établissement, & de leur élévation, à la pieté qui y est comme héréditaire ? Au contraire combien de maisons, aprés un certain tems, tombent tout à coup, & conservent à peine quelque vestige

de leur premiere prosperité ; parce que l'abondance n'y étoit entrée que par le crime, & que leur grandeur n'étoit établie que sur l'injustice ? Cependant comme l'esprit est la plus noble partie de l'homme, c'est là sur tout que doit consister son bonheur : & comme Dieu lui-même est tout esprit, c'est particuliérement à l'ame qu'il se communique. Mais comment, & par où ? Qu'est-ce que ces douceurs divines & spirituelles ? Puis-je bien vous le faire connoître, puisqu'elles sont intimes, & si secrettes ? J'en dirai assez peut-être pour vous en donner au moins quelque idée.

Tantôt c'est un témoignage de la raison éclairée de Dieu, & conduite par la foy. On a une vraye satisfaction à penser & à dire qu'on fait son devoir, & qu'on est dans l'ordre, qu'on suit le parti de tous les gens sages, qu'on rend à Dieu en le servant ce qui lui est dû, & qu'on agit conséquemment en vi-

vant selon la Religion que l'on professe, & pratiquant ce que l'on croit. Tantôt c'est un calme, où la conscience se repose, & qui la rassure sur le présent & sur l'avenir. Sans rien perdre de l'humilité Chrétienne, on est tranquille sur l'état où l'on se trouve devant Dieu: & cette paix de l'ame, dit Salomon, est comme un repas délicieux. Exempt de ces frayeurs, dont les pécheurs sont tourmentez à la pensée de la mort & des jugemens de Dieu, on attend paisiblement sa destinée. Non pas que l'on ne craigne point du tout: il y auroit de la présomption. Mais on craint comme les enfans, sans trouble & avec une pleine confiance. Tantôt c'est un saint dégagement, où le cœur, affranchi de la tyrannie de ses passions, joüit d'une heureuse liberté. On s'accoutume à regarder toutes les choses de la terre d'un œil Chrétien, & l'on n'en reçoit point ces impressions vives & profondes qui font les chagrins

chagrins de la vie. On prend des vûës plus relevées : & dans cette disposition, on voit couler le siécle & ses faux biens, sans en être touché : on est spectateur des differentes scenes qui se passent parmi les hommes, sans être émeû. On se contente de sa condition, & des divers changemens qui y arrivent. Du moins on apprend peu à peu à s'en contenter ; & plus l'on avance, plus l'on devient maître de soi-même, & l'on s'affermit dans le repos. Tantôt ce sont de certains écoulemens de la grace, laquelle survient, ou comme une rosée agreable, qui s'insinuë doucement & qui pénétre, ou comme une pluye abondante, qui se répand à grands flots, & qui inonde. Dieu donne à l'esprit certaines lumieres qui en chassent tous les nuages, & qui y portent la sérenité. Il fait naître dans le cœur certains mouvemens qui le flattent & qui le ravissent. Ce n'est pas toûjours & à tous les momens : mais, comme un bon jour en fait passer plusieurs mauvais, un moment de

ces gouts interieurs soutient une ame durant des semaines & des mois entiers. Le monde a beau traitter tout cela de chimeres : ces douceurs sont veritables ; & c'est une troisiéme illusion de les regarder comme des plaisirs au moins sans onction & sans pointe. Le joug du Seigneur est doux, & l'on porte avec plaisir son fardeau. a *Jugum meum suave est, & onus meum leve.*

A qui nous en rapporterons-nous? Sera-ce aux mondains, qui n'en ont nulle experience ? Sera-ce aux saints, qui tant de fois en ont fait l'épreuve ? Or comment ceux-ci en ont-ils parlé ? Et qu'ont tout les plaisirs du siecle qui merite de semblables expressions ? Ecoutez-les. O que l'esprit du Seigneur est doux ! Et que vous êtes bon, ô Dieu d'Israël, à ceux qui vous cherchent en verité ! Justes, réjoüissez-vous au Seigneur. Vôtre Loi, mon Dieu, est à mon cœur ce que le miel est à la bouche. Mon ame s'est plongée dans le sein du Seigneur, elle s'y

a *Matth.* 11.

est abîmée & perduë. Vous m'avez dilaté le cœur, ô mon Dieu; vous m'avez rempli de consolation; & j'ai couru dans la voye de vos commandemens avec une sainte allegresse. C'est ainsi que le Prophete Royal s'en expliquoit. a Quel prodige & quel assemblage merveilleux! je souffre, je suis dans la tribulation; je ne puis satisfaire aux devoirs d'une vie Chrétienne, ni à ceux de mon ministere, que par des peines & des veilles continuelles: cependant je nage dans la joye; j'en suis enyvré. Le sentiment en est si vif, que j'en perds tout autre; & l'abondance si grande, que c'est comme un torrent qui se déborde. C'étoient les termes de saint Paul. b Ah! C'est assez, Seigneur, c'est assez, même beaucoup plus que ne merite un serviteur aussi indigne que moi, & plus que n'en peut contenir un cœur aussi étroit que le mien. Cessez de verser sur moi vos dons, ou je succombe. Ce n'est point pour cette vie que de pareil-

a *Psal.* 118. b 2. *Cor.* 7.

les délices doivent être reservées. Voilà ce que faisoit retentir dans ces derniers siecles, au milieu des forêts, a l'Apôtre des Indes & du Japon.

Que ne l'avez-vous éprouvé vous-mêmes, Chrêtiens ? Et pour l'éprouver, que ne vous êtes-vous mis dans l'état que Dieu demande, ou que ne vous y mettez-vous encore ? Que ne puis-je produire au jour tant de mysteres cachez, dont vos yeux ne peuvent être témoins, & qui toutefois se passent tous les jours au milieu de vous ? Dieu a eu dans tous les tems de fidelles serviteurs. Il y en a parmi vous, & que ne vous font-ils part de ce qu'ils ressentent ? Que ne vous apprennent-ils avec quelle indifference on envisage tout ce qui n'est pas Dieu, quand une fois on a goûté Dieu lui-même ? S'ils renoncent au monde, s'ils renoncent à eux-mêmes, s'ils vivent sous la discipline & sous la régle, ne se permettant jamais rien de ce que la Loi défend, & souvent se

a *S. Franç. Xavier.*

refusant une partie de ce qu'elle permet ; ce sont là leurs croix. Elles sont apparentes, dit saint Bernard, & vous les voyez : mais vous ne voyez pas les consolations qui les accompagnent. Demandez leur, s'ils voudroient changer leur sort avec le vôtre. Ils vous diront qu'il n'y a point de parfait bonheur, que pour ceux qui aiment Dieu : qu'ils ont trouvé, comme Salomon, la veritable sagesse, & qu'ils la préferent, comme lui, à l'or & aux richesses, aux Sceptres & aux Couronnes, à toute la pompe & à toute la gloire humaine. Vous en jugez autrement : mais êtes-vous là-dessus des juges à croire, vous que la chair domine, & qui n'êtes jamais bien entrez dans les secrets du Seigneur ? Vous prononcez sans connoissance. Mais venez, & goutez, vous verrez combien le Seigneur est doux. a *Gustate, & videte quoniam suavis est Dominus.*

Je l'ai fait, dites-vous, j'ai voulu quelquefois penser à Dieu ; j'ai eû recours à lui : mais je n'ai trouvé

a *Psal.* 33.

interêt. Il est de sa gloire d'être recherché pour lui-même, & servi avec ce plein dévoüement ; comme il est de sa bonté de payer dés cette vie, & au centuple, les devoirs qu'on lui rend d'une maniere aussi parfaite, & par un motif aussi relevé que celui-là. Quand il vous verra venir à lui avec cette ferme resolution de lui consacrer tout, il n'épargnera rien en vôtre faveur. Quand vous y viendrez avec un dessein fixe & arrêté de porter tout le poids de son joug, fût-il encore plus pesant, & d'expirer, s'il le faut sous le fardeau ; il prendra plaisir à vous en décharger. Vous êtes mon Dieu ; & je n'en reconnois point d'autre que vous, Seigneur ; c'est donc vous seul que je veux servir. Ce seroit vous outrager, & ce seroit me tromper moi-même, que de ne vous pas faire le sacrifice tout entier. C'est vous, Seigneur, que je cherche ; vous, dis-je, & rien autre chose. Je ne demande point d'autre recompense présentement, que l'avantage de vous servir en ce

monde, avec l'esperance de vous posseder en l'autre, que je vous souhaite, au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit.



HUITIE'ME PRE'TEXTE.

Je ne fais point de mal.

SERMON

SUR LA VIE INUTILE DU MONDE.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt ; excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont pensé; & ils se sont trompez : car leur malice les a aveuglez. Dans la Sagesse, ch. 2.

IL y a, Messieurs, trois sortes de pechez, qui nous conduisent à la damnation. Premierement, des pechez publics, & condamnez également de Dieu & des hommes. Telle est, par exemple, une débauche outrée, & un libertinage decla-

té. Secondement, des pechez ſecrets, & qu'on dérobe aux yeux des hommes : mais on ſçait bien aprés tout, qu'ils ſont toûjours connus de Dieu, & que ce ſont en effet autant de crime ; & l'on ne peut dementir ſur cela le témoignage de ſa propre conſcience. Telle eſt une paſſion de haine ou de vengeance cachée dans le cœur, une noire perfidie, pour écarter un concurrent, ou pour perdre un ennemi. Enfin il y a des pechez d'une troiſiéme eſpece, qui ſont approuvez dans l'uſage du ſiecle, & où il ne paroît rien auſſi de fort criminel. On les couvre des plus belles apparences, & l'on tâche de ſe perſuader qu'ils ne ſont en aucune ſorte oppoſez à la Loi de Dieu. Ainſi un homme, une femme du monde vivent ſelon le monde, ſe conduiſent ſelon les maximes du monde, ſont de tous les plaiſirs & de toutes les parties du monde : & tout cela, diſent-ils, eſt innocent. C'eſt beaucoup dire, Chrêtiens : & mon deſſein eſt de vous montrer aujourd'hui l'illuſion de cette inno-

cence prétenduë. A vous entendre parler, vous êtes fort contens de vous-mêmes, & aussi contens du monde, dont vous goûtez les douceurs : mais j'ai bien de la peine à croire que Dieu de sa part soit content de vous. C'est ce qu'il faut au moins examiner dans ce discours. Pour vous faire connoître d'abord ma pensée touchant vôtre état, je crains bien que vous ne vous trouviez engagez dans cette voye dangereuse dont a parlé le Saint Esprit, qui semble être le plus seûr & le plus droit chemin, mais qui toutefois méne à la mort. a *Est via quæ videtur homini recta ; novissima & ejus ducunt ad mortem.* Ce point merite sans doute d'être éclairci ; & nous avons besoin pour cela des lumieres & du secours du Ciel. Demandons-les par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Vous ne pouvez ignorer, mes Freres, la difference qui se rencontre entre la morale de l'Evangile, &

a *Prov.* 16.

celle des Philoſophes Payens ; & vous ſçavez que l'une nous preſcrit dans l'uſage des plaiſirs de la vie des bornes beaucoup plus étroites que l'autre. En qualité de Chrétiens, nous ſommes les membres d'un Chef, couronné d'épines, & les Diſciples d'un Maître qui a vêcu, & qui eſt mort dans la ſouffrance. La Foi même que nous profeſſons, nous oblige à nous regarder ſans ceſſe devant Dieu comme des criminels, & à prevenir par la penitence les châtimens dont ſa juſtice nous menace, & que nous avons tant de fois déja meritez. Si donc nous entrons bien dans l'eſprit du Chriſtianiſme, nous devons tous être ſur la terre autant de penitens ; & un penitent, dit Tertullien, ne vit pas pour contenter ſes inclinations, ni pour ſatisfaire ſes ſens, mais pour pleurer, & pour ſouffrir.

Sur quoi le Concile de Trente s'eſt expliqué en des termes, qui me font trembler, & que nous ne pouvons mediter, mes chers Auditeurs, ni trop ſouvent, ni trop long-

tems. Voici ses paroles : [a] *Tota vita Christiani perpetua debet esse pœnitentia.* Toute la vie d'un Chrétien doit être une penitence continuelle. Ecoutez, c'est l'Eglise de Jesus-Christ qui parle, & toute l'Eglise assemblée. Elle n'est pas moins infaillible, quand elle nous propose des regles de mœurs, que lors qu'elle décide les points de nôtre créance ; puisqu'il nous est d'une égale necessité, & de bien croire, & de bien faire. Prenez garde à tous les termes du saint Concile : il n'y en a aucun qui n'ait une force particuliere. Il ne dit pas seulement quelque action, mais la vie : *Vita.* Il ne dit pas une partie de la vie, mais toute la vie : *Tota vita.* Il ne dit pas la vie d'un Religieux, mais d'un Chrétien ; & il ne dit pas même de ce Chrêtien ; mais de tout Chrêtien en general, de quelque âge, & de quelque qualité qu'il puisse être : *Christiani.* Enfin il ne dit pas que ce soit là un conseil, & une œuvre de surérogation, mais une obligation

a *Seff.* 15.

indispensable. *Tota vita Christiani perpetua debet esse pœnitentia.*

Suivant cette regle, combien y a-t'il dans le monde de Chrêtiens, & que peut-on juger de la vie ordinaire qu'on y mene? Je demande si c'est une vie aussi innocente que vous le pretendez, & si ce n'est pas au contraire une vie qui vous entraîne necessairement à la perdition? On peche, disent les Theologiens, par omission, & par commission; c'est-à-dire, en ne faisant pas ce qu'on doit faire, & en faisant ce qu'on ne devroit pas faire. Or, je dis que la vie commune du monde est criminelle par ces deux endroits. On n'y fait point assez de bien; & l'on y fait même beaucoup de mal. C'est une vie sterile & vuide de bonnes œuvres, & j'ajoûte qu'il ne se peut pas faire qu'elle ne soit tres-infructueuse. Je vous en donnerai la raison; & ce sera le premier Point. C'est encore une vie remplie de pechez: vous ne les connoissez point assez; mais je tâcherai de vous les faire connoître; & ce sera le se-

cond Point. Voilà le partage de ce discours, & le sujet de vôtre attention.

Premiere Partie.

Je ne veux qu'un raisonnement pour vous faire comprendre que la vie du monde la plus commune, & la plus innocente en aparence, ne peut être, & n'est en effet qu'une vie infructueuse & sans bonnes œuvres. C'est que pour faire de bonnes œuvres, il faut avoir la grace; & cela supose deux choses: premierement, que Dieu la donne: secondement, que nous l'acceptions. Il faut que Dieu me donne sa grace: car sans la grace, dit David, & aprés lui saint Augustin, mon ame est une terre seche & sans eau, qui ne peut produire de bons fruits: a *Anima mea sicut terra sine aquâ tibi*. Il faut encore que j'accepte la grace de Dieu, par une libre correspondance. Et c'est ainsi que le salut, selon la doctrine de saint Augustin, est

a *Psalm.* 142.

l'ouvrage de Dieu, par la grace qui nous apelle, & l'ouvrage de l'homme par nôtre fidélité à la grace. a *Hoc opus ſuum voluit eſſe & noſtrum : ſuum vocando, & noſtrum ſequendo.* Or, pour peu que nous examinions cette vie du monde prétenduë innocente, que j'attaque dans ce diſcours, nous trouverons qu'elle nous met hors d'état de bien répondre à la grace de Dieu ; & que par une ſuite naturelle, elle engage Dieu auſſi à ſe taire de ſa part, ou à ne parler au moins que tres foiblement. D'où nous conclurons, que n'étant pas alors en diſpoſition de profiter de la grace, & le principe des bonnes œuvres manquant, les bonnes œuvres doivent elles mêmes manquer. Vous voyez que je prends la choſe dans ſa ſource : & l'experience ne nous convaincra pas moins de ce que j'ai à vous dire, que la raiſon.

Pour répondre à la grace, il faut l'entendre : pour l'entendre, il y faut faire attention : & non point

a *Auguſt.*

seulement une attention volage & qui passe ; mais une attention serieuse, & qui donne tout le tems à la grace de répandre ses lumieres dans l'esprit, de l'instruire, de le persuader, & de s'insinuer ensuite jusques au cœur, pour le toucher. On ne peut donc profiter de la grace sans une tres-grande vigilance à en étudier tous les mouvemens, & à en suivre exactement la conduite. Mais, Chrétiens, je vous demande si vous êtes capables d'une telle aplication, dans une vie, que les affaires & les divertissemens du monde partagent tour à tour, & occupent toute entiere? Combien d'engagemens, de passe-tems agreables, bannissent de vôtre esprit toute autre pensée, étouffent dans vôtre cœur tout autre sentiment. Tant d'intrigues, tant de rendez vous, tant de parties, tant de repas, tant de compagnies, tant de conversations, de spectacles. Au milieu de tout cela, comment, & quand prêterez vous l'oreille à la voix de Dieu? Et ne faudroit-il pas que pour

ſe faire entendre, il ſupleât à ce défaut d'attention par une ſurabondance de lumieres & de graces ? Mais quel lieu avez-vous de les attendre de ſa part, lorſque vous faites un ſi mauvais uſage de celles qu'il vous a déja données ? De-là à quoi s'en va la vie ? En d'inutiles & de frivoles amuſemens : & voilà cette folie populaire, dont on a tant de peine à revenir ; ce charme de la bagatelle qui nous jouë, & dont a parlé Salomon : a *Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona, & inconſtantia concupiſcentiæ tranſvertit ſenſum ſine malitiâ.* Comprenez bien le ſens de ces paroles. C'eſt-à-dire, qu'il y a dans les diſtractions ordinaires du ſiecle, & dans ſes faux biens, un certain enchantement qui nous aveugle, & qui nous empêche de découvrir la grandeur & l'excellence des biens de l'autre vie. Ceux-ci s'évanoüiſſent à vos yeux, tandis que vous faites des autres l'objet de tous vos deſirs, & la matiere de toutes vos reflexions. Vous tournez ſans

a *Sap.* 41.

cesse au tour de ce point, & vous demeurez toûjours dans cette courte circonference. La plus longue suite de vos années n'est qu'une vicissitude, & selon le terme du Sage, une inconstance continuelle de la concupiscence, qui passe d'un sujet à un autre, & qui cherche par tout à se nourrir : *Inconstantia concupiscentiæ.* On se leve, on s'ajuste, on visite, on s'entretient. Cependant les heures s'écoulent, le cœur se dissipe, & l'on perd entierement le souvenir & le goût des choses de Dieu. *Transvertit sensum sine malitiâ.*

Que dis je, Chrétiens, que vous n'avez pas vous-mêmes mille fois éprouvé ? Et quel autre témoignage me faut-il ici que le vôtre ? Dites-nous de bonne foi combien de tems vous pensez chaque jour à Dieu, & aux choses de Dieu ? Ou plûtôt, avoüez que vous n'y pensez point du tout. Car ne croyez pas que je compte certaines prieres, que la bouche prononce par habitude, & sans reflexion. Encore, combien de fois les negligez-vous tout-à-fait,

felon que l'humeur vous gouverne, & dés que le monde vous apelle? Du reste vous avez l'imagination remplie de soins tout profanes, d'entreprises, de fortunes, de pretentions, & le plus souvent d'habillemens, de parures, d'équipages, de meubles, d'assemblées, de badineries : vous y pensez, & d'autant plus que vous n'entendez parler de rien autre chose, & que vous en parlez aussi sans cesse. Et comment penseroit-on à Dieu, reprend Tertullien, là où l'on ne parle jamais de Dieu? a *Quomodo cogitabit de Deo positus hic ubi nihil dicitur de Deo?*

On ne peut donc esperer, Chrétiens, que jamais vous vous adonniez aux exercices de pieté, & à la pratique des bonnes œuvres, si vous ne commencez d'abord par ce que fit S. Pierre. L'Evangile raporte que ce fut dans la sale de Caïphe, & au milieu d'une troupe de soldats qu'il renonça à Jesus-Christ : mais que bien-tôt aprés le Fils de Dieu l'ayant regardé, il sortit, & qu'il pleura

a *Tertul.*

amerement. a *Egressus foras flevit amarè.* Observez sur cela trois choses. Premierement, en quelle rencontre, & où S. Pierre oublia-t'il les protestations qu'il avoit faites au Sauveur du monde d'un attachement éternel ? Il en perdit l'idée dans une compagnie, à laquelle il se joignit, & en s'entretenant inutilement auprés du feu. Secondement, quand est-ce qu'il rentra en lui-même, & qu'il fut touché du crime qu'il venoit de commettre ? Aprés que Jesus-Christ l'eût regardé. Ce regard de Dieu, dit le venerable Bede, est la grace même & la misericorde de Dieu. b *Respicere Dei misereri est.* Troisiémement, comment profita-t'il enfin de la grace divine ? Il se retira à l'écart, & la grace n'en fit un penitent, qu'aprés en avoir fait un solitaire. *Egressus foras flevit amarè.* C'est ainsi, mon cher Auditeur, qu'elle ne fera jamais de vous un vrai Chrétien, un Chrétien fervent & apliqué aux devoirs de la Religion, tandis qu'elle vous

a *Matth.* 26. b *Beda.*

trouvera engagé comme vous êtes dans le commerce du monde.

Aussi Dieu disoit par son Prophete, en parlant de l'ame fidéle, sous la figure de Jerusalem : Je la menerai dans la solitude ; & elle sera là plus attentive à mes paroles, & plus disposée à les executer. a *Ducam eam in solitudinem, & loquar ad cor ejus.* Je lui parlerai alors, & je lui parlerai au cœur ; parce que son cœur recüeilli en lui-même sera en état d'entendre les accens de ma voix, & de ressentir les impressions de ma grace. Mais, Chrétiens, tandis que Dieu vous verra toûjours occupez de cette vaine image du siécle qui passe, & que toûjours vous aurez les yeux attachez sur elle, sans tourner ailleurs, ni vos regards, ni vos pensées, il est bien à craindre qu'il ne cesse de vous parler ; pour deux raisons : l'une par raport au passé, & l'autre par raport à l'avenir. Il ne vous parlera plus; comme il ne parla plus à Saül, parce que trop long-tems ce Prince insi-

a *Osée* 2.

déle s'étoit rendu sourd à la voix du Seigneur, & qu'il meritoit que le Seigneur ne prît plus soin desormais de l'éclairer & de le conduire. Il ne vous parlera plus; comme il est probable que le laboureur de l'Evangile ne jetta plus le bon grain parmi les ronces & les épines, parce qu'il reconnut que c'étoit une terre ingrate, & qu'il n'en doit jamais rien retirer. L'effet qui doit suivre de-là, c'est l'aveuglement, l'endurcissement du cœur. Prenez garde, s'il vous plaît, de quel aveuglement, & de quel endurcissement je parle. Ce point est à observer.

Je vous ai parlé de l'endurcissement de ces pecheurs inveterez dans le crime, & plongez dans de honteuses habitudes, qui les damnent sans qu'ils s'en apperçoivent, ou sans qu'ils s'en mettent beaucoup en peine. C'est l'état de certaines ames perduës, en qui l'on ne voit plus aucun sentiment de pieté, & souvent même de Religion. Mais il y a un autre aveu-

glement

glement moins grossier, pour ainsi dire, & d'autant plus commun, qu'il fait moins d'horreur; & qu'on travaille moins aussi à s'en preserver. C'est celui de ces personnes du monde, qui ne peuvent se persuader, qu'une vie oisive, & sans action par raport au salut, est une vie reprouvée. En vain nous leur faisons voir que le Prophete Royal, dans la regle de conduite qu'il nous a donnée en deux paroles, ne nous dit pas seulement, Fuyez le mal, a *Declina à malo*; mais qu'il ajoûte encore, Pratiquez le bien, *Et fac bonum.* En vain nous leur faisons entendre les oracles de Jesus-Christ: qu'on ne connoît bien l'homme, & qu'on n'en peut bien juger que par ses œuvres : que le Ciel est une recompense ; & qu'on ne la peut avoir, cette recompense éternelle, qu'en la méritant, ni la meriter qu'en travaillant : que la vie Chrétienne consiste à combattre & à remporter sur soi-même, & sur les ennemis de son salut, de continuelles

a *Psalm.* 36.

victoires : qu'il faut creuser bien avant dans la terre, pour découvrir le tresor Evangelique ; qu'il faut tout renverser, pour trouver la perle precieuse ; qu'il faut grimper, pour arriver à cette ville placée sur une haute montagne, c'est-à-dire, qu'on ne peut se sauver qu'en faisant de grands efforts ; & en agissant. En vain nous leur mettons devant les yeux les figures de l'Evangile, celle de l'arbre infructueux, qui fut coupé & jetté au feu, pour n'avoir porté que des feüilles ; celle du figuier sterile, qui fut maudit de Jesus-Christ, parce qu'il n'y trouva point de fruits ; celle du serviteur paresseux, qui fut condamné, non pas pour avoir perdu son talent, mais seulement pour ne l'avoir pas fait profiter. En vain nous leur faisons remarquer, que le Fils de Dieu, dans l'arrêt de condamnation qu'il prononcera contre les reprouvez, ne leur reprochera pas qu'ils l'ont maltraité, insulté, dépoüillé, emprisonné ; mais qu'il se contentera de leur dire ; J'ai eu faim & soif, &

vous ne m'avez donné, ni à manger, ni à boire; j'ai été en prison, & vous ne m'avez point visité; j'ai été nud, pauvre, malade, & vous ne m'avez point soulagé dans mes souffrances & dans ma misere : ce qui vous condamne, ce n'est pas tant ce que vous avez fait contre moi, que ce que vous n'avez pas fait pour moi. En vain, nous tâchons même à les convaincre par les seuls principes de la raison, & nous leur demandons ce qu'ils penseroient d'un domestique, qui voudroit demeurer dans l'inaction, & dans une certaine indifference, & qui borneroit là tout son merite, n'entreprenant rien au desavantage de son maître, mais aussi ne faisant rien pour le servir? En vain nous les pressons par toutes ces considerations : ils se tiennent toûjours au même point, & toûjours ils nous demandent quel mal ils font? S'ils ravissent le bien d'autrui, & s'ils refusent au prochain ce qui lui est dû? S'ils sont coleres, emportez, vindicatifs, médisans,

débauchez ? Toûjours ils nous disent, qu'on n'est point damné ; quand on ne fait rien de tout ce que Dieu a défendu : & suivant cette specieuse maxime qu'ils interpretent à leur mode, ils osent s'asseurer qu'ils sont dans la voye du Ciel. Ils confessent assez qu'ils ne sont pas du nombre des parfaits : mais ils ne peuvent convenir qu'ils soient du nombre des pecheurs : & ils ne font pas reflexion, que cette inutilité de vie, qu'ils couvrent d'un voile d'innocence, est par elle-même criminelle ; qu'elle est directement oposée à la morale de Jesus-Christ ; que mille fois dans l'Evangile il l'a frapée d'anathême ; & pour tout dire dans un seul mot, que selon les regles fondamentales de nôtre Foi, c'est un tres-grand mal devant Dieu, que de ne point faire de bien.

Toutefois on laisse couler les jours, les mois, les années, toûjours également vuides, & sans merites. La jeunesse passe : l'âge qui la suit, pour être plus meûr, n'en est pas plus apliqué : la vieillesse, dont le

propre est d'agir par habitude, tient toûjours le même cours; & dans cet état l'on voit tranquillement finir la carriere, & le terme s'approcher. Mais quand enfin il est venu ce fatal moment, qui tranche le fil de la vie, & qui rompt tous les engagemens du siecle, disons mieux, quand ce moment est passé, & que l'ame est presentée au Tribunal de Dieu, pour lui rendre compte; c'est alors, mais trop tard, qu'elle découvre l'illusion qui la trompoit, & qu'elle commence à reconnoître son aveuglement. Quelle confusion, quel regret, de n'avoir rien dans les mains que l'on puisse offrir à Dieu! En presence de ce Maître exact & severe, qui veut que tout profite, & que rien ne soit perdu de ce qu'il confie à nos soins; à ce Jugement, où l'on ne reçoit qu'à proportion de ce que l'on apporte, & que l'on donne; quel desespoir de n'apporter rien avec soi, & de n'avoir pas mieux travaillé à se pourvoir? Méchant serviteur, ce ne sont point les dons

du Ciel qui vous ont manqué, ce n'est point ma grace : je l'ai versée avec abondance dans vôtre sein ; elle vous a appellé & sollicité ; elle vous a éclairé l'esprit, touché le cœur, du moins elle a mille fois frapé à la porte de vôtre cœur pour le toucher, mille fois elle a répandu ses lumieres dans vôtre esprit pour l'éclairer ; & elle y eût réüssi, si le monde & les vanitez du monde n'en eussent point arrêté les impressions saintes & salutaires. Or il faut maintenant me rendre compte de ce talent que vous avez negligé, & que vous m'avez forcé par vôtre negligence à vous enlever. Qu'en avez-vous retiré ; & qu'est-ce que vôtre vie ? Quand, & par quelles aumônes avez-vous exercé vôtre charité envers mes pauvres ? Quels soulagemens ont-ils eû de vous dans leurs peines, & quels secours dans leurs besoins ? Quand, & par quelles prieres avez vous interessé en vôtre faveur ma misericorde, beni mon nom, & rendu à vôtre Dieu la gloire & les hommages qui lui

ſont dûs ? Quand, & par quelles penitences avez-vous acquitté vos dettes, & ſatisfait à ma juſtice ? Quelle frequentation des Sacremens ? Quelle aſſiduité à entendre ma parole ? Quel uſage de la méditation, & de tous les autres moyens que ma Providence vous a fournis ? a *Quare non dediſti pecuniam meam ad menſam, ut & ego veniens cum uſuris utique exegiſſem illam ?* Ma grace étoit le treſor que j'avois commis à vôtre vigilance : pourquoi ne l'avez vous pas fait valoir ? *Quare ?* Ne le deviez-vous pas ? Jamais attentif à l'écouter, jamais fidéle à la ſuivre, vous l'avez mépriſée, outragée : & penſez-vous, que comme j'en ſuis l'auteur, je ne ſuis pas auſſi le juſte vengeur des mépris que vous en avez faits ? Voilà donc comment elle vous a ſervi, cette grace, par laquelle j'ai operé tant de merveilles ! En voilà les fruits ! Une vie paſſée, ou, & à quoi ? Dans l'oiſiveté, la moleſſe, la diſſipation ; le ſoin de vous-même ; à la

a *Luc.* 17.

table, aux repas, aux spectacles, dans les cercles. Voilà cette vie Chrétienne, qui devoit être reglée sur la vie d'un Dieu crucifié pour nous ! Cette vie fervente qui devoit être le gage de la bien-heureuse éternité, & le fondement de vôtre predestination ! Cette vie retirée, qui devoit être inconnuë au monde, & toute cachée en Jesus-Christ ! Cette vie mortifiée, dure, & austere, contraire aux sens, & à tous les plaisirs des sens, qui faisoit le caractere propre de ma Loi, & qui seule avoit été canonisée dans le saint Evangile, que je vous ai fait annoncer ! Vous voulez avoir part à ma gloire : mais à quel prix l'avez-vous achetée ? Quels titres produisez vous ? Vous demandez à être reçû dans mon Royaume. Pourquoi ? Est-ce parce que durant la vie vous n'avez presque jamais paru à mes Autels, presque jamais dans mes Temples ; toûjours dans des lieux, où le monde vous attiroit, & non pas moi ; toûjours dans des assemblées profanes, où l'on ne me trouvoit point ? Vous demandez à

me posseder éternellement, comme vôtre fin unique, & vôtre souverain bien. Pourquoi? Est-ce, parce que durant la vie vous m'avez laissé dans un continuel oubli? Vous demandez les joyes pures du Ciel. Pourquoi? Est-ce, parce que durant la vie vous avez cherché sans cesse à goûter les fausses douceurs de la terre? N'est-ce pas au contraire pour cela même que vous devez être rejetté & reprouvé? Point de travail, point de salaire: point de peine, point de repos. Que le monde vous recompense; vous l'avez servi: mais je n'ai rien reçû de vous; n'attendez rien de moi. Poursuivons, Chrétiens. Vie inutile du monde, vie qui nous conduit infailliblement à la damnation, non pas seulement par le peu de bien qu'on y fait, mais par le mal même qu'on y commet. C'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Je le repete : cette vie du monde que j'attaque, n'est pas seulement une vie criminelle par le peu de bien qu'on y fait, mais par le mal même qu'on y commet. Je l'examine dans elle-même ? C'est un état de peché, & d'un peché habituel : dans ses suites ? C'est une source de pechez, & de tres-grands pechez. Attention, s'il vous plaît.

Vie en elle-même criminelle ; c'est un état de peché, & d'un peché habituel. Car dequoi est-elle composée, sur tout parmi les gens du grand monde ? Parmi les personnes distinguées, ou par la fortune, ou par la qualité, à qui j'adresse particulierement ce discours ? Je l'ai dit, & je le redis : une certaine suite de parties, & de divertissemens, menagez selon les tems, & differens, selon les differentes saisons. Voilà souvent toute leur vie. Mais entr'autres, c'est un jeu presque continuel. Or, j'avance une proposition bien

terrible pour vous, Mondains ; ſçavoir, que tous les divertiſſemens du monde, ou preſque tous ſont criminels, & ſpecialement le jeu. Vous m'accuſez ſans doute de porter trop loin la matiere : mais ne me condamnez pas, avant de m'avoir entendu. J'ai les preuves de cette verité ; & je vais vous en convaincre.

Je ne pretens pas interdire à toutes ſortes de perſonnes toutes ſortes de divertiſſemens. Je ne veux pas dire en general, & ſans exception, qu'il n'y en a point d'innocens. Je parle en particulier de ceux qui ſont en uſage dans la vie commune du monde ; & je ſoûtiens que ce ſont la plûpart autant de pechez. Vous en conviendrez avec moi, ſi vous voulez raiſonner là-deſſus un peu ſolidement, & avec quelque reflexion. Car il eſt inconteſtablement vrai, que tous les plaiſirs dereglez ſont des pechez : & je ne ſuis pas moins perſuadé qu'il n'y en a point, de la maniere dont vous les prenez, où il né ſe trouve beaucoup de dereglement. Par quelle raiſon ? Vous

l'allez apprendre. Les plaisirs se reglent par leur fin. Par raport au travail passé, ce sont des relâches : & par rapport au travail à venir, ce sont des dispositions & des preparatifs. Ils ne vous sont donc permis, qu'autant qu'ils sont necessaires, ou pour vous délasser, ou pour vous donner de nouvelles forces. En voilà la mesure. Tout ce qui va au delà est contre les desseins de Dieu, & par consequent défendu. Mais qui ne voit pas que les divertissemens du monde ne sont communément, ni precedez par le travail, ni suivis du travail ? Qu'on ne les recherche que pour eux-mêmes, sans autre vûë que d'en goûter la douceur, & de mener une vie commode ? Qu'on y consume tout le tems, sans moderation, & sans bornes ? Et que c'est se rendre coupable, que de renverser ainsi l'ordre de la Providence ?

Et il n'y a point sur cela de distinction à faire. Je sçais ce que disent ces honnêtes gens du siecle que je combats, & quel est leur raison-

raisonnemens. Tous les divertissemens, dit-on, roulent sur trois chefs ; sur la galanterie, sur la médisance, ou sur le jeu. On reconnoît que les deux premiers sont contre la Loi de Dieu, & qu'on doit s'en abstenir. Mais il faut donc jouër, conclut-on : & quel mal y a-t'il en effet dans le jeu ? Je le ferai voir en peu de paroles.

Je m'en tiens d'abord à mon principe. J'avouë qu'il y a certains jeux qui sont innocens, pourvû qu'ils soient sans excez. C'est quelquefois une recreation dûë, & à l'esprit & au corps, pour les remettre l'un de son application, & l'autre de ses fatigues. Mais des jeux de profession, jeux de tous les jours, & presque de toutes les heures de la nuit & du jour, hors celles que le repas & le sommeil occupent : des jeux, qui font l'unique entretien, & comme le fond de la vie, lorsque ç'en devroit être un des moindres accessoires ; en un mot, des jeux tels que nous les voyons dans le monde, voilà ce que je condamne.

& ce que j'ai raiſon de condamner. Je ne retrouve point là les deſſeins de Dieu ſur vous : & pour vous confondre par vos propres lumieres, ce n'eſt point là ce que la nature vous enſeigne. Je ne vous demande pas, ſi c'eſt vivre en Chrétiens; mais même ſi c'eſt vivre en homme. Et un amuſement ſi vuide a-t'il été fait pour arrêter toutes les penſées d'une ame raiſonnable ?

Mais mon jeu ne fait nul tort à mes affaires temporelles : je ne jouë que du ſuperflu qui me reſte. Je le veux, mon cher Auditeur. Mais ce jeu ruïne l'affaire de vôtre ſalut : n'eſt-ce pas aſſez ? Je jouë ſans emportement & ſans violence. C'eſt-à-dire, que vous vous damnez de ſang froid. Vous ne vous échapez pas comme pluſieurs en parjures & en blaſphêmes : & ce qui vous retiens, ce n'eſt pas tant la crainte de Dieu, que celle des hommes, & un faux honneur que l'on ſe fait de tenir bon ſon jeu, & d'être maître de ſoi-même dans la perte ainſi que dans le gain. Mais quoi qu'il en ſoit,

rien ne peut excuser l'injuste dissipation que vous faites de vôtre tems ; & c'est un desordre directement oposé aux intentions du Ciel, & contraires aux regles que Dieu vous a marquées. D'ailleurs, est-ce une verité bien constante que vous ne joüez que le superflu ? Quand il manque, n'a-t'on pas recours au necessaire ? Mais même ce superflu que vous hazardez si aisément, est-il à vous ? N'appartient-il pas aux pauvres ? Et ne sçavez-vous pas, que c'est une injustice, que d'engager & de perdre volontairement le bien d'autrui ?

Or, si tous vos divertissemens sont des pechez, (je dis les vôtres) si vôtre jeu est un peché : ne s'ensuit-il pas que l'état de ces divertissemens, que celui de ce jeu, est un état de peché, que c'est un peché habituel ? Saint Pierre pecha ; mais à parler juste, il ne fut pas en état de peché. Car qui dit état, dit habituel : & cet Apôtre se releva au moment même de sa chûte, & sortit de l'occasion où il avoit succom-

bé. Mais vous, vous y demeurez les années entieres. Vous perseverez dans les mêmes engagemens de jeu & de plaisirs, sans les vouloir quitter. On vous y voit embarqué presque dés l'entrée de la vie. A la fin de la vie, on vous y trouve. La mort vous y surprend. Je n'examine point comment vous avez fait, pour approcher cependant quelquefois des Sacremens. Je laisse à vos Confesseurs le soin de s'en justifier devant Dieu. Mais pour moi, je n'aurois jamais osé vous recevoir au Tribunal de la penitence, dans cette disposition, & vous envoyer à la sainte Table. D'autant plus que cette vie, si criminelle en elle-même, ne l'est pas moins dans ses suites. Vous les pouvez mieux connoître que moi. Je me contente de vous en remettre une partie devant les yeux.

Nous entendons souvent parler dans le monde de familles oberées, & de maisons qui tombent. Les décendans manquent de tout, aprés que ceux qui les ont precedé, &

dont ils ont reçû la naissance, n'ont manqué de rien. Dés la premiere generation tout disparoît. Remontez à la source du mal. Ce sont les folles dépenses d'un pere, qui ne s'est rien refusé de ce qui pouvoit contribuer aux aises & à la douceur de la vie. C'est le luxe, ou le jeu d'une mere, qui a trop voulu paroître, & qui n'a point eû d'autre pensée, que celle de sa satisfaction particuliere & de son plaisir. Ils ont fait l'un & l'autre une figure honorable. Ils ont été apellés à tout, par tout desirez, & bien venus. Ils ont donné à leur tour; & on les a regardé comme des gens d'un bon commerce. Mais les fonds se sont épuisez: tout ce qu'ils avoient dans les mains, ils l'ont repandu; & leurs heritiers ne trouvent pour partage que la pauvreté, au lieu de l'opulence qu'ils attendoient.

Nous voyons des menages divisez. Les querelles y naissent tous les jours, & les contestations y sont éternelles. D'où vient cela? C'est que le mari & la femme ne

conviennent, ni d'humeur, ni de conduite. L'un a de la peine à voir dissiper son bien par le jeu, & par la vanité de l'autre : & l'autre, entêtée de sa vanité & de son jeu, s'obstine à n'en rien retrancher. Delà les murmures & les défiances. La femme se plaint qu'on lui refuse tout, parce qu'elle n'a jamais assez à son gré. Le mari au contraire se plaint qu'il ne peut fournir à tout, tant on lui demande : & sa plainte paroît mieux fondée. Là-dessus on s'anime ; & si par honneur l'on n'en vient pas à certains éclats qui font parler, dans cette guerre intestine, les coups n'en sont que plus frequens, & les chagrins plus amers.

Nous sommes témoins de mille injustices qui se commettent : & combien encore s'en fait-il d'autres qui échapent à nos yeux ! Nous en gemissons, quand elles viennent à nôtre connoissance : mais nous en trouvons bien-tôt la cause. C'est toûjours la même : c'est, dis-je, qu'on veut être d'une telle societé,

qu'on veut ſe mettre d'une telle compagnie, qu'on y veut tenir ſa partie, s'y divertir, joüer, comme d'autres y joüent. Pour cela il faut des moyens: & que faire? On laiſſe des enfans dans une negligence digne de compaſſion. On épargne à des domeſtiques le neceſſaire. On retient le ſalaire à des ouvriers. On emprunte à toutes mains; de l'artiſan, du Marchand, & l'on ne paye rien. Il n'y a point d'interêt, qu'on ne ſacrifie pour ſe contenter.

Cependant, combien de pechez plus ſecrets! Que de paſſions s'inſinuent dans le cœur, & le corrompent! On a beau dans cette vie du ſiecle ſe parer d'un voile ſpecieux de vertu. On a beau dire, Je vois le monde, mais avec honneur: je vais dans les compagnies, mais il ne s'y paſſe rien contre les regles & le devoir. Sous cette belle apparence, que ſouvent l'on cache des ſentimens criminels! Que d'intrigues, & de rendez-vous! Et ne ſeroit-ce pas un miracle, que l'on ſe conſervât au milieu de tant de perils,

ausquels on se trouve sans cesse exposé ?

Qui me persuadera, que dans ces conversations, où tout le discours roule ordinairement sur la galanterie, & où l'on ne se fait nul scrupule de mille façons de parler trop naturelles & trop libres, l'esprit ne reçoive aucune mauvaise teinture, & qu'il soit bien en garde contre toutes les idées qui le pourroient infecter ? Qui me fera croire, que parmi tant d'objets capables de plaire, & qui plaisent en effet, les yeux n'en soient pas éblouïs, & que le cœur conduit par les yeux soit assez maître de lui-même pour ne se pas attacher ? Je croirois plûtôt qu'on peut se jetter dans un torrent impetueux, sans être emporté par le cours de l'eau ; ou demeurer au milieu du feu, sans ressentir les atteintes de la flâme. A peine la solitude la plus retirée nous met-elle à couvert de la passion. Le poison se communique jusques dans les lieux les plus saints : & parmi même les personnes les plus reservées & les plus

vertueuses, l'assurance n'est pas entiere. Trop d'exemples nous l'ont apris, & nous donnent bien à connoître, quelle corruption doit produire un air aussi contagieux que celui du monde.

C'est pourquoi le Prophete Royal, parlant des personnes engagées dans le monde, & qui menent la vie du monde, disoit : Ils sont tous couverts de leurs pechez : a *Operti sunt iniquitate suâ.* Quelle raison en apporte le saint Roi ? C'est que l'iniquité naît, pour ainsi dire, d'elle-même, & qu'elle se forme sans nul obstacle parmi eux. b *Prodiit quasi ex adipe iniquitas.* Tout la favorise ; tout lui donne un accez facile ; ce qu'on voit, ce qu'on entend, les inclinations naturelles, le penchant du cœur. Et si dans l'agitation où l'on vit, on n'en remarque pas les progrez, ils n'en sont, ni moins prompts, ni moins étendus.

C'est donc-là, quoi que vous en puissiez penser, mes Freres, que le

a *Psalm.* 72. b *Psalm.* 72.

peché domine : c'est-là qu'il établit son empire. Je parle aprés Tertullien, qui ne fait point difficulté d'appeller ces entrevûës si communes dans le monde, & celles mêmes qui paroissent les moins dangereuses, le siege de l'impureté : a *Consistorium libidinis.* On reconnoîtroit par soi-même le danger, & l'on découvriroit le venin, si l'on ne se faisoit point là-dessus, comme sur toute autre chose, certains principes larges, que l'on suit dans la pratique. Il n'y a point de Docteur assez hardi pour oser prononcer avec la même asseurance qu'on le fait sur mille points particuliers, que l'on decide à son gré, & qui blessent la conscience. On se vante de n'être point si scrupuleux. On se permet sans beaucoup de peine les railleries piquantes, les médisances fines & bien tournées, les contes agréables ; les mots plaisans, mais peu modestes, les manieres enjoüées & trop familieres, les ajustemens mondains, & contre

a *Tertull.*

l'exacte bien-séance, l'envie de se montrer, de se faire voir, les complaisances, les habitudes. On regarde tout cela comme des usages reçûs : ce ne seroit pas sçavoir vivre, que d'y avoir manqué ; & l'on taxeroit de rigueur outrée ceux qui le voudroient condamner. Mais ces usages neanmoins, ce sont autant de desordres ; & pour peu qu'on les examinât de bonne foi, la morale la plus relâchée ne les pourroit pas justifier.

Qu'est-ce que je veus conclure de tout ce discours ? J'en tire une importante leçon, que je vous prie de remporter avec vous, & par où je finis. C'est celle que faisoit le Disciple bien-aimé aux premiers Fidéles. C'est celle que tous les maîtres de la morale Chrétienne nous ont faite aprés lui, & que je vous fais moi-même. a *Nolite diligere mundum, & ea quæ in mundo sunt.* Mes Freres, gardez-vous du monde, & preservez vôtre cœur de ses amorces trompeuses. Car

a 1. Joan. 2.

si vous aimez le monde, vous vivrez selon le monde, & si vous vivez selon le monde, vous mourrez. *Si spiritu carnis vixeritis, moriemini.* Rien de plus vain que le monde ; rien de plus corrompu. Défiez-vous de cette figure passagere qu'il étale à vos yeux. L'apparence en est belle ; mais elle n'a rien de solide. Elle éblouït, elle amuse ; & aprés de longues années disparoissant tout à coup, elle vous laisse devant Dieu pauvre & dénuée. Ne vous fiez pas à certains dehors d'une probité exterieure. Sous une beauté étudiée, que l'on cache souvent de difformité ! Et sous une fausse sagesse, que l'on déguise de veritables égaremens ! Fussiez-vous né pour la vertu ; il n'y a point de si heureux naturel, point de si bons principes, que le monde peu à peu n'altere. Bien-tôt il dissipe une ame, il l'éloigne de Dieu, il la corrompt. *Nolite diligere mundum.* Prenez garde, que je ne vous dis pas seulement de n'aimer point ce monde impie, ce monde libertin,

tia ; ſans Foi , ſans regle , ſans pudeur , dont les excés ſont également ſcandaleux & odieux. Je parle même de ce monde innocent , regulier , honnête à ce qu'il paroît, mais du reſte ennemi de la gêne & de tout ce qui mortifie la chair , goûtant les douceurs de la vie , & amateur de ſoi-même. Ses pieges ſont plus cachez , ſa malignité eſt plus ſubtile ; mais ce n'eſt que pour vous ſurprenpre plus aisément , & pour vous lier plus étroitement. a *Nolite diligere mundum , & ea quæ in mundo ſunt.* N'aimez , ni le monde , ni toutes les choſes du monde, ſes biens, ſes honneurs, ſon faſte , ſon éclat , ſes amitiez , ſes liaiſons , ſes coûtumes , ſes modes, ſes fêtes , ſes réjoüiſſances; ſources empoiſonnées de tous les vices.

Cette morale toutefois a ſes bornes : & je ne prétens pas vous interdire abſolument le ſoin de vos affaires temporelles , ni l'uſage de tout ce qui peut dans la vie vous recréer. Je ne condamne que l'attachement.

a 1. Joan. 2.

Usez du monde, mais suivant la maxime de S. Paul, comme si vous n'en usiez point. Que ce ne soit jamais la passion qui vous y conduise; mais la necessité, & la pure necessité. Retranchez tout le reste: il est contre l'ordre; & ce n'est point la raison alors qui vous guide, mais l'inclination qui vous entraîne. *Nolite diligere.* Vous l'avez promis; vous l'avez dit; à la face des Autels, vous avez renoncé au monde & à ses pompes. Promesse solemnelle; protestation publique. N'oubliez jamais de si sacrez engagemens. Ce seroit démentir vôtre Baptême, & le saint Nom que vous y avez reçû. *Nolite diligere mundum, & ea quæ in mundo sunt.* Dans une retraite Chrétienne, on travaille paisiblement, & utilement. On parle librement à Dieu, & on l'écoute. On s'entretient tranquillement avec lui, & avec soi-même. On est à l'abri de ces orages & de ces tempêtes si ordinaires dans le siecle, qui agitent une ame & qui la troublent. C'est donc dans la fuite du monde, dans la retraite, que

l'innocence trouve un azile asseuré : c'est le plus fort rempart de la pieté; & c'est aussi par là qu'on arrive à la sainte societé des Bien heureux, & à la gloire que je vous souhaite, au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit.

Fin du premier Tome.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçû de nôtre R. P. General, permets au P. François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a revû, & qui a pour titre, *Les faux Pretextes au Pécheur, ou le Pécheur sans excuse, Avent prêché par le Pere Giroust de la Compagnie de Jesus*; lequel Livre a été vû & aprouvé par trois Theologiens. En foi dequoi j'ai signé la presente permission. A Tours ce quatriéme Novembre 1700.

JEAN DEZ.

TABLE

Des Sermons contenus dans le premier Tome.

Fin de la Table.


5580